



LES 47 FINALISTES DU CONCOURS DE NOUVELLES 2018



Vos plus beaux récits et souvenirs de rencontre dans le RER ...



**LES NOUVELLES DU RER B :
RENCONTRE**

—
**LAURÉATS DU CONCOURS
DE NOUVELLES 2018**

—
JURY PRÉSIDÉ PAR DANIEL PICOULY

AVANT-PROPOS

La première édition du concours de nouvelles du RER B, tenue fin 2016, a remporté un succès très au-delà de nos espérances avec plus de 600 propositions. Cette initiative relevait d'une symbolique importante pour la Direction de Ligne Unifiée du RER B, car elle réunissait nos voyageurs de tous horizons en supprimant la frontière entre RATP et SNCF à Gare du Nord.

C'est donc avec un grand plaisir que je vous propose cette deuxième édition 2018, qui nous permet de renouveler cette expérience, pour vous, pour nous et l'ensemble des agents de la ligne qui ont partagé vos voyages.

Cette seconde édition est plus innovante. En effet, écrire la suite de l'histoire de Maurice, initiée par notre parrain Daniel Picouly, tout en respectant le thème de la rencontre, fut un exercice aventureux, parfois difficile mais toujours original.

De plus, cette année nous avons différencié nos lauréats avec la création d'une catégorie « jeune public » et, en toute franchise, ce jeune public nous a fortement surpris !

Je remercie sincèrement tous les participants de cette nouvelle édition pour leur créativité et leurs histoires originales drôles ou émouvantes.

J'adresse également mes remerciements aux membres du jury composés d'agents RATP et SNCF ainsi qu'à notre président du concours, l'écrivain Daniel Picouly, pour leur implication et leur disponibilité. Ils ont participé avec beaucoup de passion à cette aventure.

Près de 360 textes ont été déposés, dont une quarantaine écrit par notre jeune public. Comme lors de la première édition, nous avons retenu 47 nouvelles, comme nos 47 gares de la ligne RER B, que je vous propose de découvrir dans ce recueil.

Je vous souhaite une belle lecture et de belles rencontres sur le RER B.

DENIS MASURE,
DIRECTEUR DE LA LIGNE B UNIFIÉE

LE DÉFI DE DANIEL PICOULY

L'écrivain Daniel Picouly a lancé un défi aux participants du concours de nouvelles du RER B en les invitant à poursuivre le récit autour de la thématique de la rencontre qu'il a spécialement imaginé pour eux :

Rencontre au prochain arrêt

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La plaine Stade de France, Sevrans Beaudottes, Aéroport Charles de Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve.

Clignotant. Maurice n'a qu'un regret. Il n'a pas retrouvé le film dans lequel un autobus s'échappe à la mer. Du noir et blanc. Année cinquante. Un autobus à plateforme. Maurice avait promis ce titre à un voyageur. Un habitué. Il monte à « La Plage ». Il faut tenir ses promesses. Gamin on lui avait promis la mer. Il ne l'avait jamais vue. Et après. Ça ne compte pas.

Voilà l'habitué. Ouverture des portes. Bonjour ! Fermeture. Clignotant.
« Alors monsieur Maurice, vous avez retrouvé le titre du film ? Tant
pis. Demain ! » Maurice s'en veut. Il n'y aura pas de demain. Feu rouge.
« Attendez, j'ai mieux. Et si on allait à la mer ? » Le feu passe au vert...

—
DANIEL PICOULY, ÉCRIVAIN
PRÉSIDENT DU JURY

**DANS LA CATÉGORIE
JEUNES**

EMMA BLONDEL - 12 ANS

75015 Paris

LE DESTIN DE MAURICE

Tout a commencé sur une route de banlieue parisienne. Maurice effectue sa dernière tournée. Comme à chaque fois, au volant de son bus, il s'arrête à la station La Plage, coincée au beau milieu d'une cité, bien loin de la mer. Mais aujourd'hui, cette journée est différente. Elle est la dernière dans ce bus, la dernière sur cette ligne 12 dont il connaît chaque stop, chaque feu, chaque personne, chaque habitude. Ses fidèles collègues sont venus saluer son départ. Ils sont une dizaine à entrer soudainement dans le véhicule, accompagnés de leur famille. Un à un, ils tapent gentiment sur l'épaule de Maurice, par amitié. Puis ils lui tendent une autorisation exceptionnelle signée du chef de service de la mairie.

« On va à la plage, la vraie ! On fait l'aller-retour pour fêter tes vingt ans de travail sur la ligne. On y déjeune et on rentre. »

Les passagers peuvent descendre et poursuivre leur route avec le bus suivant. Ils peuvent aussi rester à bord et profiter du voyage à la mer ; et tant pis s'ils ne connaissent personne à bord. Notre Maurice n'en revient pas. Il prend l'autoroute A13, direction Deauville.

La journée est merveilleuse. Peu ont l'habitude de voir la mer. Le sable, l'air marin les comblent de bonheur. De son côté, Maurice est partagé entre un peu de tristesse, celle de quitter son petit monde, et la joie de commencer un nouveau métier, celui de conducteur de RER. Dans le bus, au retour, les enfants jouent, turbulents et excités. Jusqu'à ce que Maurice prenne le micro. Non pas pour les gronder mais pour... chanter. Oui, Maurice le timide, le discret, pousse la chansonnette. Et là, tout le monde reste bouche bée. Le silence s'installe pour ne priver personne d'un moment digne de l'opéra. René, le plus vieux des collègues, vient à Maurice, impressionné.

« Maurice, crois-moi, ta voix est un trésor. »

Le lendemain, Maurice s'installe aux commandes de la rame. Il lui fera traverser toute l'Île-de-France, des pistes de Roissy à la vallée de Chevreuse, en passant par les sous-sols de la capitale. Si seulement son père voyait ça. Sa fierté est immense aux premières accélérations du train. Elle l'est tellement que Maurice pense que les voyageurs la devinent. Quelle idée ! Qui prête attention aux « chauffeurs » de RER ? À mesure que les stations s'enchaînent, Maurice se décontracte, tout heureux d'occuper cette cabine et ravi de repenser à sa journée d'hier. Il se sent président à Charles-de-Gaulle, roi à Port-Royal, bien dans Laplace, avec un métier Denfert. À la Plaine Saint-Denis, il repense à René et chante à tue-tête, tout en restant concentré sur sa tâche. La journée défile. Plus que trente minutes et déjà un autre conducteur prendra le relai.

Alors qu'il arrive en station Cité Universitaire, des touristes japonaises descendent de la deuxième voiture. Sur le quai, elles remontent le train pour se mettre à la hauteur de Maurice, le saluer et lui faire de grands gestes. Maurice comprend qu'elles félicitent sa conduite irréprochable. C'est très aimable. À Luxembourg, un groupe de personnes âgées en balade se hâte de venir aux côtés de la cabine. Et encore ces mêmes gestes. Décidément ! À Châtelet - Les Halles, ce sont deux jeunes qui se montrent à la vitre, pouces tendus vers le haut. Mais comment donc tous ces gens savent-ils que Maurice termine sa première journée ? Pourquoi tant d'honneurs ? Après tout, sa conduite est soignée, mais elle n'est pas si différente de celle des autres. Maurice se regarde dans le reflet de la vitre. Rien d'anormal. Ni dans sa tenue, ni dans sa coiffure. Il consulte son téléphone, pensant à une blague des anciens collègues. Rien non plus. Tout cela est très étrange.

À Gare du Nord, Jean-Luc entre dans la cabine pour prendre le relai.

« Alors, comment s'est passée cette première ?

— Parfait. Très content.

— Holala... Attention... »

Le collègue se précipite sur le tableau de commandes.

« Tu as laissé actionné le micro ! Tout ce que tu as dit dans cette cabine,

le train tout entier l'a entendu. Si tu as toussé, ils l'ont su. Si tu as reniflé, ils l'ont entendu. Si tu as parlé tout seul, ils t'ont cramé ! »

Maurice regagne le local du personnel un peu troublé. En chemin, quelqu'un lui dit que M. Verdier, le directeur de la ligne, veut le voir. Ça n'annonce rien de bon.

« Bonjour Maurice. Vous avez fait très fort. Vous avez vu les réseaux sociaux ? Ils ne parlent que de l'incroyable chanteur du RER B. Nos passagers en redemandent !

— Heu... Qui ça ?

— Vous, mon vieux. C'est dingue. À tel point que nous essaierons dès demain une rame spécialement mise à votre disposition. Avec un équipement audio unique. »

Quand le lendemain, dès potron-minet, Maurice reprend le travail, il voit que son train est nommé « Bel Canto. » Il ressent une peur différente de la veille et des débuts. Le trac d'un artiste qui entre en scène. Puis, comme la veille, l'appréhension se dissipe et le chant reprend. Parfois, Maurice devine derrière lui des applaudissements. Les passagers montrent du doigt « Bel Canto » en disant : « C'est lui ! » Les quais sont bondés. Les gens préfèrent laisser passer jusqu'à trois RER pour avoir une chance d'entendre Maurice. Malgré le monde, les voyageurs sont apaisés, comme hypnotisés. L'insécurité disparaît. La politesse revient. La RATP lance même une mode spécifique : le public agite un mouchoir blanc quand « Bel Canto » entre en gare. Et bientôt, les images de stations submergées de blanc font le tour du globe. Les médias s'intéressent à ce curieux personnage, pourtant clampin, devenu célèbre. On lui propose de faire du cinéma, des publicités et même de chanter dans les plus belles salles du monde. On s'en étonne lors de l'interview donnée quelques semaines plus tard.

« Maurice, comment vivez-vous votre célébrité ? Maurice, pourquoi restez-vous dans le RER parisien ? »

D'une petite voix, Maurice répond : « Ma vie est ici. Le RER était mon rêve. J'y ai rencontré mon public. Je leur serai fidèle à tous les deux. »

JULIETTE BRUNET - 12 ANS

75015 Paris

« Saperlipopette, en voilà une bonne idée ! Je n'ai jamais vu la mer. Et vous Monsieur Maurice ?

— Moi non plus. Mais nous sommes plusieurs clampins à ne l'avoir jamais vue. Ma voisine Yvette Gifsur par exemple. Derrière son guichet, elle en a souvent rêvé. Et mon copain Antony, ce grand flandrin, pareil pour lui. Passons les prendre et allons-y tous ensemble. »

Dès potron-minet, le lendemain, nos ruffians, sans barguigner, grimpaient dans le RER de Monsieur Maurice, direction Gare du Nord.

« Vous avez tous pris vos Sceaux, j'espère, pour vous ébaudir sur la plage ?

— Mais Monsieur Maurice, il n'y a pas la mer à Gare du Nord ! Comment allez-vous faire ?

— Gare du Nord, mon copain Michel - un Saint qui vit à Notre-Dame - aiguilleur de son métier, nous attend pour nous aiguiller sur la ligne de TGV. Après le Parc des Expositions, hop ! Nous continuerons direction le septentrion et sa mer. Enfin j'espère. Imaginez que nous atterrissions en Lozère ?

— Fichtre, des argousins pourraient nous arrêter en route ? Tout cela me paraît bien périlleux.

— Arrêtez vos carabistouilles, Madame Yvette, faites-moi confiance. Je ne suis pas un tranche-montagne, moi. »

Le train allait bon train dans La Plaine. Les stations défilaient, aux noms les plus poétiques les uns que les autres : on y parlait de Fontaines Roses, de Verrières, de Croix et de Reines, de Robinsons dans les Bois Blancs, de Dames et leurs Galants Verts.

Madame Yvette, babillarde et toute émoustillée, était en verve et chantonnait une turlutaine pour ses compagnons de voyage.

Maurice conduisait sa patache en souriant : « Mais au fait, comment vous appelez-vous, Monsieur ? », demanda-t-il à l'habitué.

— Albert, dit notre mirliflore sans fla-fla. Albert Villiers.

— Albert Villiers ?

— Non ! AU-BER-VIL-LIERS ! Je veux un ticket pour Aubervilliers. Réveillez-vous Monsieur, le feu est passé au vert depuis cinq minutes, et vous bayez aux corneilles ! »

Pauvre Maurice, il s'était endormi ! Point d'escapade à la mer entre amis. Tout cela n'était qu'un bien beau rêve !

« Où en étais-je ?, dit-il en se grattant les moustaches. Ah oui... Prochain arrêt : La Plage ! »

ÉLISE PHIMMASANE - 17 ANS

94190 Villeneuve-Saint-Georges

« Gare de Robinson. » Maurice cligna des paupières. Était-ce la fatigue ou l'excitation qui le perturbait ? Il ne savait le dire. Il longeait le quai d'un pas décidé et d'un air serein. Il ne l'était pourtant pas.

Le novice portait un gilet de sécurité orange, il ne voulait pas jouer la simplicité bien que le peu de visages qui se retournaient l'embarrassaient. Il pressait le pas, il devait prendre les commandes avant cinq heures et les minutes semblaient tourner dangereusement. Il allait prendre les commandes d'une rame pour la première fois.

Tout en croisant des regards fatigués, il reconsidéra les paroles de son moniteur, Julien. « Tout sera comme tu l'auras imaginé, tu pourras t'enfuir et t'évader loin de tout. De tes monotones paysages. Tout ce qui t'attend se résume en deux mots : rencontre et aventure. » Les deux derniers mots faisaient écho dans son esprit sans qu'il puisse y porter une réelle réflexion. Lorsqu'il atteignit sa cabine, un sourire se peignit sur son visage. Bientôt il ferait chauffer le moteur et quitterait le quai...

Il essaya alors de se mettre à l'aise, il testa le fauteuil et effectua les premières manœuvres nécessaires avant le départ. Le changement le rendait nerveux, il n'était plus conducteur de bus. Lorsqu'il eut fini, sa montre lui indiquait un quart d'heure avant le démarrage. Maurice décida alors de mettre un pied dans les cabines passagers. « Je pourrais faire connaissance avec les premiers voyageurs matinaux... », songea-t-il. Il imagina son entrée, se la répéta dans son esprit. Il allait se présenter... Des sièges vides. Personne n'était arrivé, il était trop tôt.

Le conducteur parut déçu de cette absence de spectateurs. Néanmoins, ce sentiment fut très vite rattrapé par une couleur vive sur l'un des sièges, captivant son regard. Une rose rouge. Il alla s'en emparer et remarqua le mot attaché à la tige. « Lors de ton voyage, rencontre-moi. M. » Maurice resta ainsi à l'observer. À quoi cela rimait-il ? Ce mystère l'enthousiasma... Mais lorsqu'il aperçut l'heure sur l'écran du train, il

s'empressa de rejoindre sa cabine. Il était temps de décoller.

« Fontenay-aux-Roses. » Lorsque Maurice entendit la voix préenregistrée annoncer le nom du quai, une question restée en éveil remonta jusqu'à lui. « Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? », se dit-il. Néanmoins, il ne médita pas bien longtemps sur ce mystère, il songeait à sa trouvaille. « Rencontre-moi. M. » Il se surprit à chercher, à porter quelques regards sur le quai. Le rouge. La couleur de la rose. La couleur de l'amour. La couleur de la rencontre. C'était ce qu'il guettait dans la foule.

Il vit des hommes jeter leurs cigarettes à terre, des femmes enlaçant leur sac à main à en étouffer, des enfants culbuter entre les corps, et puis quelques vieillards en retrait, loin du danger. Il remarquait dorénavant les moindres petits détails. Mais, rien de rouge.

« Cité universitaire. » Des étudiants descendirent à flots. Ils étaient jeunes et fougueux. Maurice ne put s'empêcher de chercher du rouge mais tout ce qui attira ses iris fut un couple amoureux s'enlaçant sur les bancs. Et il songea à son passé. Il avait été jeune lui aussi.

« Châtelet - Les-Halles. » Le lieu des emplettes. Maurice songea à la possibilité que son inconnue soit dans cet endroit. Une si belle rose devait appartenir à une femme de perles. Une femme qui aime l'élégance. Cependant, rien n'y faisait allusion et Maurice se découragea en ne voyant que des femmes rongées par le travail, buvant à grandes goulées leur café. Ces dernières contrastaient avec les souriantes Asiatiques qui descendaient après elles, cependant aucune ne reflétait le rouge.

« La Plaine - Stade de France. » Des drapeaux tricolores dessinés sur les murs du quai attirèrent l'attention de Maurice. Des images défilaient dans son esprit, et soudain il se rappela de ses nombreuses soirées foot-pizza avec ses amis de fac. Le rouge pour les valeurs de la France ? Était-ce une femme francophile ? Ou était-elle une supportrice de l'équipe de France ? Des hommes descendirent du train tandis que des femmes tenaient leurs enfants excités. Certains portaient des maillots, la plupart le numéro 10, celui de Mbappé. Aucune forme de rouge appelant à la rencontre.

« Aéroport Charles-de-Gaulle. » Terminus. Maurice abandonna l'idée

d'une rencontre. Son travail était fini. Il faisait sortir les vacanciers heureux et entrer les malheureux que seuls les souvenirs réconfortaient. Il sortit de sa cabine, son premier service était terminé. Il était content de son travail, cependant la déception l'habitait. La rose l'invitait à la rencontre et elle lui avait posé un lapin.

Soudain, il reçut un message de Julien qui lui demandait ses impressions face à ce premier jour de travail : « Comment était ta journée ? », était-ce écrit, simplement suivi d'un *post-scriptum*. « N'est-ce pas qu'elle était belle la rose ? Tu n'as rencontré personne... mais n'as-tu pas découvert... le Monde ? »

Les pensées de Maurice s'embrouillèrent. Rose. Voyage. Rencontre. Les hommes. Les femmes. Les enfants. Les étudiants. M... le Monde. Enfin, il comprit. Son visage s'illumina et il répondit : « Oui. J'ai rencontré le Monde. »

Et il pensa. Dorénavant, Il savait pourquoi l'arrêt de bus se nommait La Plage.

TUGDUAL ANDRAUD - 12 ANS

75015 Paris

C'est dimanche et peu à peu le soleil se couche, c'est mon dernier jour à bord de l'autobus n°39. Demain, je conduirai la rame du RER B. Je suis un peu triste car cela faisait vingt-trois ans que je conduisais mon bus entre la Gare du Nord et Les Frères Voisin. Je ne reverrai plus les Grands Boulevards, le Musée du Louvre, le pont du Carrousel, Saint-Germain-des-Prés, ni les enfants de Sainte-Élisabeth, ni cet habitué qui montait chaque jour à Balard et me disait : « Prochain arrêt : La Plage ! »

Lundi, 9 h 10. Aujourd'hui commence mon nouveau travail. Je descends les escaliers qui mènent à la station Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Je rentre dans ma cabine pour faire le trajet jusqu'au terminus Aéroport Charles-de-Gaulle. Il y a 39 stations. Ce jour-là, il n'y a pas beaucoup de monde. Ça se passe plutôt bien pour mon premier jour. Je m'arrête à la station Sevran - Livry. Les portes du RER s'ouvrent, je vérifie sur les caméras que tout le monde est bien monté. Au même moment, je vois l'habitué de la ligne 39, avec des bagages, qui rentre dans la rame. Je suis surpris de le voir ici. Je guette chaque arrêt pour savoir si mon habitué descend, mais rien.

Terminus, tout le monde descend ! Je le vois sortir avec ses deux valises et emprunter les escaliers. C'est ma pause, je me décide, je pars à sa rencontre. Je cours et le retrouve dans les couloirs. Je lui tape sur l'épaule, il se retourne, me montre du doigt en disant :

« Saperlipopette ! Prochain arrêt : La Plage ! »

— Oui c'est moi, maintenant je conduis le RER. Mais pourquoi prochain arrêt : La Plage ? »

Alors il me raconte son histoire. Depuis plusieurs années, il rêve de retrouver son grand-père qui vit en Nouvelle-Zélande. Il économisait pour pouvoir s'acheter le billet d'avion. Pour se donner du courage, chaque matin, en prenant mon bus, il me disait : « Prochain arrêt : La Plage ! » Aujourd'hui, c'est le grand jour, il part rejoindre son grand-père. Je lui dis : « Bon voyage, et à bientôt j'espère sur mon RER ! »

CHARLOTTE BOUSSET - 12 ANS**75015 Paris**

Le grand jour est arrivé pour Maurice. Son rêve de conduire une rame de RER prend enfin forme. Vêtu de son costume de conducteur de rame, il s'installe aux commandes à l'arrêt Châtelet - Les Halles. Il n'a pas d'appréhension, il est juste heureux.

Les premiers voyageurs montent dans la rame. Il n'est que 6 h 30 et la fatigue se lit sur beaucoup de visages. Certains ont tout de même la mine affable, comme ce vieil homme au sourire sympathique que Maurice remarque à l'arrêt Laplace. Il aimerait bien pouvoir lui parler mais, contrairement à son précédent poste de chauffeur de bus, il est difficile de parler aux voyageurs à moins d'utiliser le haut-parleur.

À la station Cité universitaire, Maurice remarque tout de suite un voyageur au look atypique. Il porte notamment une cravate jaune fluo avec des cœurs fuchsia. Le conducteur de rame ne peut pas s'empêcher de prendre son micro et de dire : « Monsieur à la magnifique cravate lumineuse, bravo pour votre look ! »

Maurice apprécie la vitesse du RER, l'absence d'embouteillages, la tranquillité de sa cabine de conducteur. Mais, en même temps, comme il aimerait discuter avec les voyageurs, notamment avec l'homme au look original ! On arrive maintenant à la station Antony et il n'a toujours pas vu le voyageur descendre de la rame. À ce moment-là, Maurice entend quelqu'un frapper à la porte de sa cabine. Avant de redémarrer, il a le temps d'ouvrir à... l'homme à la cravate lumineuse !

Après les présentations d'usage faites, Maurice apprend que l'homme au look original s'appelle Henry et est saxophoniste dans un groupe de jazz. Après avoir donné un concert dans une boîte de nuit, il rentre chez lui à Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Avant de descendre au terminus, le musicien invite le conducteur de rame à venir prendre un verre chez lui après sa tournée. Maurice accepte avec joie. Est-ce le début d'une belle amitié ?

SAMUEL DOGUET - 12 ANS**92130 Issy-les-Moulineaux****UNE RENCONTRE PROVIDENTIELLE**

Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve pour ce fils et petit-fils de cheminots. Lui a choisi la RATP, Paris et sa banlieue. À chacun ses rails, ses voies ferrées. Depuis son plus jeune âge, ce faquin, qui ne travaillait pas beaucoup à l'école, savait qu'il finirait dans une rame. Dans cette rame qui le faisait rêver. Dès qu'il a pu passer le concours de conducteur à la RATP, son rêve devint réalité.

Maurice n'avait rien d'un mirliflore. Plutôt solitaire, spécialiste du modélisme ferroviaire, il aimait construire ses maquettes miniatures ou se plonger dans ses lectures. Devenu agent de la RATP, il lui a fallu faire ses classes avant d'avoir le droit de rejoindre l'axe nord-est / sud-ouest, avec ses deux embranchements. Et son million quotidien de passagers. Il se rappelle ce jour exceptionnel, à plus d'un titre. Car ce fut aussi sa première rencontre à distance avec son écrivain favori.

Dès potron-minet, Maurice arriva à la gare RER. Celle d'Antony. Là commencerait son service ; il prenait la suite d'un collègue, un clampin avec qui il n'échangera aucun mot mais seulement des gestes. Il avait le cœur qui battait à 1 000 km/h, les mains moites et la boule au ventre. Le stress monta encore quand il s'installa dans la cabine. Dans sa tête, il se répétait : « Maurice, chauffeur du RER B. » Il le démarra et ce geste lui fit pousser des ailes. Premier arrêt : La Croix de Berny ! Les premiers usagers montèrent direction Luxembourg. Dans son rétroviseur, il remarqua alors une personne - louche se dit-il - qui grimpa dans la rame. En réalité, il venait de prendre à son bord le grand écrivain Daniel Picouly. Il était honteux de ne pas l'avoir tout de suite reconnu et de l'avoir pris pour un tire-laine. Il ne savait pas comment se racheter, lui qui avait lu tout Picouly et le considérait comme un de ses auteurs fétiches. À la brune, après sa journée et ses kilomètres parcourus, il réfléchit et se dit que c'était peut-être un signe du destin. Qu'il ne devrait pas barguigner, mais vaincre sa timidité et aller le voir pour lui demander un autographe

ou une dédicace dès que l'occasion se présenterait.

À l'affût désormais, Maurice ne fut pas déçu de voir dès le lendemain l'écrivain monter dans sa rame sur le même quai que la veille. Le romancier devait vouloir rester anonyme, car il portait un chapeau melon, un ciré marron, des lunettes noires et un journal sous le bras. Ce jour-là, il ne se passa rien de plus. Un rendez-vous lointain plus qu'une rencontre.

Des semaines plus tard, Maurice, qui n'était pas de service et savait à quelle station Daniel Picouly descendait, l'attendit à Sevran - Beaudottes. Maurice adorait lire. La lecture était pour lui une rencontre, avec un auteur et avec une histoire. En ce jour de repos, il allait enfin parler avec l'homme de romans et bandes dessinées. Il prit son courage à deux mains quand il aperçut la silhouette de l'écrivain. Maladroït, bafouillant, Maurice interpella son auteur. Poliment mais tremblant. « Bonjour Monsieur Picouly, j'aimerais que vous me dédicaciez ce livre. » Pris au dépourvu, le romancier le rabroua avant de s'adoucir. « Bien sûr, lui répondit-il. Donnez-moi votre livre et votre adresse, je vous le renverrai dédicacé dans quelques jours »

L'attente fut longue et Maurice commença à croire que Daniel Picouly l'avait mené en bateau. Il pensa même que l'homme de lettres n'était qu'un tranche-montagne. Alors qu'il n'y croyait plus, le facteur sonna pour remettre en mains propres au salarié du Réseau Express Régional un colis. C'était lui, c'était son livre dédicacé par son idole. Pour le remercier et pour s'excuser d'avoir eu de mauvaises pensées, Maurice lui envoya une lettre et eut l'audace de l'inviter à dîner dans un palace parisien, comme il aurait pu le faire avec un proche. Peut-être regardait-il voler les coquecigrues ? S'opiniâtrer avec Daniel Picouly, était-ce bien raisonnable ? Il l'avait rencontré, avait obtenu une belle dédicace, mais devrait sûrement se contenter d'attendre la sortie du prochain livre pour le retrouver. Par la lecture.

ALEXANDRE GALLEGO-GONZALEZ - 13 ANS

75015 Paris

Le RER B, Maurice en a rêvé tant de fois, tant de nuits ! Enfin ! Demain, le grand jour : le nouveau départ.

Départ : Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Terminus : Aéroport Charles-de-Gaulle. Quels beaux voyages sur cette rame, que de paysages et d'histoires traversés. Il a hâte de s'ébahir... Il partira dès potron-minet.... Il roulera, il voguera jusqu'à la brune.

Maurice rêve aussi de rencontres, d'amitiés, passagères ou non. Il y rencontrera toutes sortes de gens : sans doute un tire-laine, un tranche-montagne, un trotte-menu, un rêveur, un travailleur, un lève-tôt, un couche-tard, un vert-galant ou un beau parleur...

Chaque arrêt le fera s'évader, et sur son pare-brise défileront des histoires, des souvenirs, des pensées. Un peu comme sur un écran de cinéma !

Ouverture des portes : début du livre, du film, de l'histoire....

Fermeture des portes : fin du livre, du film, de l'histoire....

L'Histoire avec un grand H, ou les histoires, s'afficheront de station en station, de gare en gare, et s'étireront tout au long de sa journée, au fil de ses allers et retours.

Robinson lui rappellera *Vendredi* et *Robinson Crusoé* ; Notre-Dame lui fera penser aux fabuleux personnages que sont Esmeralda, Quasimodo, Frolo ; Stade de France le ramènera vingt ans en arrière avec la belle victoire du football français et la liesse populaire : grâce à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, il fera un voyage dans le temps avec les abbayes, les châteaux, les merveilleux paysages.

Ses voyages, il les fera au volant de sa machine, les yeux rivés sur les voies, les rails, les manettes et les boutons. Dans sa tête, se bousculeront images, musiques, actions, se mêleront films, livres, musiques, inventions, imaginaire. Il vivra tout cela intensément.

Puis, la tête remplie d'images, de rêves et de voyages, il rentrera chez lui à bord du bus. Le bus qu'il a conduit si souvent. Il s'arrêtera un peu avant La Plage.

ANGÈLE GOVIGNON - 12 ANS

75015 Paris

« C'est le grand jour, j'ai enfin réalisé un de mes rêves : conduire un train, être le maître à bord et emmener des milliers de voyageurs de l'Aéroport Charles-de-Gaulle à Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Je les emmène vers leur destination, soucieux de leur sécurité. Certains lisent, d'autres écoutent de la musique ou même parviennent à faire un petit somme malgré l'agitation tout autour. Ce changement, c'est pour moi aussi la possibilité de gagner un meilleur salaire et de réaliser peut-être un jour mon autre rêve... »

Les semaines passent, les jours s'écoulent ; Maurice commence à s'ennuyer, à se sentir seul. Il comprend que dans le RER, il n'a aucun contact avec personne, personne ne le regarde, personne ne fait attention à lui, ne lui dit quoi que ce soit, et il arrive à la conclusion qu'il était plus heureux dans son bon vieux bus. En fait, les rencontres qu'il pouvait y faire lui manquent, et cela le rend nostalgique.

Mardi, le réveil sonne depuis plusieurs minutes, il a du mal à sortir des bras de Morphée. « Saperlipopette, je suis en retard, vite acheter sur la route un pain au chocolat, un croissant, et courir dans les couloirs pour prendre mon tour et plonger dans la nuit des tunnels du RER. » Mais Maurice entend la voix d'une jeune femme l'interpeller. « Monsieur, aidez-moi, j'ai un peu faim, accepteriez-vous de partager votre petit déjeuner ? — Oui bien sûr, tenez. » Il la regarde à peine, en retard. Il court et parvient à arriver à l'heure. Pendant sa journée, il pense à cette jeune femme, seule dans cet endroit froid, sinistre, obligée de mendier. Il comprend qu'il ne l'a même pas regardée alors que c'est la seule personne de la journée qui lui a adressé la parole.

Le lendemain, elle est toujours là. Il lui apporte de quoi manger et lui laisse un peu d'argent. Son visage s'éclaire, elle a un sourire radieux qui l'accompagnera toute la journée. Le week-end arrive, un peu de repos bien mérité pendant deux jours. Lundi, la routine qui reprend. Il se surprend à penser à la jeune femme. Sera-t-elle encore là ? Par

précaution, il emporte un petit casse-croute. De loin, il la voit : debout, vêtue d'une robe fleurie, les cheveux un peu en bataille. Mais au milieu de son visage, il remarque pour la première fois ses grands yeux bleus. Leurs regards se croisent, il barguigne, prend son courage à deux mains et ose lui demander : « Quel est votre plus grand rêve ? » Elle hésite, baisse la tête, se redresse : « Avoir quelqu'un à qui parler. » Sans hésiter, il décide d'enfreindre la loi et l'emmène dans sa cabine pour passer la journée à ses côtés et l'écouter. La journée passe à grande vitesse, à la brune. Ils sortent ensemble boire un café et elle lui demande : « Quel est votre plus grand rêve ? » Il sourit : « Aller à la plage, voir la mer. » Attendri, il ajoute : « Et être accompagné d'une belle inconnue aux yeux bleus pour partager cette aventure avec moi. »

**DANS LA CATÉGORIE
ADULTES**

NICOLAS PELLION

75010 Paris

La radio se met en marche : « Encore un jour de ma vie. Le Luxembourg a vieilli. Est-ce que c'est lui ? Est-ce que c'est moi ? Je ne sais pas. » La voix est reconnaissable. Maurice écoute le hasard de cette chanson qu'il ne connaissait pas. Elle lui parle dans la brume du réveil. Elle l'émeut. Il pense surtout qu'il longera le jardin sous terre.

Il éteint la radio et se lève un peu fébrile. Il a mal dormi. Pas d'angoisse particulière mais impossible de trouver le sommeil avant une heure avancée de la nuit, comme l'excitation ressentie avant un départ, comme un enfant quand il faut se coucher alors que le pied du sapin est lourd de promesses.

Dans le crépuscule, il s'étire en regardant les tours où de rares fenêtres sont éclairées dans un camaïeu de jaunes. Pas un bruit dans l'appartement, tout est rangé au millimètre, décor d'un endroit où une seule vie évolue. L'autre côté du lit est inexploré depuis vingt ans, vingt années de routine à conduire un bus sur la même ligne, aux mêmes horaires, avec les mêmes arrêts, sans danger, sans heurt, connu de tous et anonyme, apprécié de ses collègues mais sans ami. La deuxième chambre est vide.

Depuis qu'elle est partie, Maurice a fermé la bulle. Disparition soudaine. Aucun mot. Aucune explication. Le vide un soir en rentrant. Il a attendu, alerté les autorités, contacté le peu de famille qu'elle avait, les amies, et enfin a laissé glisser le temps, s'est résigné, a quitté les trains pour les bus. Vingt ans. On connaissait son histoire. Personne ne l'a ennuyé autrement que par un soutien diffus le préservant de l'invasion des bonnes intentions.

Vie contemplative. Joies tempérées. Plus de mise en danger. Apaiser l'absence. Éviter les désillusions. La répétition des jours a été sa force. Courtois et souriant, sa réussite était quotidienne, ramener le bus au dépôt dans le même état qu'il l'avait reçu. Bien sûr, il y a eu des

accrochages, très peu, des cris, toujours maîtrisés. Il n'a jamais laissé de prise à la violence et la haine.

Il est content de la nouveauté qu'offre le RER B. Il n'aurait pas fait la démarche mais n'a pas réfléchi quand on lui a proposé de changer de transport pour traverser l'Île-de-France de Mitry - Claye à Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Il a dit oui, comme une évidence, a quitté son bus sans nostalgie, bu un de verre de vin avec les copains qui lui avaient fait une surprise, n'est pas resté longtemps. Il ne s'est jamais attardé. Tous le savent et ne lui en veulent pas. Il va sur un autre chemin, change d'horizon, réinvente l'avenir, quitte la route pour le rail, pour continuer de transporter des vies sans les connaître.

Dépôt de Massy - Palaiseau. Maurice stationne sa voiture, sert des mains, boit du café, sourit, répond, ne pose pas trop de questions. Certains bavardent sans égard pour le calme de l'aube. D'autres sont silencieux, un peu endormis. Il n'a plus besoin d'accompagnateur et va conduire un train seul après six mois de formation théorique et pratique pour éviter les pièges, parer les dangers, préserver la sécurité des voyageurs. Il aurait pu cesser le bus immédiatement pour le RER. Il a tenu à continuer quelques jours ici et là, préférant une mutation lente plutôt qu'une rupture brutale.

Ce matin, il est conducteur de train, agent de conduite pour être plus exact. Les gares défilent : Antony, Sceaux, Cité universitaire, puis Paris, et de nouveau la périphérie : Drancy, Vert-Galant, Villepinte... Il achève son premier trajet, fait une pause avant de repartir dans l'autre sens.

Quand Maurice arrive à Gentilly, il voit ce même homme, encore jeune, toujours au bout du quai, en tête de train, qui scrute l'intérieur de la cabine avant de rentrer dans le wagon par la première porte. Ses collègues l'ont alerté de ce comportement étrange. On ne connaît pas les intentions de cet inconnu qui chaque jour attend, laisse passer parfois plusieurs trains avant de monter dans l'un d'eux. Maurice ne ressent pas la même inquiétude. Quelque chose dans l'attitude lui laisse penser que cette curiosité n'est pas suicidaire.

L'homme est serein, propre, ne semble pas la proie de bouleversement

intérieur, avec une sacoche en cuir et une élégance discrète. Maurice a ri un jour en pensant que c'est l'image que les autres ont sans doute de lui quand ils le regardent, qu'il pourrait être ce jeune adulte, qu'il en a la bonhomie, une forme de gémellité. Combien sont-ils ainsi à se reconnaître sans jamais se parler ?

Il est huit heures et quinze minutes. L'homme n'a pas le même visage qu'à l'ordinaire. Une détermination transpire de tout son être. Maurice s'étonne, écoute le poste d'aiguillage et de régulation qui diffuse les incidents sur la ligne, donne consignes et autorisations. Maurice n'a pas peur. Il devrait repartir mais ne s'y résout pas. L'homme bouge enfin, se déplace, ne se dirige pas vers le premier wagon, ne quitte plus Maurice du regard, le transperce avec une fermeté qui pourrait être un sourire, frappe au carreau. Maurice ouvre sans hésiter. L'homme l'interroge. Maurice comprend sans comprendre ce mot sorti des âges :

« Papa ? »

L'homme pose moins la question qu'il ne dit ce nom occulté depuis vingt ans. Maurice ne répond pas, ni à cette question ni au central qui s'inquiète de son silence. Il fait face à l'absence, la seule qui vaille, la seule qui a toujours compté, la seule dont il ne s'est pas remis. Au fond de lui, au cœur de ses entrailles, dans le frémissement de sa peau, Maurice a tout de suite su qui était cet homme, sa copie, son miroir du passé, son fils, son petit garçon de dix ans disparu avec sa mère. Il a nié l'évidence, rejeté la folie de ce rêve qui a mis vingt ans à se réaliser. Maurice a toujours su que sa plus grande perte n'avait pas été sa compagne mais ce renoncement, cet enfant qui n'a plus jamais posé sa tête sur ses épaules, qui n'a plus glissé sa main dans la sienne, qui n'a plus jamais plongé son regard confiant dans le sien, qui ne s'est plus jamais abandonné dans ses bras, et qui pourtant l'a cherché.

« Papa. C'est moi. »

PIERRE ZANETTI

92290 Châtenay-Malabry

PASSION ÉLECTRIQUE

Une sonnerie stridente, un double clac annonçant la fermeture des portes, et je démarre doucement de Saint-Rémy-lès-Chevreuse, cap au Nord. Mon nom, c'est Z 8159/60, je fais cinquante-quatre mètres de long, et mon train-train est de parcourir la ligne B du RER tous les jours. Mon papa s'appelle Alstom, ma maman s'appelle Oerlikon, et mes chaussures qui roulent viennent de chez ANF. J'ai plus de vingt-cinq ans, je suis encore jeune, mais les milliers d'humains qui entrent en moi et qui en ressortent chaque jour ont fini par m'abîmer. Vous vous rendez compte, je peux en emmener plus de huit cents d'un coup ! Et il se trouve des imbéciles pour me taguer des grossièretés, sans me demander mon avis. Ou pour me rayer les vitres en y gravant n'importe quoi, les voyous ! Ça révolte ma fibre féminine, je suis une rame-femme, quand même ! Oser barioler et griffer une femme, quelle goujaterie ! Alors il a fallu me rénover de fond en comble. Après un long convoyage, je me suis retrouvée complètement nue dans un atelier inconnu. Des semaines durant, le rhabillage a succédé au déshabillage. Revenue de nuit sur ma chère ligne B, B comme bleue, j'arbore désormais une chouette livrée blanche, grise et noire avec des fulgurances rouges et vertes au niveau des portes.

J'aime beaucoup le début de la ligne qui longe l'Yvette, et enfin voici venir Roissy aéroport, où tant de rêves s'envolent. Terminus, puis je repars dans l'autre sens.

Je fais tous ces parcours avec une sœur ou un frère de la même race que moi. Ce qui m'indiffère superbement quand je suis en tête. Par contre, quand je suis en queue, je ronge mon frein car je ne vois que le passé, les files de rails qui s'enfuient derrière moi, et ça me donne mal au cœur. Je devrais fermer les yeux, mais ils doivent rester allumés en rouge tout le temps. Et puis un jour, il y a eu le Z 8409/10 !

Ce matin-là, au dépôt de Denfert, les agents m'ont accouplée avec lui. Et un frisson électrique m'a parcourue toute entière. J'ai su tout de suite que c'était le train de ma vie, un coup de foudre comme on n'en lit que dans vos romans. Lors du raccordement des freins, je lui ai envoyé un souffle brûlant, et il a répondu presque instantanément : j'étais la rame de sa vie, il m'avait souvent croisé sur la ligne, sans pouvoir m'aborder. Et enfin, le miracle s'était produit ! Mes yeux arrière plongeaient dans ses yeux avant, pendant que nos bouches d'attelage se collaient l'une à l'autre. C'était magique ! Ivres de bonheur, nous parcourûmes la ligne de Sceaux pendant des nuits et des jours, accolés l'un à l'autre. Le temps avait cessé d'exister pour nous, tout roulait bien. Trop bien même...

Un petit matin pluvieux, les agents nous détachèrent. Mon Z 8409/10 était tombé en panne, et je n'avais pas assez d'énergie pour le tirer à moi toute seule. Comme il était encore d'origine, avec ses trois couleurs bleu-blanc-rouge, il partit en grande rénovation générale, comme moi auparavant. J'étais devenue un train de tristesse, esseulée, accouplée de force avec d'autres trains minables, parfois même accrochée à une fille, l'horreur totale. Mes pannes dépressives se multiplièrent, que les agents de maintenance réparaient sans les comprendre. Tant et si bien qu'après plusieurs semaines, je fus garée « bon état » sur un tiroir à Arcueil-Cachan. Ma vie entra en léthargie. Je regardais passer les trains. Je croupissais dans cet endroit sinistre depuis plusieurs mois quand un train s'avança lentement vers moi, jusqu'à me frôler le museau. C'était mon homme ! Comme mon panto était levé, j'avais du courant électrique, du quinze cents volts redressé par mes thyristors, et je pus tressaillir de joie, mais bien peu de temps : mon chéri était abîmé, son avant tout défoncé, un accident, il avait dû heurter un gros obstacle bien dur. Il était devenu borgne, et son œil restant ne fonctionnait plus. Je ne pouvais donc pas m'accoupler à lui, je ne pouvais pas aller aux infos, je ne pouvais pas l'aider. Mon amour de train était à touche-touche, et je ne pouvais rien faire pour lui ! Il y avait de quoi hurler ! Peut-être même qu'il ignorait ma présence amoureuse, à quelques centimètres de lui. Peut-être serait-il prochainement radié, puis ferrillé, mort pour l'éternité. Comme un malheur survient souvent avec d'autres, quelques jours plus tard, des agents de maintenance montèrent à mon bord et examinèrent

mes armoires électriques l'une après l'autre. Ce qui me chatouilla les circuits. Après deux heures de chatouilles, et quelques réparations et réglages, je fus déclarée apte au service. Une mécanicienne s'installa dans ma tête, et je démarrai, abandonnant mon chéri sur cette voie de garage. Allais-je le revoir un jour ? J'eus beau essayer de me mettre en panne, en vain. Ils m'avaient bien réparée. Alors j'eus une idée noire : et si je sabotais mes freins ? J'irais m'écraser contre un autre train, et on me ramènerait sur ce tiroir d'Arcueil, à côté de mon pauvre Z 8409/10. Et nous ferions le grand saut ensemble, sous les morsures du chalumeau des ferrailleurs, nous entrerions tous deux dans l'éternité ! Justement, j'abordai une courbe sans grande visibilité. Le feu du BAL était orange, une rame était donc stationnée en gare de Bagneux, à la sortie de la courbe. C'était le moment, alors...

« Eh, Maurice, réveille-toi, on est au terminus. Il faut descendre ! »

J'eus du mal à ouvrir les yeux, alors l'agent de la RATP continua de me secouer. Ce qui finit par avoir raison de Morphée.

« Je suis où ?

— À Massy - Palaiseau, au terminus ! Dis-donc, tu n'es pas du matin, toi !

— Quelle... Quelle heure est-il ?

— Bientôt sept heures, et tu as un semi-direct à remonter à Roissy dans six minutes.

— Oh mon Dieu, mon Dieu, je vais écoper d'un rapport !

— Il est sur le quai 4, dépêche-toi ! »

L'esprit en vac, j'attrapai ma sacoche et sortis en courant de la rame Z 8159/60 collée à la Z 8409/10, dont les moteurs ronronnaient de bonheur.

JEAN-YVES LE NAOUR

13007 Marseille

« Un aiguillage en forme de rêve ?! Il a fumé le gars ou quoi ?

— On s'en fout, faut écrire une nouvelle qui commence comme ça et pis c'est tout. »

C'était le 13 décembre 2018, entre Bourg-la-Reine et Denfert-Rochereau. Trois jeunes en anoraks et survêts, à casquettes vissées sur la tête, sont entrés dans le RER. Du genre qui parlent fort et effraient le bourgeois. Ils se sont assis dans le carré juste à côté du mien. Je lisais un livre, mais très vite je ne compris plus rien car la conversation des trois loustics vint s'imposer à ma lecture. Sur l'un des sièges, ils venaient de s'emparer d'un exemplaire de *20 Minutes* oublié par un lecteur négligent sinon partageur, et découvraient l'annonce d'un concours de nouvelles organisé par la RATP.

« T'imagines qu'on gagne, c'est monsieur Servier qui serait fier de nous.

— Bon, je vous dis le thème : une rencontre dans le RER B. Et je vous ai lu le début... Ces bâtards, ils l'ont pas mis sur la pub. Y a que sur leur site qu'il y a cette histoire de Maurice. Alors, quelqu'un a une idée ?

— Attends, j'en ai une. Une fois, il y a un mec qui avait peloté une fille à la station Bagneux. Avec les potes on lui a pété la gueule et...

— Mais c'est nul, on va pas raconter ça ! Maurice, il va pas larguer son bus de clochard pour faire la rencontre d'un pervers.

— Alors l'autre fois, y avait un clochard qui dormait en plein milieu, il avait même pissé dans la rame, le saligaud.

— Putain, vous êtes complètement nazes. Vous le faites exprès ou quoi ?! Jamais tu gagneras avec tes rencontres pourries. Si tu veux gagner, il faut dire ce qu'ils attendent au jury.

— Et qu'est-ce qu'ils attendent ?

— Le Maurice il habite en banlieue, c'est top, les stations sont chouettes, il y a une bonne ambiance, c'est propre, il a rencontré une gonzesse dans une rame, Kylian Mbappé, ou n'importe quoi.

— Mbappé dans le RER, c'est ça qu'est n'importe quoi.

— Pff, tu crois que tu vas gagner avec tes conneries à l'eau de rose. Non, moi, je te dis, il faut de l'action. Du James Bond, bang bang, Maurice pris en otage, une course poursuite entre truands et la police.

— C'est pas un scénar de film qu'on te demande. Et puis c'est pas le thème. On t'a dit une rencontre.

— Alors on invente une histoire d'amour, une fille qui monte à la même station tous les matins à la même heure, et Maurice qui...

— Et pis quoi ? Ils vont finir par tomber amoureux ?! C'est téléphoné, ringard et pas crédible. On a l'impression de l'avoir vu mille fois, et franchement on s'emmerde.

— Eh oh ! C'est toi qui disais qu'il faut écrire comme le jury veut...

— Il ne veut pas forcément du niais. Servier, il le dit toujours : être original, mais crédible.

— Alors, attends, on rencontre NKM dans le métro. Tu sais, la bourgeoise qu'était candidate à Paris, elle avait pris la ligne 13 et elle disait qu'elle avait connu un moment de grâce.

— Ouah, la mythe ! Moi la ligne 13, je la prends pour aller voir mon cousin Rachid à Saint-Denis, eh ben j'peux te dire qu'à partir de La Fourche, t'as pu besoin de tenir à la barre, t'es tellement serré que tu tiens tout seul. Sympa, le moment de grâce.

— Pff ! NKM elle parlait de la ligne 13, pas du RER B.

— Quoi ? Il faut qu'on parle du RER B ?

— Ben ouais, c'est écrit là. Et j'l'ai déjà dit en plus. Putain, t'écoutes rien.

— Sinon, il y avait Balladur qu'avait pris le métro. Il est trop drôle, il est sur YouTube, il dit qu'il fait chaud... C'est une drôle de rencontre ça, un Premier ministre dans le métro.

— T'es con ou quoi ? D'abord personne ne sait qui c'est Balladur, et pis on t'a dit qu'il faut parler de Maurice dans le RER, pas dans le métro.

— Le RER B en plus.

— De toute façon, moi je préfère le RER A.

— Tu rigoles, c'est pourri, c'est moche et ça pue. En plus, c'est toujours en réfection. On pouvait pas le prendre de tout l'été.

— Ah ouais, tu crois que c'est mieux sur la ligne B ?

— Ah ben bravo, vous croyez qu'on va vous récompenser en disant ce genre de conneries. Il faut plutôt dire que c'est beau, que ça sent la rose, qu'on y fait de belles rencontres. C'est écrit là, au début, il vit un rêve le Maurice. Sinon Picouly y va pas apprécier, c'est sûr.

— Parce que tu crois qu'il prend la ligne B, Picouly ?

— Il est pas mort ?

— Ben non.

— Ben si.

— Ben non !

— Ben si ! Je m'en souviens parce que j'avais vu son dernier film et...

— Tu veux parler de Michel Piccoli ?!

— C'est pas le même ?

— Pas du tout, mais pas du tout du tout.

— Ah bon ?

— Piccoli c'est un acteur, et Picouly c'est un écrivain.

— Alors moi, je renonce, parce que je l'ai pas lu.

— Mais on s'en fout, c'est un concours de nouvelles. Tu racontes que le type, là, Maurice, il fait une rencontre, tu écris ce que tu veux.

— Qu'est-ce qu'y peut bien rencontrer ?

— Oh, frères, j'men balec de ce qu'il peut rencontrer. De toute façon, on y est. »

Ils sont descendus à la station Denfert-Rochereau. Ils ont laissé le numéro de *20 Minutes* sur le siège à destination d'un prochain lecteur avisé. Je m'en suis emparé avec l'idée de présenter un papier car, ce que je venais de vivre, au fond, c'était une drôle de rencontre ; de celles qui cassent les préjugés sur la banlieue et sur le serpent de métal qui la sillonne. Je ne connais ni les noms ni les adresses de ces trois jeunes gens, mais je leur dédie ces quelques lignes. Puissent-ils se reconnaître avec l'humour, l'insouciance et l'insolence de ceux qui ne sont pas sérieux parce qu'ils ont dix-sept ans. C'était le 13 décembre 2018, entre Bourg-la-Reine et Denfert-Rochereau.

SANDRA MAURI

92330 Sceaux

Même si Maurice s'était préparé des heures à l'avance et qu'il avait suivi toutes les formations, sa première fut stressante, et Maurice était soulagé que ce jeudi s'arrête, et de ramener son train au site de garage. En plus de trente ans de carrière, c'est la première fois qu'il change de travail, et Maurice a plein de petites habitudes. Il est toujours difficile de lâcher prise pour celui qui aime que tout se passe selon le programme établi. Et puis il faut faire attention à ce qu'on dit les premiers jours, histoire de bien s'intégrer à sa nouvelle équipe. Maurice n'aime absolument pas faire semblant d'être causant et sociable, mais il sait s'imposer certaines règles pour avoir la paix à l'avenir.

Vérification de l'alignement du RER, un dernier coup d'œil aux caméras, extinction des lumières et passage dans chaque wagon afin d'être sûr que rien ne pourra perturber la reprise du trafic le lendemain matin...

Tout semblait en ordre lorsque Maurice aperçut une silhouette se faufiler entre les sièges et disparaître dans un coin du wagon. Le quai était désert à cette heure, et Maurice savait que s'il faisait appel à la sécurité, il risquerait d'y passer des heures.

« Je vous ai vu courir, je sais qu'il y a quelqu'un ! Sortez, nous sommes au garage, la circulation est terminée pour ce soir.

Pas un mot.

Je suis le chauffeur de ce train. Descendez ou j'appelle la sécurité, vous ne pouvez pas rester ici ! »

L'ombre s'était recroquevillée en boule dans un coin. Elle ne bougeait plus et semblait bien plus petite que ce qu'il avait cru apercevoir. Sans réponse de l'ombre, Maurice décida de s'asseoir sur une des places. Le calme et la pénombre enveloppaient l'atmosphère. Quelle étrange sensation que de devenir passager après avoir été chauffeur toute la journée.

« Je m'appelle Maurice. C'était mon premier jour en tant que conducteur aujourd'hui. Et vous, vous faites quoi ?

— Je dessine.

— Oh, vous dessinez quoi ? Des gens, des paysages ?

— Je dessine la vie.

— C'est bien de dessiner la vie. Elle est tellement courte qu'on devrait pouvoir immortaliser tout ce qui compte pour nous. Quand j'étais enfant, je passais mon temps à regarder les rails sous le pont qui menait à mon école. Si je n'avais pas été conducteur, j'aurais aimé être artiste je crois, même si je ne sais rien faire à part contempler le plafond de mon appartement mes jours de repos.

— Vous devriez écrire.

— Oh, je ne saurais pas par où commencer et j'aurais trop peur de ce que les gens pourraient penser. Ils auraient en quelque sorte accès à mon intimité.

— Lancez-vous.

— Et si vous, vous vous lancez jusqu'au siège à côté du mien ?

— Vous allez m'attraper pour me faire sortir. Laissez-moi dormir ici cette nuit. Je partirai demain matin.

— Je ne peux pas vous laisser ici. C'est interdit et si quelqu'un l'apprenait...

L'ombre sortit un petit carnet et un crayon de son sac, comme si ces deux objets pouvaient convaincre Maurice de revenir sur sa décision.

— Quand je dessine, c'est comme si je débarbouillais le gris de ma vie. Vous savez qu'un jour, il n'y aura plus de bus ni de train. Tout le monde se déplacera dans des véhicules individuels et les chauffeurs seront remplacés par des robots.

À cet instant, Maurice sentit un poids sur son cœur. Sa vie aussi était grise. L'ombre avait une voix plus douce que ce qu'il pensait. Et malgré ses menaces, il était toujours là sans la sécurité.

— Vous avez faim ? Il y a un petit traiteur grec à côté qui fait de très bons sandwiches à emporter. Je peux aller nous en chercher.

Pas de réponse.

Maurice se leva et promit de revenir d'ici quinze minutes sans autre accompagnateur que les sandwiches.

À son retour, il découvrit une flèche par terre. Ainsi qu'un mot sur la porte du wagon : "Bienvenu à l'exposition de la vie !"

— J'ai nos sandwiches !

— D'abord profitez de l'exposition ! »

En entrant avec ses sandwiches à la main, Maurice découvrit sur chaque siège une feuille blanche qu'il fallait retourner pour découvrir le portrait d'une vieille femme, d'un adolescent qui fumait, d'un chien, d'une petite fille riche, de touristes étrangers, de mots, de cris, d'un homme qui effleurait du bout de ses doigts les lèvres d'une femme ou d'autres inconnus.

À la lumière de son téléphone, Maurice fit le tour de cette exposition éphémère, et le temps de quelques minutes, il fut transporté de corps en corps, d'expressions en émotions, de tourbillons en questions.

Arrivé à la fin de l'exposition, Maurice avait mille questions en tête. Il aurait voulu savoir comment s'appelait l'ombre, d'où elle venait, qui étaient tous ces gens. Elle semblait bien plus jeune que ce qu'il avait imaginé.

« Tenez, votre sandwich va être froid. Il est déjà tard, je crois que plus personne ne va venir inspecter les trains ce soir. Je vous laisse ma veste. Restez ici cette nuit, je reviendrai demain matin avant mes collègues. »

Maurice n'avait jamais enfreint la loi, mais qu'est-ce que ça pouvait bien faire que quelqu'un dorme au chaud ce soir ? Ça mettait un peu de rose dans sa vie.

Le lendemain matin, Maurice sauta de son lit, enfila le même pull que la veille et courut ouvrir la porte du RER. Il fit le tour des wagons, rien. Il n'y avait plus personne. Envolée l'exposition de la vie, disparus l'ombre et le mot de bienvenu. Une dernière feuille déposée à l'entrée de la cabine était retournée face contre sa veste. Pas de portrait sur cette feuille, mais des rayons de soleil éclairant une voie ferrée. Sa voie ferrée.

Il avait été l'unique visiteur d'une exposition qu'il avait peut-être imaginée, mais le dessin signé Lou, lui, est toujours exposé dans la cabine de Maurice.

TOM ANSELMO

92350 Le Plessis-Robinson

Le rêve, c'est initialement celui du rail. Une lubie d'enfant qui ne l'avait jamais quitté et qui, au-delà d'une carrière, lui avait indirectement offert la plus importante rencontre de sa vie. Lors d'une matinée d'avril 2009, alors qu'il rejoint sa cabine sur le quai de la station Robinson, une passagère l'interpelle dans son dos. Elle s'appelle Raphaëlle, son petit frère rêve de voir le poste de pilotage d'un train, et elle veut savoir si Maurice peut l'aider à réaliser son vœu. Elle a la voix éraillée, de grands yeux verts, et lorsqu'elle sourit tout son visage s'embrace. Ils échangent leurs numéros de téléphone et finissent par dîner ensemble dix jours après leur rencontre. Le couple n'existe alors que depuis deux semaines lorsque Raphaëlle se fait renverser par une voiture, devant cette même station RER Robinson. Si elle ne perd pas la vie, elle doit en revanche y laisser dix jours dans le coma et une bonne partie de sa mémoire. Maurice a été effacé. Entièrement.

Après plus de quatre mois en soins et quelques retrouvailles infructueuses, le couple avorté se revoit plus intimement dans l'espoir commun de faire renaître la flamme accidentellement étouffée. Un soir, dans la chambre éclairée par des bougies, Maurice regarde Raphaëlle se dévêtir timidement. Son parfum est toujours le même, et le voilà qui replonge intensément dans le symbolique souvenir de leur première rencontre, quittant pour un moment le pessimisme chronique qui enrayait jusqu'ici ses relations amoureuses. Il se refuse de voir au-delà de son attrait physique, de ses charmes, les malheurs qu'ils pourraient traverser ; il redoute d'apercevoir, comme un rivage au large à peine visible, la côte rocheuse vers laquelle ils iraient fatalement s'échouer un jour. Allongé sur elle, face à son visage pensif, Maurice gère du mieux qu'il peut le chaloupé de ses assauts, sans qu'elle ne prenne jamais d'initiatives et qu'à aucun moment il ne revoit apparaître dans ses yeux la lumière vibrante des ébats réussis. Elle réapprend à vivre, à faire l'amour, et pioche au fond de sa mémoire tandis que lui, appliqué, s'active comme un pantin pour l'aider à faire émerger un flash de leur

première rencontre. Elle a tout oublié, et définitivement rien ne lui revient dans tous ces va-et-vient. Un baiser sur le front, une étreinte, un sourire. Salle de bain ; l'eau qui coule et le silence. Dix minutes plus tard, il la raccompagne devant la porte, il faut qu'elle rentre.

« En fait, pour moi, c'était une deuxième première fois avec toi, dit-elle. Maurice sourit.

— Alors, disons qu'on s'est rencontré deux fois. »

Cinq décennies se sont écoulées. Le clocher du village provençal sonne midi. Grand cagnard, terrasse, parasol pour survivre, lumière divine. Des tomates fraîches, huile d'olive de Velaux, basilic, échalotes émincées, sel et poivre, jus de citron vert. C'est prêt. Cette aménité du climat lui est désormais familière. Paris et l'Île-de-France, Maurice les a quittés à la retraite. Après ces milliers de kilomètres avalés dans son RER, et ces paysages franciliens qui avaient fini par défiler abstraitement à force de les longer dans les deux sens, il lui avait fallu changer de France. Apprivoiser le soleil de plus près. Comme tous les étés, engourdi chaque midi par la chaleur, Maurice ne se nourrit de presque rien d'autre que de ces assiettes creuses au cœur rouge et or à taches vertes. Le ronron métallique des cigales pulse au cœur de son décor mais il ne les entend plus, pas plus qu'il n'entendait celui des roues grinçantes sur les rails quand il pensait à Raphaëlle les mains sur les commandes. Avec une figure digne et fermée comme celle de César Soubeyran, vêtu d'un tee-shirt blanc et d'un short de foot, pieds nus sur le carrelage chaud, la barbe fournie, Maurice mange lentement à l'arrière de sa maison vide. Reclus chez lui, il se souvient, lit et, fait nouveau, écrit beaucoup. La passion du rail, cette obsession enfantine, l'a quitté après sa retraite, aussi sèchement qu'un doigt actionnant un interrupteur ; dans le même temps un autre désir a surgi, et celui-là ne coûte rien. Il n'y a besoin de personne, il ne nécessite aucune technologie particulière ni aucun intervenant, pas même d'un lieu spécial où l'exercer. Rien.

Écrire est la mise en forme d'une sculpture mentale de la pensée et de l'émotion. Produire un bloc, le mettre en forme, le tailler à force de relecture, le poncer, l'affiner jusqu'à ce qu'il offre une douceur et une

fluidité optimale à sa dictée. En passant sa main sur les courbes, rien ne devait heurter le toucher ; Maurice devait sentir l'unité, son unité. À travers ce texte qu'il peaufine sans relâche, il lui faut raconter ce moment charnière de sa vie où Raphaëlle avait surgi, restituer les sensations qui l'ont accompagnée. La majorité du trajet est dans son dos ; et Maurice entrevoit désormais plus distinctement son terminus, cette sombre perspective qui le pousse à écrire toujours plus. Réfugié en Provence toute l'année, enfants et petits-enfants lui rendent volontiers visite, et plus encore depuis qu'il est veuf.

« Papa, Manon veut savoir comment tu as rencontré maman.

— Tu l'as rencontrée comment, mamy ? », interrogea la petite voix de dessin animé.

Il a soixante-seize ans dans cette seconde partie du XXI^e siècle, et tout a changé. Au milieu du jardin, l'homme considère sa petite fille quelques secondes. Plus de cinquante ans les séparent ; elle est une preuve de plus qu'il y a toujours dans chaque arrêt la possibilité d'une rencontre indélectible.

« Ta grand-mère, je l'ai rencontrée deux fois. »

SÉBASTIEN APPLEBY

75017 Paris

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevran - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve.

Maurice saisit le micro. « Cela fait dix-sept ans que j'ai le bonheur de vous accompagner sur le parcours de la ligne 230 et voilà... c'est mon dernier jour. Ce soir je vous quitte donc, mais à partir de jeudi, j'aurai peut-être la chance de vous retrouver sur la ligne B du RER. Bonsoir et bon voyage. »

La voix tremblote, trahit une certaine émotion mêlée de fierté. Les voyageurs applaudissent, et alors que le bus redémarre, une femme s'approche. Elle prend le RER B tous les matins, ils se verront sûrement au milieu de la foule. Maurice esquisse un sourire sans trop y croire. Elle ose lui demander son prénom avant de retourner s'asseoir.

Trois jours que Maurice regarde défiler les rails. Passée l'excitation des premières heures, les kilomètres de tunnels sombres parcourus jusqu'à 100 km/h semblent bien monotones. Le bus était plus convivial : « Bonjour monsieur. Bonjour madame. » Le chauffeur se sentait proche des passagers, désormais si lointains, absorbés par leurs téléphones sur le quai. Maurice comprend qu'il va devoir dire adieu aux complicités presque amicales qu'il avait nouées au fil des années. Un sourire, un clin d'œil, c'était son quotidien et ça lui paraît déjà du passé.

Il s'est livré à un petit calcul, avec une moyenne de 2 000 voyageurs par rame, cela doit bien faire plus de 10 000 passagers transportés à chaque rotation, une sacrée responsabilité. Dès qu'il sort de Paris, le RER abandonne le monde souterrain et retrouve le grand air pour traverser les villes à vive allure. Parfois, Maurice aperçoit un bus, non sans une certaine nostalgie.

Depuis trois jours qu'il scrute les quais, il ne cesse de repenser à la femme venue le saluer lors du dernier voyage, mais sans grand espoir de l'apercevoir dans la foule. La reconnaîtrait-il d'ailleurs, après ce bref échange ?

Arrivé en gare de Fontenay-aux-Roses, son œil est accroché par une étrange vision. Un panneau, mal bricolé, affiche un curieux : « M. Si vous regrettez la 230, appelez-moi. »

Une étincelle apparaît dans ses yeux. Le message ne peut que lui être destiné. Était-ce donc pour cela qu'elle avait insisté pour obtenir son prénom ?

Dans le vestiaire, le panneau anime la discussion. Plusieurs conducteurs l'ont remarqué et les conjectures vont bon train. Le lendemain, au cours de ses passages successifs en gare de Fontenay-aux-Roses, Maurice scrute à nouveau le quai, mais rien, aucune pancarte.

Le jeudi suivant, une semaine après ce changement de vie, alors que Maurice n'y croit plus trop, il aperçoit un nouveau panneau, tout aussi mal ficelé que le premier : « Alors M. ? Êtes-vous décidé ? »

Celui-ci le laisse plus perplexe encore que le précédent. Son imagination commence à échafauder des scénarios. Quelle étrange manière de s'adresser à lui tout de même ! Comment peut-il l'appeler sans avoir son numéro ? Et son prénom qu'il ne connaît même pas...

Les jours suivants, Maurice met une attention toute particulière à observer la station de Fontenay-aux-Roses dans les deux sens. Peut-être l'attendrait-elle assise sur un des fauteuils qui bordent le quai ? Ou bien lui ferait-elle de grands signes à son arrivée en gare ?

À nouveau deux jours sans messages qui paraissent très longs à Maurice, jusqu'à ce mardi matin où il reconnaît la même écriture : « Si vous ne vous décidez pas, retrouvez-moi sur *Leboncoin*. »

Ça devient de plus en plus mystérieux mais il n'en faut pas davantage pour aiguïser les fantasmes de Maurice. Il passe une bonne partie des jours suivants sur le site *Leboncoin* à créer des alertes avec tous les mots clefs envisageables : M. / Fontenay / Roses / Panneau / 230...

Finale­ment, après avoir consulté d'innombrables annonces, une des alertes finit par porter ses fruits. Accom­pagné de quelques photos, on peut lire : « Particulier vend Mercedes C 230 juin 2016 — parfait état 47 000 km prix à débattre visible à Fontenay-aux-Roses. »

La déception est à la hauteur de l'emballe­ment de son imagination des derniers jours. Il avait songé à des jeux de piste, des indices cachés qu'il aurait cherchés sur les quais, des références aux noms des stations de RER ou de son ancienne ligne. Et tout ça pour terminer en banale annonce de vente de voiture.

Dire que Maurice manque d'enthousiasme en s'installant aux commandes du premier train le lendemain matin est un euphémisme. Cependant, dès l'entrée en gare de Robinson, Maurice la reconnaît tout de suite. Elle est là, tout à fait en tête de station, elle sourit. Il ouvre la fenêtre de la cabine, échange quelques mots. Elle termine à 16 heures ce soir-là, et il y sera.

SYLVIE BERGERON

92350 Le Plessis-Robinson

RENCONTRE AU PROCHAIN ARRÊT

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevran - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve.

Il s'est toujours imaginé conducteur de train.

Quand le Père Noël, auquel il croit toujours au fond de lui, comme on croit aux anges, aux extraterrestres, quand il lui avait offert une gigantesque boîte rouge, il n'avait pas osé l'ouvrir, et c'est son père, un grand gaillard aux yeux rieurs, qui l'avait aidé.

Un train bleu électrique, quatre wagons jaunes, et des rails, des rails.

Les dimanches, quand ils jouaient ensemble avec ce train, étaient magiques. Il avait huit ans.

Il a gardé le train, il l'a rangé. Il ne l'a pas beaucoup utilisé après la disparition de son père deux ans plus tard, d'un vilain cancer.

À dix ans, il enfouit son rêve.

Il y avait sa mère, elle avait besoin de lui. Après le BEPC, quelques petits boulots, il put devenir conducteur de bus. Il se maria avec Catherine, une amie d'enfance, et Julien était né.

Son fils n'a jamais aimé ni les bus ni les trains, tant pis. Et un jour, Catherine partit.

Maurice a pris sa vie comme elle venait, toujours, sans qu'il y trouve à redire.

Brun, quelques cheveux blancs, grand comme son père, des yeux marrons, un peu enrobé, son sport c'est la marche dans les rues de Paris. Il vagabonde au gré des bus, des RER, des monuments, ses métros, ses pieds sont sa liberté.

Il n'est pas malheureux. À presque cinquante ans, il est célibataire, a un fils de trente ans, parfois ils mangent ensemble. Quelques copains, des bons moments.

C'est sa vie, à lui.

Il y a deux mois pourtant, quand son chef l'a convoqué pour lui proposer un poste dans le RER B, il en aurait presque hurlé de bonheur et il a accepté, tout de suite. Il va enfin réaliser son rêve. Il a fait des stages, désormais il est prêt.

Aujourd'hui, c'est sa toute dernière journée de bus. Il connaît beaucoup de personnes qui, chaque jour, prennent cette ligne, des enfants, des femmes, des hommes taciturnes, bavards, drôles, tristes. Lui, il a souri, chaque matin, chaque soir, bonjour, bonsoir, c'était son bus, son trajet. Il ne saura décidément pas pourquoi on a pu nommer un arrêt : La Plage.

Demain, il sera dans le RER B. Il aura d'autres responsabilités, et il en est fier. Mais elle, il ne la verra plus. Elle. Il le réalise tout à coup, quand il la voit monter dans son bus.

Son rayon de soleil, cette femme, petite, un peu ronde, ses cheveux roux flamboyants, épais, bouclés. Des vêtements toujours colorés, rose fuchsia, rouge vermillon, jaunes, bleus, verts.

Elle sautille, toujours gaiement, quand elle monte dans le bus. « Bonjour Maurice, comment allez-vous ce matin ? — Bonjour madame, très bien et vous ? »

Il n'osait pas lui demander son prénom, elle lui a dit, un jour. Lucie. Elle s'installe debout, à ses côtés. Elle ne parle pas beaucoup, on ne doit pas discuter avec le machiniste, mais parfois, quand il y a moins de circulation, elle lui confie quelques bribes de sa vie d'une voix claire. Divorcée, cinquante ans, un fils majeur, indépendant.

Elle travaille à l'aéroport Charles-de-Gaulle, secrétaire. Dès qu'elle peut, elle va dans le hall des départs. Elle l'a fait rire en lui décrivant la précipitation de certains passagers qui en oublient leurs valises. Elle est si drôle avec son petit nez retroussé, ses yeux malicieux, son air déterminé.

Il lui dit que c'est son dernier jour, vite fait, presque honteux. Elle le regarde, c'est tout.

Elle descend du bus : « Au revoir Maurice, bonne chance. » Il se sent

triste mais le RER B l'attend et il est impatient.

C'est le grand jour, Maurice se présente une demi-heure avant sa prise de fonction. Il ne sera pas seul, un collègue l'accompagnera toute la journée. Aéroport Charles-de-Gaulle – Le Plessis - Robinson ou Saint-Rémy-Lès-Chevreuse, selon la destination, des arrêts multiples en passant par la Gare du Nord, Châtelet - Les Halles, Denfert-Rochereau et les villes du sud de Paris, Bourg-la-Reine, où l'on change de voie. Neuf cent mille voyageurs quotidiennement, Maurice devra être attentif, vigilant tout le temps de son parcours.

Son père serait si heureux, il y pense très fort. Rêve éveillé, une journée trépidante, harassante, merveilleuse. Un collègue joyeux, vieux briscard habitué à son RER B, bientôt à la retraite, fier de son travail, ravi de l'expliquer, de partager ses connaissances. Au fil des jours, lui aussi il apprendra son RER B.

Il a terminé sa journée de travail, il repart cette fois pour s'arrêter à Sevran, sa ville. Et sur le quai, il aperçoit une silhouette qu'il reconnaît immédiatement, dans son manteau rouge vermillon, ses boucles dansant gaiement. Lucie, c'est elle, devant lui.

« Madame ! Lucie ! Lucie ! Elle se retourne, l'aperçoit, surprise. – Maurice ! »

Et il fait l'impossible. Pas lui, Maurice ! Il ose, il ne peut se retenir, lui qui n'avait jamais pu vraiment lui parler ou à peine bredouiller quelques mots. Il court vers elle et la prend dans ses bras, telle une scène au ralenti dans un film de Lelouch, et elle se laisse entraîner dans sa danse, elle rit.

Autour d'eux, plus personne, il la pose enfin, et il la regarde, son rayon de soleil.

« Je suis si content de vous voir, si content. – Moi aussi, moi aussi Maurice. »

Il n'ose plus parler, il a juste envie de rester à ses côtés. Elle reprend, décidée : « J'habite à Sevran. Il balbutie. – moi aussi. »

Elle lui prend le bras, fermement, en riant, elle si petite, et lui si grand.

Et Maurice est certain qu'au-dessus de sa tête, il y a son papa, le Père Noël, les anges, et tous les extraterrestres qui se sont réunis pour que sa journée dans le RER B se termine par un feu d'artifice de bonheur.

GENTIANE BERKOUN

91300 MASSY

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevran - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve, fait de la matière de ces surprises de la vie qui surviennent quand on ne s'y attend pas. Un rêve... irréel, inespéré... Comme cette lettre qu'il a trouvée ce matin, accrochée en gare d'Antony alors qu'il se rendait pour la dernière fois, après tant d'années, à son dépôt de bus... Oui, cette lettre, sorte de bouteille jetée à la mer, chargée d'espoirs sereins... Message au-delà du message...

« Terminus de la ligne, s'entend-il crier. Tout le monde descend ! »

Il est à l'heure et a même quelques minutes devant lui. Il prend la lettre, la relit :

« Tout a commencé par un échange de sourire. Vous en souvenez-vous, Nelly ?

Comme vous n'avez pas d'adresse mail, j'apprends à utiliser des moyens moins habituels, moins conventionnels. Des rencontres comme la vôtre sont sources d'inspiration. Quel lumineux souvenir j'en garde encore !

Pour tout vous dire, je n'avais même pas vu lorsque vous êtes montée en gare. Vous auriez pu même déjà avoir été installée avant mon arrivée que je ne m'en serais pas aperçue, absorbée que j'étais par mon téléphone.

Venant de Saint-Rémy, j'avais rejoint ce train à Massy. Plus tard, j'ai compris que c'est à Antony que vous étiez montée.

Tout ce dont je me souviens, c'est de ce premier sourire échangé alors que nous arrivions en gare de Denfert-Rochereau. Je me suis levée pour descendre ; vous étiez déjà debout, dans l'entrée, bien entourée, d'inconnus, mais nos sourires se sont croisés, nos regards se sont accrochés.

Alors que je m'avançais, vous m'avez gentiment interpellée : "Pourquoi me souriez-vous ? ", sans réaliser que vous-mêmes débordiez de sourire. Vous aimez les gens, Nelly, moi aussi. Votre sourire est chaleureux, le mien aussi, m'avez-vous dit.

Le train s'est arrêté. Il nous fallait descendre. Mais il n'était pas écrit que nous allions nous séparer ainsi. Nos pas se sont arrêtés sur le quai, nos langues se sont déliées.

"Qui êtes-vous, belle âme souriante ?" Une âme qui en a vu, en a rencontré, du monde... De tous les âges, de toutes les races, allant à la rencontre de chacun sans faire de différence, sans se fier aux apparences... Touchée par la misère des uns, les malheurs des autres... Ouverte à l'autre malgré une vie qui n'a pas été toujours facile. Quarante-vingt-quatre ans (ou est-ce quatre-vingt-deux ? Je ne m'en souviens plus exactement), chère Nelly ; j'en ai bien deux fois moins et je suis sûre que cette rencontre, je ne l'oublierai pas de sitôt.

Cette gentillesse profondément ancrée en vous quand, voyant cette dame descendre les marches avec son caddie, votre cœur s'est serré. Quelqu'un va-t-il l'aider ? Non, personne... De mon temps.... "Mais, madame, avez-vous besoin d'aide ?"

Quatre-vingt-quatre ans et toujours prête à aider, pétillante Nelly, débordante d'énergie. C'est vrai que vous ne les faites pas, ces quatre-vingt-quatre ans. Vous paraissez en pleine forme comme me l'ont attesté ces quelques centaines de mètres parcourus à pied, en votre compagnie. Eh oui, souvenez-vous, nous prenions la même direction, même si au début nos chemins s'étaient séparés sur ce quai.

Tellement habituée que j'étais à aller prendre le métro, j'avais oublié que ce 22 septembre, c'est 9 Villa Cœur de Vey que je me rendais. Quand je m'en suis aperçue, j'ai vite fait demi-tour, espérant vous revoir encore. J'ai grimpé les marches deux à deux, traversé la passerelle en courant pour finalement vous retrouver, avançant d'un pas ferme et sûr, ayant déjà traversé cette même route que je devais moi-même rejoindre.

L'occasion de parcourir encore un petit bout de chemin ensemble avant que nos chemins ne se séparent une nouvelle fois. Mais peut-être de nouvelles surprises nous attendent-elles encore ?

Je veux y croire.

Qui sait si cette lettre, écrite comme au bon vieux temps, n'ouvrira-t-elle pas de nouvelles perspectives ?!

Écrire... Espérer, attendre une réponse sans avoir d'autre moyen que d'attendre... Laisser faire le temps, se laisser surprendre par une réponse qui viendra, ou pas... Mais garder ce souvenir, cette étincelle de vie bien précieusement en soi, tel un trésor à partager, à ranimer, une prière, un vœu, espérant qu'elle pourra encore reprendre vie ou démarrer de nouveaux feux, au tournant d'une gare, au tournant d'un sourire, au tournant d'un écrit.

Merci Nelly de m'avoir permis de le redécouvrir. »

Maurice replie cette lettre... Il l'a lue et relue... Elle ne lui est pas adressée et pourtant... Il se souvient de toutes ces lettres qui ont changé sa vie... Ou qui l'auraient peut-être changée s'il les avait écrites.

S'il a appris à s'arrêter, à observer, depuis son siège de chauffeur de bus, il se sent plutôt observateur de la vie des autres, et finalement aussi de sa vie.

Mais il y a ce nouvel aiguillage dans sa vie, et cette lettre... Est-ce le signe d'un nouveau départ ? De nouvelles perspectives, de nouvelles rencontres ?!

Les vivre, aller au bout, oser la rencontre, l'écriture... Aller de l'avant, vers de nouvelles destinations, de nouvelles étapes, de celles dont il pourrait déjà avoir entendu parler : « Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevan - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle... » Mais aussi de celles qui le surprendraient : « Saint-Rémy, Massy, Antony. » Ces noms qui lui parlent maintenant de Nelly. Et de cette inconnue à la lettre. Cette inconnue qui espère peut-être bien une réponse ?! Ou pas. Il n'en est pas sûr. Mais il la redéposera quand même en rentrant, ce soir, la remettra à sa place, visible pour Nelly. Ou peut-être pour d'autres à qui, comme à lui, elle parlera. Il se prend à rêver : qui d'autre pourrait bien la lire ? Quel chemin prendra-t-elle encore, cette lettre ? Et arrivera-t-elle à destination ?

DELPHINE CASTRO

75019 Paris

Maurice aime voir la vie du bon côté, même s'il n'a pas toujours eu une vie simple. Pour lui, bifurquer du bus vers le train était un nouveau départ qui le rapprochait un peu plus de ses rêves de voyages lointains et de plages exotiques. Après tout, l'aéroport était le terminus de sa ligne. Malgré tout son optimisme, force était de constater pour lui que la majorité de ses passagers étaient des voyageurs du quotidien et non des aventuriers du bout du monde. Habitué à un contact de proximité lorsqu'il conduisait son bus, ses interactions étaient à présent très limitées : mesures de sécurité, annonces de problèmes techniques... Rien de bien réjouissant ou positif.

Maurice était perplexe. Comment améliorer son quotidien et celui de ses passagers ? Seul outil à sa disposition : la parole. Les voir si stressés et compressés matin et soir, les visages tristes ou énervés, avait fait dérailler ses rêves. Alors, timidement, il décida de s'adresser à ses compagnons de voyage en leur souhaitant une belle journée. Puis, il prit peu à peu confiance et se mit à leur donner des anecdotes sur les arrêts, le foot, ses envies et toutes ces destinations du monde qui ne demandaient qu'à être explorées. Si son attitude exaspérait quelques passagers, certains visages, eux, s'illuminaient d'un sourire. D'autres coupaient leur musique pour écouter Maurice comme on écoute un animateur radio.

Un jour, à Port-Royal, un petit garçon accompagné de sa maman vint cogner à la porte de sa cabine. Les yeux du petit garçon pétillaient et la maman souriait. Il leur ouvrit et le garçon lui remit un paquet. Maurice aurait aimé discuter mais la radio le rappela à l'ordre, il avait des horaires à respecter. Il salua ce binôme surprise et reprit sa routine, impatient d'être en pause pour découvrir le contenu du mystérieux paquet.

L'attente fut à la hauteur du contenu. Outre une boîte de chocolats, il y avait surtout une carte de remerciements. La maman de Morgan,

Le petit garçon, expliquait à Maurice que, chaque semaine, elle emmenait son fils suivre son traitement en hôpital de jour. Depuis qu'ils prenaient le RER conduit par Maurice, Morgan avait retrouvé le sourire. Cela lui facilitait le trajet et lui donnait le courage d'affronter les soins. Maurice ne put retenir une larme mais il n'était pas au bout de ses surprises. Le petit garçon lui avait acheté un ticket de tombola car il y avait un voyage à gagner vers une des destinations dont parlait si souvent Maurice. Lorsqu'il referma la carte, il remarqua la citation d'Antoine de Saint-Exupéry qui y figurait : « Fais de ta vie un rêve, et d'un rêve, une réalité. »

Chaque semaine, Maurice passait des annonces ou essayait de voir Morgan et sa maman sur le quai. Leurs chemins finirent par se recroiser et, dès que cela était possible, le duo mère-fils profitait d'un trajet VIP aux côtés de Maurice. Morgan avait l'impression de piloter la rame et oubliait, durant ces minutes privilégiées, les difficultés qu'il traversait. Sa maman se détendait et Maurice était ravi d'être en si bonne compagnie. Redonner le sourire à cet enfant était une récompense pour lui.

Maurice ne remporta par le grand prix de la tombola, ce qui attrista Morgan. Devant la déception du petit garçon, il eut un déclic. Il repensa à la citation de la carte, à ce bout de chou qui faisait preuve de tant de courage, et à son propre parcours sinueux. Sa décision était prise, restait à la mettre en application.

Quelques semaines plus tard, Morgan rejoignit Maurice dans sa cabine. Ce dernier s'empara alors de son micro pour s'adresser à ses passagers : « Je vous souhaite à tous un bon trajet, et je voulais remercier Morgan et sa jolie maman. Mon bonhomme, grâce à toi, j'ai eu la confirmation que le bonheur se trouve dans toutes les petites choses de la vie. Un sourire, un mot, un bon petit plat... Chaque moment, même le plus anodin, peut devenir une petite bulle de joie. J'ai décidé qu'il était temps pour moi de me lancer et de faire le premier pas vers mon rêve, celui de voir la mer. Je m'absente donc quelques jours et j'aurai le plaisir de vous retrouver dans une semaine. En attendant, prochain arrêt pour moi : La Plage ! »

Maurice perçut quelques applaudissements provenant des wagons. Il était heureux. Certes, il n'allait pas dans une de ces plages du bout du monde, mais chaque voyage commence par un pas. Le plus difficile étant d'oser faire le premier. Maurice venait de franchir une étape. Il en envisageait déjà une autre, oser inviter la maman de Morgan à dîner, mais chaque chose se ferait en son temps.

En acceptant d'être conducteur du RER B, Maurice pensait simplement se rapprocher de l'aéroport et de ses rêves de voyages. Mais cette rencontre avec le petit Morgan lui avait offert un cadeau inestimable : se rapprocher de lui-même.

AGNÈS CERANTOLA

77600 Bussy-Saint-Georges

Deux mois plus tard, encore un trajet pour rien.

Je ne l'ai pas vue. Elle n'est pas montée, ni à Luxembourg, ni à Port-Royal. Pourtant, à chaque arrêt, dans chaque sens, je ralentis pour longer le quai tout doucement, je me penche à ma fenêtre, je balaie la foule du regard, je la guette sur la caméra, je dévisage toutes les personnes qui montent dans le premier wagon, et rien, le vide désolant.

J'essaie de ne pas me décourager.

Je conduis ce RER B quasiment tous les jours de semaine, de Charles-de-Gaulle à Saint-Rémy, aller-retour. Pas toujours le même horaire, mais j'essaie de faire le « shift » du matin, de commencer à 5 h 30, de maximiser mes chances en étant régulier. Mais parfois, avec les récués, les collègues malades, je change d'horaires.

Du coup, pas facile de la guetter. Après tout, elle pourrait avoir du mal à se lever un matin, ou au contraire partir plus tôt pour, que sais-je, rentrer plus tôt le soir, et retrouver son chat. Ou son chien. Ou son mari et ses enfants. Ah non, pas de mari ! Je me refuse à l'imaginer.

Blonde, douce, l'air paisible, pas cette allure stressée et crispée de toutes ces femmes cramponnées à leur téléphone et leur sac à main, plongées dans leurs tourments, compulsant fébrilement les nouvelles de leurs proches, trépignant sur les quais, se précipitant dans le wagon. Ou me dévisageant d'un air méprisant quand la rame entre en gare, comme si elles croyaient que je n'étais qu'un robot.

Une grosse écharpe qui lui mange un peu le visage, des mèches qui s'échappent, les joues roses. Un peu ronde, aussi, comme si elle savait déjà qu'elle serait plus heureuse en mangeant un gratin de pommes de terre à la crème fraîche, ma spécialité, en se regardant dans les yeux, plutôt qu'une salade quinoa-surimi, toute seule.

J'en salive déjà de ces pommes de terre Charlotte que je pourrais épilucher, faire précuire, couper finement en tranches régulières, répartir amoureusement dans mon plat en terre cuite frotté d'ail, et recouvertes

d'une douce couverture de crème épaisse, onctueuse, enrobant chaque tranche avec délicatesse. Et un peu de fromage sur le dessus, tant pis si ce n'est pas la recette d'origine, cela sent si bon dans mon four quand il gratine. Mais un gratin pour moi tout seul, c'est triste.

Et si elle s'appelait Charlotte ? Ce serait incroyable, un vrai signe du destin. J'en ai bien besoin, d'un signe du destin.

Pas drôle tous les jours de m'enterrer dans cette cabine mal éclairée, d'entendre à mes pauses mes collègues parler de leurs familles, de leurs enfants, des fêtes, des anniversaires. Moi, je n'ai personne. Plus de parents, pas d'enfants, même pas une ex que je pourrais détester. Pas de frère ou sœur, mes parents étaient bien trop occupés par leur magasin pour tenter un deuxième. De vagues cousins, qui m'envoient un texto de bonne année avec la famille en photo devant leur sapin. Je ne suis pas dupe, je vois bien qu'ils l'envoient à tout le monde, le message est si impersonnel.

Heureusement, j'ai un chat. J'espère qu'elle aime les chats, et surtout qu'elle n'est pas allergique, il ne me serait pas possible de choisir. Mon chat aussi est blond, enfin, blond-roux. Je les imagine déjà sur mon canapé, calés dans mes gros coussins Mickey et Minnie que j'ai ramenés de Disneyland.

Au cas où je l'aurais manquée, et qu'elle soit installée juste de l'autre côté de la cloison, je fais aussi des annonces, à chaque attente ou ralentissement. J'essaie d'être chaleureux, j'espère la faire rire, et qu'elle croise mon regard en sortant. Qu'elle me reconnaisse comme je la reconnaitrai. Que je puisse lui parler.

Encore un trajet pour rien.

« La Plage. » C'était quand même bien, ce bus, j'aurais pu la voir monter par la portière de devant, mais rien ne s'est jamais produit. Elle n'est pas montée.

Du coup, le RER, c'était la chance de ma vie, tant de voyageuses qui se pressent, elle est forcément là, quelque part.

Je suis sûr qu'elle va monter un jour, je sais que je saurai que c'est elle, que mon cœur battra enfin. Sinon, que faire de ma vie ?

Encore un trajet pour rien.

BRYAN CHENNA

92260 Fontenay-aux-Roses

« Prochain arrêt, prochain arrêt... » Ces mots résonnent dans la tête de Maurice. Tout n'est que prochain, ça, Maurice le sait bien. Son bus le lui répète sans arrêt. Des années de métier lui auront appris que le présent est chose rare désormais ; il n'est plus cette lumière que l'on pouvait apercevoir sans trop d'effort à chaque croisement. La belle époque... Désormais, Maurice sait très bien que les hommes et les femmes qui montent dans son bus ne sont pas là pour le rencontrer ; ils sont là pour se rendre vers un autre lieu. Maurice est un passeur, celui qui assure la liaison entre deux points, celui qui relie les passagers à leur destin. Prendre le bus, c'est transiter dans un non-temps entièrement tourné vers l'avenir. Alors, ça fait un bail que Maurice s'est fait une raison ; il n'attend plus rien du présent, il s'est laissé happer par l'espace intemporel du passage permanent.

« Bonjour », prononce une voix opaque, toujours la même, celle de passagers aux visages qui se confondent. « Bonjour », répond la voix de Maurice, une voix qu'il ne reconnaît plus, un son qu'il n'entend même plus. Seulement « bonjour », jamais « au revoir » ou, pire, « à bientôt. » Les passagers donnent l'illusion d'un présent qui se renouvelle sans cesse avec leur « bonjour » sur commande, mais l'histoire reste classée sans suite. D'ailleurs, il n'y a pas d'histoire : chaque « bonjour » est un orphelin de plus qui ne grandira pas, perdu dans les limbes insondables du transitoire.

Alors, de façon naturelle, Maurice s'est peu à peu laissé aller à la rêverie pour retrouver un temps qui lui soit propre. Il aime se raconter des petites histoires, ses petites histoires. Parfois, comme lorsqu'il était enfant et qu'il jouait avec ses bus et ses trains miniatures, il s'imagine même explorateur, capitaine ou conquérant ! Chaque nom de station est pour lui l'annonce d'une terre inconnue où tout peut arriver. Cependant, la réalité le rappelle très vite à l'ordre ; c'est le cas de cette station La Plage, véritable mirage textuel qui a la fâcheuse tendance de le contrarier. Mais

Maurice ne se laisse pas faire, ça non, et il rigole toujours en son for intérieur devant la station Laplace, cette petite orgueilleuse qui prétend être « the place to be. » Demain, aux commandes du RER B, Maurice fera un pas de plus dans son aiguillage en forme de rêve. Sous terre, là où la lumière n'est plus qu'artificielle, il plongera plus en avant dans la rêverie, la seule qui vaille désormais, la seule qui...

« Bonjour, monsieur... » Pour la première fois depuis longtemps, Maurice ressent cette sensation de réveil brusque, trouble et frais, comme de l'eau de mer que l'on ferait couler sur le visage d'un chauffeur de bus à Paris.

« Monsieur ? Excusez-moi, je ne veux pas vous déranger... Vous avez l'air si absent, cela m'a interpellée. Je me suis demandé s'il était possible de côtoyer autant de monde au quotidien et de se sentir profondément seul. Ne trouvez-vous pas cela étrange ? » Maurice écarquille les yeux, il ne sait pas s'il est encore dans une de ces rêveries qui vous jouent des tours, ou s'il a réellement affaire à cette femme, ici, là, à côté de lui, qui le regarde d'un air innocent. Puis elle lui sourit, et il se met à ressentir cette étrange sensation : le sentiment d'exister. Alors, il lui sourit à son tour.

Après un long et agréable moment à converser, la femme actionne le bouton d'arrêt. Des lettres capitales s'affichent au-dessus de leur tête, en rouge. « C'est ici que je descends. » Maurice veut dire quelque chose, il veut faire un geste, il ne sait pas quoi, quelque chose, vite, il n'a pas l'habitude ! Il prononce finalement : « Je m'appelle Maurice. » « Et moi, je m'appelle Claire », sourit la femme. Elle se dirige vers les portes arrière du bus, Maurice actionne le bouton d'ouverture comme on activerait une bombe nucléaire sous la menace, un dernier regard dans le rétroviseur, et ces mots aux sonorités inconnues : « À bientôt. » Maurice se crispe sur son volant ; demain, il conduira une rame du RER B, et il ne peut plus faire marche arrière.

JÉRÔME DECOURCELLES

92350 Le Plessis-Robinson

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevran - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve.

Le feu passe au rouge. Maurice s'arrête.

Se rapprocher de l'aéroport Charles-de-Gaulle. S'y arrêter comme à cet instant. Respirer un moment l'odeur du kérozène proche, l'odeur de ce moteur cousin synonyme de voyages lointains et de retrouvailles.

Un rêve en forme de rencontre.

Une voie vers l'infini. Sa rame, aux allures de train à pleine vitesse, avançant vers sa destination capitale, partant de Robinson alors que le soleil dort encore dans ses draps couleur ténèbres. Maurice se voit déjà emmenant les travailleurs de l'aube vers leur destin quotidien, comme ce balayeur qui pense à sa famille au Bénin, cette hôtesse de l'air, apprêtée soigneusement, prête à s'envoler pour Caen, Vienne, Tombouctou ou Le Caire, ou encore ces amoureux à Saint-Michel - Notre-Dame, pour leur rendez-vous à la fontaine, miches à l'ombre d'un sac pour un pique-nique romantique.

Une rencontre en forme de fantôme.

Plus qu'une invitation au voyage, c'est un plaisir des sens qui s'offre à chaque aiguillage, hier à la main, façon machine aujourd'hui et jusqu'à demain. Foncer, rouler, avaler des kilomètres de rails, aux champignons durailles, où l'âme faire trembler le patin, où les traverses, les unes après les autres, montrent la voie fluide du passe-temps et du passe-partout, wagons de l'ancre de la bête humaine poussant son cri soudain lors de son passage en gare. Antony et Yvette, ses deux petits chenapans, son choix du roi âgé tout au plus de onze ans, battent dans son cœur

l'envie de faire la fête. Ils sont heureux. Cela changera du bus. Adieu feux tricolores, ronds-points et passages cloutés. Bonjour voie ferrée, passages à niveaux et foules sur les quais.

Bourg-la-Reine, Denfert-Rochereau, Drancy, c'est la rencontre d'un pays.

Conduire cette rame, c'est continuer à faire un bout de chemin avec ses voyageurs à lui, amis certains pour un instant, êtres pressés pour d'autres, à deux heures de Bratislava, ville natale de sa belle dame qui, aujourd'hui, tient le guichet à la Gare du Nord. Maurice n'est plus du genre Vert-Galant, comme ce bon roi Henri le quatrième, instigateur de la poule au pot, donnant la joie aux courtisanes qui l'aiment, et qui finit assassiné par un couteau. Descendant d'un garde des Sceaux du temps des rois, Maurice est un homme sage, fidèle et droit, droit comme cette voie qu'il rêve à l'infini, comme son père, enfant de Lozère devenu conducteur de l'Orient-Express.

Strasbourg, Munich, Vienne, Budapest, Bucarest, Istanbul.

Les noms de son enfance. Or ces villes ne font plus partie que d'un rêve. Lui rejoindra les étoiles en emmenant, demain, ces voyageurs, méconnus plus qu'anonymes, vers le monde de Robinson et ses folles guinguettes, Mity-Claye, près du jardin du célèbre cycliste centenaire, Saint-Rémy-lès-Chevreuse, dernière demeure du jongleur de mots, tôt ou tard, à n'importe quelle heure, ou vers le TGV qui se trouve au pied de l'avion en partance outre-Atlantique. Il ne verra pas les eaux de Versailles, mais les villes peintes de graffitis aux mille talents, où les effluves de la cuisine thaï et cette part de porc royal, encore fumante, ravivent des souvenirs inoubliables.

Le téléphone sonne.

C'est le chef de ligne qui l'appelle pour lui annoncer qu'on l'attend au dépôt. Le bruit de la fête résonne dans l'écouteur. Ils ont l'air nombreux. Demain, il ne fera plus partie de cette équipe amicale, patiente, souffredouleur de gens en colère, bureau des amitiés pour grands-mères cherchant un peu de compagnie comme cette bonne vieille Stéphanie, toujours à l'arrêt La Plage à 20 h 19, direction Terminus. Ce soir, il laissera ses clés, pour la dernière fois, sur le tableau de bord de son

gros bébé pour cette rame aux allures de fusée.

Maurice raccroche.

Maurice s'adresse alors à son bus : « Demain, papa conduira sa rame, et ce jusqu'à minuit, chemin faisant l'histoire, celle des mille et une nuits, s'enfonçant dans les tunnels noirs, aidant ces âmes à rentrer dans leurs cités, dans leurs villes à l'air pur, en espérant les retrouver, le lendemain, pour de nouvelles aventures. »

Le feu passe au vert. Stéphanie est là, avec son vieux sac de bure. Maurice accélère et roule vers elle et le futur.

DIMITRI DEMONT

75017 Paris

« Bien le bonjour !

— Que faites-vous là ?

— Et vous donc ?

— Moi ? Vous êtes dans ma cabine !

— Votre cabine ? Ça m'étonnerait fort, c'est la mienne ! »

C'est à peu près en ces termes que firent connaissance Maurice et Franz le matin du 1^{er} janvier. C'était mal parti. Franz errait là depuis sa mort, sans parvenir à basculer dans l'autre monde. Maurice conduisait le RER B depuis une semaine. On ne l'avait pas encore briefé sur les fantômes de la ligne. Quand il somma Franz de débarquer, celui-ci passa à travers la porte. Il repassa à l'intérieur avec la même agilité et lui dit : « Vous me croyez, maintenant ? » Le conducteur le dévisagea et dut bien admettre que son camarade imposé avant l'air bien pâlot.

« Faut pas rester là, monsieur, y en a qui bossent !

— Vous croyez que j'ai le choix ? Depuis ma mort, je suis bloqué ici !

— Alors restez, mais faites-vous discret », demanda le conducteur.

Franz haussait les épaules. Maurice pressa le signal de fermeture des portes. Le voyage promettait d'être long.

À peine l'ancien chauffeur de bus eut-il démarré que son acolyte blafard se plaignit.

« Qu'est-ce qu'il y a ? », demanda Maurice.

— Il y a que j'ai la nausée !

— Les revenants peuvent avoir mal au cœur ?

— Avec ce que j'ai bu hier, largement !

— Ah, vous avez fêté le Nouvel An ! Ça explique le costume de pingouin... », raila Maurice.

L'agent indiqua d'un geste le thermos et proposa au spectre de se servir une tasse. Les stations défilaient. Le conducteur lui demanda alors pourquoi il buvait autant, et Franz lui raconta. Tous les ans à la Saint-Sylvestre, il se soûlait pour oublier le souvenir de Lise, la femme de sa vie. Elle l'avait jeté un 31 décembre. « C'est comme ça que je fête notre anniversaire »,

commenta-t-il, maussade.

On entrait maintenant dans Paris. Maurice effectuait son travail avec son calme habituel. Mais le fêtard en souffrance, se sentant comme un lion en cage, rendait les choses difficiles.

« Il serait peut-être temps de tourner la page... ?

— Je sais. Je suis sûr que c'est ce qui me retient ici.

— Alors n'y pensez plus et arrêtez de boire !

— À quoi bon ? », demanda le noceur, songeur.

Il poursuivit sa plainte sur le dégoût des hommes que lui avait inspiré cet épisode. Les gens ne s'entraidaient pas, ils ne s'aimaient pas, ou bien quand ils s'aimaient, ils se faisaient quand même du mal. Franz voyait la vie en noir et il s'en vantait.

« Oubliez votre Lise, pensez à des choses agréables !, lui conseilla Maurice pour mettre un terme à son apitoiement. Il reprit : Quand vous ferez la bascule, où est-ce que vous irez ?

— À la plage.

— Ça me rappelle quelque chose !, sourit l'ancien conducteur de bus.

— Vous aussi ? J'y allais tous les ans, depuis tout petit. C'était chez Mémé, à Guéthary, dans un coin au bord de l'eau. Elle faisait une tarte aux pruneaux dont je n'ai jamais retrouvé le goût ailleurs. On la grignotait sur le balcon en regardant la mer... Peut-être que là où elle est, elle fait toujours des tartes.

— Vous le verrez bien un jour, il faut garder espoir !

— C'est là-bas que je voudrai me retrouver après le basculement. »

Franz s'était adouci. Était-ce le café qui faisait effet, ou bien l'atrabilaire endimanché s'attendrissait-il au contact du conducteur ?

Mais à Saint-Michel, le calvaire du pâlichon reprit de plus belle : la sonnette d'alarme venait de retentir. « Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? ! », éructa l'aigri. Professionnellement, Maurice descendit sur le quai et se rendit au wagon où le signal avait été activé. Glissé en dehors de l'habitacle, Franz observait la scène en rouspétant. Son nouvel ami de chair et d'os revint en trottant, passa un message au poste de commande centralisé et ressortit. Franz le retint de ses doigts gelés : « Tout va bien ? — Malaise voyageur ! », répondit Maurice en retournant à la rame. Là-bas, aidé par des passagers,

le conducteur sortit une femme en la tenant par la taille. Quelques minutes plus tard, une équipe de secours arriva et prit en charge la jeune personne.

De retour en cabine, Maurice taquina Franz :

« Alors... On s'est inquiété ?

— Possible, grommela Franz.

— Derrière vos grands airs, y a un cœur qui bat ! »

Mis en verve par sa gestion exemplaire de l'incident, Maurice fit la leçon à son compagnon vaporeux.

« Vous voyez, ce malaise, c'est un peu comme votre peine de cœur !

— Mais encore ?, interrogea Franz, faussement hautain.

— Face à un coup du sort, quand on va de l'avant, tout s'arrange !

— Soyez plus clair, mon cher ! Je suis un peu dans le gaz.

Alors, Maurice alla droit au but :

— Le problème, c'est vous, Franz. Commencez par aimer les gens et ce sera peut-être le début de quelque chose. »

Il en avait du toupet, pour un vivant ! Qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'il pouvait faire irruption dans sa cabine et lui apprendre la vie ? Mais avant que Franz ne s'énerve à nouveau, Maurice l'interrompit : « Parlez-moi encore de votre Mémé, de Guéthary, de la plage... » Le trajet ce jour-là s'acheva dans la camaraderie.

Le lendemain, Maurice ouvrit sa cabine, posa son thermos et réalisa ses essais de routine. Le conducteur s'attendait à voir Franz sortir du tableau de bord à tout moment, mais il ne surgissait pas. Quand tout fut prêt pour partir, l'ectoplasme n'était toujours pas là. Alors, Maurice comprit.

Dans la nuit, Franz avait veillé tard dans la cabine éteinte. Il avait longuement repensé à la tarte aux pruneaux de Mémé, puis à Lise et son mot en forme de cœur qui disait qu'elle partait. Elle ne lui avait jamais manqué aussi fort. Alors, livide, il s'était percé comme un ballon de douleur. Il se dégonflait, il n'en voulait plus à personne. Translucide, il s'était endormi sur le siège, la tête entre les manettes, réchauffé par ces pensées finalement positives. Une étincelle avait alors piqué la nuit, puis le noir était revenu. Dans son sommeil, Franz avait enfin basculé.

Il était temps d'y aller. Maurice esquissa un sourire sincère et partit sans son camarade.

LAURENT DESVOUX-D'YREK

94240 L'Haÿ-les-Roses

MAURICE NE SAURA JAMAIS

Maurice s'en alla pour le XXI^e... Pas le XXI^e siècle, il y était déjà et pour un bon bout de temps encore. Non, il prit la destination du « XXI^e arrondissement », le Trouville-Deauville – les planches, les cabines de plage, les maisons balnéaires à belle façade, les mouettes à rire perçant et les livres de sable ainsi que des châteaux –, chouette ensemble qu'il n'avait pas revu ou entendu depuis l'enfance. Laissons à sa conduite pour un instant Maurice, son habitué et d'autres passagers encore, qui vont apprendre sous peu le changement d'itinéraire à l'inédit du jour, l'ultime de Maurice sur cette ligne de bus qu'il avait tant aimée, surtout pour ses rencontres quotidiennes et surprenantes.

Maurice ne saura jamais pourquoi la station s'appelle « La Plage », eh bien nous si, et vous aussi, et - à moins que vous ne connaissiez Maurice - lui ne le saura pas. Sauf si cette histoire se retrouve dans un livre entre ses mains, lui qui, dès demain, tiendra un RER à bout de bras, de Saint-Rémy-lès-Chevreuse jusqu'à l'aéroport au nom du Président-qui-a-fondé-la-Cinquième. Mais sais-je vraiment pourquoi la station de bus s'appelle « La Plage », alors que toute mer est à des centaines de kilomètres, loin des vingt arrondissements de Paris et des vingt-neuf communes limitrophes ? Ne devrais-je pas annoncer autrement la couleur de sable, d'or ou d'argent ? Je vais vous inventer des hypothèses, parmi lesquelles peut-être se nichera la vérité. Et je ne vous demanderai pas de voter pour cette vérité, on vote pour une conviction, pour une action d'ampleur à mener.

Alors... Ma première hypothèse est que le romancier parcourant rapidement et distraitement la liste des quarante-sept stations de la Ligne B, quand son œil gauche en divergence de son œil droit vit « La Plage » au lieu de « Laplace », le nom d'un célèbre inconnu, un grand savant français de probabilités et de mécanique céleste, cela lui fit esquisser un sourire discret mais tenace. Il tenait là l'amorce du

paragraphe qui allait jouer le rôle d'hameçon des récits et des dialogues. Car il croyait en la commutation des lecteurs et des auteurs, en la réversibilité de ces rôles. Et il croyait qu'un terme, qu'un seul terme de hasard ou de nécessité, de justesse ou de surprise, de lapsus ou de côté, quelques mots bien agencés pouvaient servir de catalyseur pour une histoire, de déclencheur pour mille histoires en réseau de signes et de lignes.

Ma deuxième hypothèse est l'influence de « Paris Plages » en plein cœur de Paris depuis soixante-quatre saisons, au long des berges récréatives, ludiques et improbables, au sortir d'au moins deux maxi-stations de la Ligne B : Saint-Michel - Notre-Dame et Chatelet - les Halles, où les étés ont invité Parisiens et banlieusards de tous poils, de tous âges et de toutes conditions sociales à profiter de ces plages, qui avec herbe ou sable fin, qui avec des filets de jeux de ballons, qui avec des coins lecture sous l'ombre de palmes, lorsque la possibilité de partir au loin, dans le rêve des congés payés de 36, s'absente ou s'éloigne et que la portance d'un Réseau Express apporte comme une compensation, un plan B ou un cadeau. Sur l'auteur féru d'enfance, de lieux en fusion dans son choix de nom de station...

Ma troisième hypothèse est que cette station existe vraiment sur quelque ligne banlieusarde, mais qu'au départ la station s'appelait sobrement, simplement, couramment « La Place. » Mais que fut adoptée à l'époque une police de caractères où le c et le g étaient fondus quasiment sur la même pièce de typographie, et que par la suite, avec une autre police, « La Place » fut changée en « La Plage » (peut-être pourrions-nous à ce sujet solliciter la police des polices de caractères pour identifier si ce fut du Garamond, du Gill, du Papyrus, du Trébuchet, du Clemens ou du Mystère et boule de gomme...). L'exotisme d'une telle appellation ne fut pas pour déplaire, et dans ce quartier tout entier dévolu aux fleurs-artistes, « La Plage » apparaissait comme une algue, une étoile de mer ou une invitation au rêve et au voyage.

Ma quatrième hypothèse est que cette station s'appelait « La Page », en relation avec l'œuvre qui orna la place pendant vingt-quatre ans, une sculpture représentant un écrivain devant sa feuille blanche au moment

où les muses se penchent sur son épaule pour contrer son angoisse de ne pouvoir rien faire advenir : ni récit, ni description, ni hymne ni satire, ni lettre ni chanson, ni émotion en vers ou prose. Or, l'œuvre de bronze avait été retirée pour des raisons de dégradations et envoyée au « pilon. » On ajouta une lettre au milieu de « La Plage », car s'il devait y avoir des questions sur la raison de ce nom bizarre, autant y ajouter la connexion du rêve estival et du festival Roses-Manet.

Ma cinquième hypothèse est que le nom initial de la station, « La Plage de silence », faisait s'interroger plus encore les passagers, et les conducteurs qui ont précédé Maurice avaient du mal à se concentrer sur la conduite. On était loin du silence évoqué, alors que la signalétique « Défense de parler au chauffeur » roulait de gros yeux et que la cité Dahlias-Mozart ou Bégonias-Beethoven envoyait déjà du son, son, son à foison...

Et ne vous ai-je livré ici qu'une main d'hypothèses, vous pouvez en dessiner une autre, une seconde, et deux pieds pour finir mais sans appuyer sur le champignon, fût-il de Paris... Quant à Maurice, son prénom, *in fine*, me fait penser à l'île éponyme dont les « plages de sable blanc, frangées de cocotiers » figurent parmi les plus belles du monde. À vous de vérifier en prolongeant le voyage du RER B - comme l'authenticité et la véracité de cette assertion du grand Mark Twain ou de son feu jumeau : « L'île Maurice fut créée d'abord, et ensuite, le paradis fut copié sur l'île Maurice. » Aux plages fantastiques aux bords pavés d'oursins et de coraux où vous êtes priés de ne pas vous blesser...

ALEXANDRA FERRANDERY**91400 Orsay**

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevran - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve.

Clignotant. Maurice n'a qu'un regret. Il n'a pas retrouvé le film dans lequel un autobus s'échappe à la mer. Du noir et blanc. Années cinquante. Un autobus à plateforme. Maurice avait promis ce titre à un voyageur. Un habitué. Il monte à La Plage. Il faut tenir ses promesses. Gamin, on lui avait promis la mer. Il ne l'avait jamais vue. Et après. Ça ne compte pas. Voilà l'habitué. Ouverture des portes. « Bonjour ! » Fermeture. Clignotant. « Alors, monsieur Maurice, vous avez retrouvé le titre du film ? Tant pis. Demain ! » Maurice s'en veut. Il n'y aura pas de demain. Feu rouge. « Attendez, j'ai mieux. Et si on allait à la mer ? » Le feu passe au vert. L'habitué ne l'a pas entendu. Dommage. Maurice y pensait franchement. Il aurait conduit son bus à la mer. Gentil bonhomme. Retraité des PTT. Sempiternel chapeau vissé sur la tête. L'enlève pour saluer, à l'ancienne. Maurice ne le reverra probablement jamais.

Enfin, c'est le grand matin. Il fait froid. Pas encore jour. Maurice est en avance. Il a à peine dormi et ne tenait pas en place chez lui. Il a rendez-vous au centre de dépannage des trains, à Massy. Il connaît bien Massy. Il connaît surtout la gare routière. Il a même presque failli y aller, ce matin. Prendre son service et son bus. Un automatisme. Maurice secoue la tête à cette pensée. Quel vieux sentimental il fait !

Le centre de dépannage est vide. Personne ne travaille encore. Il y en a qui ont de la chance. Mais eux ne conduisent pas les trains. Il faut bien choisir sa voie, non ?

Maurice se récite les noms des gares. Pour patienter. Ça lui rappelle

l'école. Les récitations devant le tableau. On dirait un poème de Prévert :
« Robinson / Parc des Expositions / Fontaine Michalon / Saint-Rémy-lès-Chevreuse... »

Un bruit. Ouverture d'une porte. « Bonjour ! C'est le manager. Alors, Maurice, tu es prêt ? Bon. Suis-moi. » Maurice le suit. Il flotte presque. Il va enfin la voir. Il pourrait se dire qu'il en a pourtant déjà vu, déjà appareillées. Mais non. Ça ne compte pas. Il n'était pas prêt. C'était pour de faux. Aujourd'hui, il est prêt. C'est pour de vrai. C'est le grand jour.

Il fait froid. Maurice ne le sent pas. Le manager parle. Il ne l'entend pas. Il se répète les consignes. Régler le siège. Tester les sirènes. Tester le freinage. La pédale toutes les minutes. « Tu vas prendre celle-là. » Enfin, il la voit. Sa machine.

Elle est là. Blottie entre ses sœurs. Elle le fixe de ses phares encore endormis. Elle est belle. Maurice l'admire. Sa robe multicolore. Noire, rouge, verte, grise, blanche. Ses flancs tranquilles. Tannés. Marqués. Son pare-brise luisant. Noirci par le vent et la pluie. Elle est assoupie. Mais plus pour longtemps. C'est une guerrière. Une battante. Sa Walkyrie. Maurice est conquis. Il a hâte qu'elle fasse sa connaissance.

Le manager parle. Encore. Il dit des choses. Parle de son trajet du jour. Sa desserte. Son terminus. Et Maurice sourit. Il connaît enfin son nom. Il n'amènera jamais son bus à la mer, mais il amènera son automotrice dans les nuages.

ODET. Elle s'appelle ODET.

SABRINA FRANCESCHI

78000 Versailles

Nous sommes demain. Le 14 octobre. Maurice a terminé sa formation de conduite il y a quelques jours. Très impatient de se mettre aux manettes de son premier train, il a pris un bon petit déjeuner. Un grand bol de café, un verre de jus d'orange, une banane. Il fait assez froid. Le soleil pointe malgré tout son nez et les premiers rayons viennent réchauffer sa joue. Il a le sourire.

Son sac à dos à la main, il avance le long du quai. Il regarde cette chenille géante dans laquelle il emmènera ses premiers passagers vers leurs destinations. Combien des 900 000 voyages quotidiens de cette ligne va-t-il transporter aujourd'hui ? Vers où va-t-il les conduire ? Au travail c'est sûr, mais sûrement aussi vers des rendez-vous amoureux, des visites en famille, des contrôles médicaux... Qui sait ?

Mais pour le moment, pas un bruit. Seulement celui des baskets de Maurice sur le goudron du quai, et dans le lointain, des cris et rires d'enfants. L'école élémentaire sans doute. Alors qu'il continue d'avancer, des souvenirs lui remontent soudainement en tête. Des souvenirs de ces dix dernières années passées à conduire des bus. Ce sont les bons souvenirs qui remontent. Les sourires des personnes. Ces sourires qu'il ne verra plus en conduisant les trains. Certes, il est heureux aujourd'hui – c'est un grand jour – mais il sait que toutes ces émotions visibles sur ces milliers de visages qu'il aimait tant à décoder vont lui manquer. D'ailleurs, ils lui manquent déjà...

Maurice s'approche enfin de la cabine de conduite. La main sur la poignée, il ouvre la porte d'un mouvement décidé. Elle était légèrement entrouverte. Bizarre. Petit grincement. Il referme la porte. Elle se claque. Pas un bruit. Il n'entend même plus les enfants.

Maurice pose son sac et s'assoit. Couinements du siège. Il ferme le disjoncteur et le M179 se met alors à ronronner. Concentré, il fait les vérifications obligatoires et commence les essais de sécurité. Maurice est prêt à partir !

Grâce aux miroirs positionnés sur le quai, il observe avec attention les premiers passagers montant dans SON train. C'est le train ISIS07 à destination de Mitry - Claye.

Nous sommes en gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Devant lui, le premier aiguillage. Cet aiguillage en forme de rêve. Rêve qui est bien devenu réalité aujourd'hui. Maurice soupire.

Il a du temps devant lui. Treize minutes exactement. Il laisse échapper de sa bouche quelques paroles et notes de musique : « Fais-moi encore tomber... Tomber amoureux fou... Fais-moi encore tomber... Tomber à genoux... » Ses doigts battent doucement la mesure sur le pupitre. Maurice est joyeux, excité.

Encore onze minutes. Seul devant les signaux fermés. Vraiment seul. Trop peut-être... Soudain, Maurice se fige. Il entend comme un petit bruit de grattement. Quelque chose qui frotte timidement quelque part. Comme quelque chose qui bougerait peut-être ? Maurice se concentre... Plus rien. Bizarre.

Dix minutes. Maurice lit sa fiche train. « Je suis peut-être arrivé un poil trop tôt tout de même », dit-il à voix haute, esquissant un léger sourire. Le frottement reprend. « Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? » Maurice est intrigué. Il se concentre à nouveau. Ferme les yeux pour mieux entendre. Retient sa respiration. Frottements. Miaulements. Miaulements ?? « Je rêve... Qu'est-ce que c'est que ça ? » Maurice se lève de son siège et s'accroupit. Le bruit vient de derrière le pupitre... Il se demande s'il a bien entendu. Il passe la main un peu partout, le bras. Il le tend bien pour passer au crible chaque recoin. Il reste huit minutes avant le départ.

Miaulements. Maurice les a bien entendus cette fois. Il oublie son train et se concentre désormais sur ces petits cris de détresse. Sa main, son bras s'agitent de plus en plus rapidement et de plus en plus loin. « Ouh là là ! Qu'est-ce que tu fais là, toi ? » Maurice vient de toucher comme une petite boule de poils. « Viens mon chéri... Comme tu es beau ! » Avec beaucoup de précaution, Maurice attrape l'adorable petit intrus et le colle contre sa poitrine. Il est tout gris. C'est un chartreux. Des yeux magnifiques. Miaulements.

Quatre minutes. « Wow... Comme t'es mignon... Quelle belle rencontre ! Tu es là pour me tenir compagnie ? » Pour Maurice, c'était juste IMPOSSIBLE de remettre ce minou perdu, apeuré, abandonné sur le quai et lui claquer la porte au nez. Lui qui était venu se réfugier dans SA cabine, lors de SON premier train. « C'est un signe. Tu combleras largement les sourires des voyageurs que je ne verrai plus. Je vais t'appeler ISIS ! Mon chat... Et à partir d'aujourd'hui, on fera tous ces voyages RER B ensemble. »

Deux minutes. Maurice enlève rapidement son gros manteau. Le met en boule sur le pupitre. Il y dépose tendrement le petit trésor. Quelques douces caresses. Ronronnements. Maurice est aux anges.

Trente secondes. Quinze... « Quelle belle rencontre, mon ISIS ! Une rencontre en forme de rêve... Attention à la fermeture des portes, attention au départ ! »

MARIE GODART

93100 Montreuil

Maurice rentre chez lui.

Manteau, baguette, saucisson, un petit verre de Vieux Papes.

Ce film tourne en boucle dans sa tête, un vrai ressac. Et l'habitué, alors. Maurice déteste décevoir les gens. Il a conduit cette ligne pendant dix-sept ans, parcouru les rues, vu changer les publicités, les contours des trottoirs, les lignes fortes et discrètes de la ville. Et là, il veut juste retrouver le titre du film des années 50, pour un gaillard qu'il ne reverra probablement jamais.

Brosse à dents. Pyjama. Oreiller en plumes d'oie.

Il en rêve, du film. Cette plage, ce bus, ces nuances d'un gris lumineux sur le visage de l'héroïne. Il entend la mer. Il entend le vrombissement du véhicule. Il est à l'avant du bus... mais ce n'est pas lui qui conduit. C'est un homme à l'air plutôt sympathique. Il ne le voit que de dos. « Vous comprenez, il fallait sortir du train-train. Sortir du train en marche. À ce train-là, sinon, on n'arrive jamais nulle part, voyez ? » Maurice veut voir le visage de l'homme. Ses cheveux fous sont ébouriffés par l'air marin qui s'engouffre dans le bus. Il lui met la main sur l'épaule. L'homme, lentement, se tourne vers lui. Il reconnaît le sourire de l'habitué ! Maurice sursaute. Un cri de mouette et...

Réveil qui disperse mouette et appel d'air. C'est l'heure.

Brosse à dents, uniforme. Train-train, quoi. Toujours pas de titre. Maurice court. Il arrive à la station de bus, hagard.

« Et merde... » Évidemment, il n'a rien à faire là. Ses pas l'ont mené ici, comme d'habitude. Un cri d'enfant, plus aigu que les autres. Une ombre dans les cheveux d'une femme : il est là, le titre ! Il a glissé du bout de sa langue au bout de ses doigts. Enfin !

Et, avec cette petite victoire, minuscule mais intense, il a envie de monter dans le bus qu'il conduisait, tellement il a en a déjà usé les marches, et

le chemin jusqu'à ces marches. Juste pour le dire à l'habitué, le titre, et qu'il hoche la tête, comme ça, avec un sourire tranquille.

Mais Maurice court, du coup, en sens inverse, la ville secouée par ses pas, jusqu'à la centrale du RER B. Stop. Il respire. Heureux, il a le titre. Haletant, il prend ses ordres auprès du chef de station qui le regarde d'un drôle d'air. C'est parti. Il a déjà été formé, ces derniers mois. Il a été accompagné auparavant, mais là, enfin, sa cabine bleutée est à lui. Rien qu'à lui. Lumières diffuses, tunnels mystérieux aux sons étouffés. C'est plus le bus, ça non. Les tunnels du métro ont ce petit quelque chose de merveilleux et terrifiant. Un monde perdu, et puis un monde presque civilisé, soudain surgi du noir poudré. Et Maurice, dans ces tunnels, rêve de la mer et de son film.

Luxembourg : arrêt, secousse. Les gens sont sur le quai comme à la plage. Un brin immobiles, un brin oisifs, entre deux eaux, ne sachant pas vraiment quoi faire d'eux-mêmes. Il y a les enfants qui courent, ceux qui jouent calmement ; il y a les parents heureux, harassés, tendus. Il y a les gens que l'on dirait découpés dans un magazine ou sortis tout droit d'un film... Il y a les gens perdus dans leurs pensées, qui attendent Dieu sait quoi sur ce quai. Peut-être pas simplement un train.

Il les imagine un par un, deux par deux, ou trois, s'enlacer, se déchirer, leurs vies en désordre, mais heureux, enfin, humains. Il repense à ce film, à cette échappée belle qui, au moins, a lieu, même sur écran et même en noir et blanc. Son regard se perd, un peu. Un instant, il n'y a plus personne dans la cabine du conducteur. Ou si : un rêve compact, piqueté par les embruns.

Sursaut : on toque à la fenêtre. Imper un peu petit, large sourire, serviette en cuir usé : c'est l'habitué, nom d'une pipe. Il fait un signe de la main, le même qu'il voyait dans son rétro, pas plus tard qu'hier.

Automatisme : le signal de fermeture des portes se déclenche.

Il faudrait lui lancer le titre du film. Il faudrait dire : « Alors, vous me faites des infidélités ? » Et l'autre de répliquer : « Ben vous aussi, monsieur Maurice ! »

Mais il faut surtout, là, repartir : pas d'incident, pas de raison de rester

là, avec la rame, ses bains de sueur, ses baigneurs et leur cortège de responsabilités, de rendez-vous et d'obligations.

« Il faut quand même lui dire, bon sang », se dit Maurice.

Crayon, papier. Papier ! Il fouille ses poches, en extrait une petite carte : « Marabout - Fait revenir l'être aimé en moins de 48 heures - Fait ramper les ennemis à vos pieds. Résultats garantis ou remboursés... » Parfait. Il griffonne au dos. Plaque le papier sur la vitre. Le titre apparaît, sur fond de cabine bleue.

L'habitué n'est plus là.

Il est de l'autre côté du quai. Il va remonter à la surface. Il fait le signe pour dire : « Demain. » Il tapote sa montre avec un large sourire, d'un geste amical. Maurice sourit. Demain, il sera là aussi.

STÉPHANE GRISARD

49250 Fontaine-Guérin

Maurice Bertin avait suivi les traces de son père, Jean, qui avait été chauffeur du 194 durant trente-cinq années. Maurice se souvient encore des samedis après-midi quand, pour le prix d'un ticket de bus, il passait enfin du temps avec son père, se délectant des sourires carnassiers que celui-ci offrait aux voyageurs, ce sourire franc et massif qui tranchait avec la noirceur de la moustache drue qui n'était pas sans rappeler les sapins de la vallée d'Ossau où il avait grandi.

Maurice, bien qu'ayant perdu l'accent béarnais, avait des années plus tard hérité de la veste, de la casquette et avait déposé son séant sur le simili cuir moelleux du siège conducteur paternel. Maurice gardait pour la ligne 194 une affection toute particulière. Sûrement parce que le pare-brise, par le truchement des ombres et reflets, lui laissait parfois encore le bonheur insondable d'entrevoir le visage de son père défunt.

Mais voilà.

Aujourd'hui, et cela depuis plusieurs semaines, Maurice ne prenait plus guère de plaisir à la conduite de son engin. Il souriait encore aux passagers, certes, mettait un point d'honneur à partager un bonjour, encore, mais le cœur n'y était plus.

Pas qu'il fut en dégoût pour la conduite de son bus, non. Maurice était désormais heureux ailleurs.

Cela lui était tombé dessus, un matin. Comme tous les matins, il avait quitté son domicile du Plessis-Robinson, tout près de l'étang Colbert. Traversant les jardins bordant l'eau, il déambulait, en vieux célibataire qu'il a toujours été, offrant son quignon de pain rassis de la veille aux colverts s'ébrouant bruyamment.

Maurice rejoignait ensuite la gare RER de Robinson, il y avait ses habitudes. « Son » tourniquet, « son. » Puis, toujours le même wagon, la même place, privilège du voyageur de la gare de départ. Au sifflement des portes, toujours un sourire, ce sourire de celui qui sait que le voyage est plus important que l'arrivée.

Après quelques changements, Maurice se rendait en gare de Châtillon -

Montrouge, terminus ligne 13, afin d'y prendre son service.

Mais, un matin d'automne, un 3 octobre à 8 h 12, la vie de Maurice bascula.

Dans le wagon, qui se remplissait abondamment au gré des gares, Maurice sentit la présence diffuse d'une femme.

Assise sur l'un des strapontins donnant sur les plateformes voyageurs, elle avait, dans l'interstice improbable laissé par le frôlement des manteaux, glissé un regard intrépide à l'assaut de Maurice.

Quand celui-ci s'en aperçut, elle avait évidemment détourné le visage et feint le détachement, avec l'exquise élégance de la femme qui sait laisser aux hommes l'illusion risible de la conquête.

Maurice pensa que ce regard perdu était juste malencontreusement tombé sur la banalité de son visage bonhomme. D'ailleurs, il avait perdu tout contact, dès Cité universitaire, vu le nombre de voyageurs qui avaient rejoint le wagon.

Cependant, il repensa à ce regard. À cette femme. Sa journée en fut légère.

Dans le RER du lendemain matin, alors qu'il scrutait l'affiche d'une plage de sable vantant les bienfaits de séjours en océan Indien, il sentit monter une tiédeur qui n'était pas sans rappeler effectivement le lagon de Boucan Canot.

Elle le regardait, il en était persuadé.

Et, sur le quai de Bagneux, en face, elle était là, dans son long manteau coloré, avec son cou délicat qui dépassait de son étole bariolée. Il fut ému de ses mèches folles qui venaient s'échouer sur cette peau qu'il devinait satinée.

Elle feignit de se pencher pour observer l'arrivée de son RER, mais ne masqua pas longtemps son émoi et ne put dissimuler qu'elle le dévisageait aussi.

Alors, enfin, ils se regardèrent. S'embrasèrent. S'embrassèrent sans laisser la moindre trace sur la vitre qui les séparait.

Une étreinte de regards dont on ne guérit pas, qui s'ouvrent comme les portes du RER au terminus, imposant qu'il faut descendre, là, maintenant, que de toute façon, on n'ira pas plus loin. Qu'un nouveau voyage commencera, mais que pour celui-ci, c'en est terminé.

Départ du RER. Maurice se retourna, bousculant son voisin de gauche qui

lisait un journal de droite. Il perdit rapidement le contact de celle qui avait posé des scellés dans les pièces inhabitées de son âme solitaire.

Durant des semaines, il la chercha, sur les quais, les wagons. En vain.

Il ne posa plus de congés, prit le RER ses jours de repos. En vain.

Il finit par se résoudre à changer de place, changea même de wagon, pour connaître de nouveau le privilège de recroiser ce visage. En vain.

Il perdit le goût du sommeil. Son sourire aussi. L'appétit enfin. Seuls les canards se réjouirent car il eut bientôt la baguette entière à leur offrir au matin.

Enfin, un jeudi, dans le rétroviseur intérieur de son bus, avant de rentrer au dépôt, il vit son père, Jean, assis à l'arrière. Il crut rêver, mais entendit la voix sourde paternelle qui lui demanda :

« Tu vas rouler à vide comme ça encore longtemps ?

– C'est l'terminus, papa..., bredouilla Maurice.

– Ça, c'est comme ça que ça finit, oui... T'attends quoi ?

– Quoi ?

– Tu sais quoi ? Décampe de mon bus ! Il est à moi. C'est sur cette ligne, à l'arrêt La Plage, que j'ai rencontré ta mère. C'est MA ligne ! Alors, sors de là ! Trouve-toi une ligne à toi ! »

Bien après que le père eut disparu, ce mirage hanta encore Maurice de longs instants. Il soufflait, assis, seul, dans le noir, dans son bus vide, et il ne put contenir plus longtemps son chagrin.

Au creux de ces larmes, il prit une décision : postuler pour devenir conducteur du RER B.

Il la retrouverait. Il essuya ses pleurs du revers de sa veste.

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit.

C'est son dernier jour au volant du bus.

Demain, Maurice conduira une rame du RER B.

Et elle sera là.

Dans son grand manteau gris.

Avec ses grands yeux noirs qui dévorent le triste des parpaings, qui lavent l'âme grise des aurores, laissent aux jours suivants le doux parfum des destins, et offrent à la terre entière le sourire de Maurice conduisant son train.

ÉLISA GRIZON

91260 Juvisy-sur-Orge

Une mère monte avec son enfant. Il repense à la réaction de sa femme et de sa fille lorsqu'il leur a annoncé la grande nouvelle. Son épouse avait bondi de joie, les mains devant la bouche pour retenir un cri. Sa fille lui avait demandé s'il pourrait l'emmener à Sublutetia, la cité souterraine du roman d'Éric Senabre qu'il lui avait lu à peine quelques mois plus tôt. La fierté de son épouse. Le sourire de sa petite fille. Et demain le rêve de sa vie. Qu'aurait-il pu vouloir de plus ?

« Mon père », songea-t-il alors.

Jean, le père de Maurice, avait été peintre. Toute la famille vivait sur les revenus irréguliers qu'apportait ce métier. Mais cela n'avait jamais rendu Maurice malheureux. Son père disait toujours que rien n'est plus important dans la vie que de faire ce qu'on aime. Alors, lorsqu'à l'âge de six ans, Maurice se passionna pour les trains, ses parents l'encouragèrent autant qu'ils le purent.

Lorsqu'il eut huit ans, tous quittèrent leur province natale pour la capitale. Aussitôt installés, Jean le conduisit dans les sous-sols du métropolitain.

« Tiens, regarde, tu prends ton ticket, tu le glisses dans la fente, et tu passes. »

Maurice, bien concentré, reproduisit les gestes de son père. Riant aux éclats, il le rejoignit en bas des marches. Ils avaient emprunté la ligne 4 pour descendre à Gare du Nord. Au départ du métro, Jean avait posé ses mains sur les oreilles de Maurice, qui avait grimacé comme s'il souffrait du bruit, alors qu'il n'entendait presque rien, ce qui avait fait rire son père.

Lorsqu'ils arrivèrent à Gare du Nord, Maurice eut le sentiment d'être pris dans un tourbillon. Un monde incroyable se bousculait sur les quais. Des cris, des coups de sifflet, le signal d'alarme de fermeture des portes, la voix féminine des haut-parleurs.

« Tu peux visiter un peu, mais sois très prudent, l'avertit son père. Je t'attends ici. Ne t'éloigne pas trop. »

Maurice hocha vivement la tête avant de s'enfuir vers les trains. Il évitait soigneusement de s'approcher trop près, effrayé à l'idée de tomber entre le quai et le train, persuadé qu'au-dessous se trouvait le Tartare des Enfers.

« Tu t'es perdu ?, lui demanda une jeune femme en uniforme.

— Non madame, répondit timidement Maurice de sa voix trop aiguë, sans se douter que cette rencontre changerait sa vie. Je regarde juste, j'ai pas touché. »

La jeune femme s'accroupit pour le regarder de plus près.

« Tu es le conducteur ?, demanda le garçonnet en désignant la casquette de la femme.

— Oh non, lui dit-elle en riant doucement. Moi, je renseigne les gens.

— Alors, c'est qui qui conduit le train ? »

Les sourcils froncés, Maurice cherchait du regard autour de lui lequel d'entre eux conduisait le train.

« Le conducteur est dans le train, lui indiqua la jeune femme en désignant la tête de l'engin. Il y en a un dans chacun. C'est grâce à eux que toutes ces personnes vont pouvoir faire ce qu'elles veulent. Tu vois ce monsieur ? »

Maurice tourna son regard dans la direction que lui montrait la femme. Un homme brun attendait à côté d'une valise, l'air triste, les yeux rivés sur son téléphone.

« Il va retrouver la femme dont il est amoureux. Et lui, tu le vois ? Le monsieur avec la mallette. Eh bien, tous les jours, il va chercher sa fille à l'école. La dame, là-bas, elle rentre de son travail. Tous les jours, elle va s'occuper des enfants, parce qu'elle les aime plus que tout. »

Maurice observa les gens autour de lui, imaginant leurs vies.

« Tu vois, continua la femme en déposant sa casquette sur le crâne du

petit garçon, grâce au conducteur du train, tout le monde peut faire ce qu'il veut. Et toi aussi. »

Maurice, les yeux cachés sous la casquette trop grande, sourit de toutes ses dents.

« Merci madame ! », s'écria-t-il en s'enfuyant.

Jean, qui l'observait depuis le banc, se leva en voyant son fils courir vers lui.

« Papa ! Papa !, criait Maurice en s'agrippant aux jambes de son père. Je veux conduire le train ! »

Terminus. Maurice coupe le moteur, un mélange de joie et de peine forme un nœud dans sa gorge.

Demain, ce serait à lui de conduire toutes ces personnes vers leurs rêves.

ANNE GUÉGAN

93200 Saint-Denis

Le ciel est d'un bleu, j'adore le printemps, une envie de renouveau, de dire aux gens que je croise qu'ils sont beaux, on n'est pas sérieux à cette saison et voilà que soudain cette femme me fait face. Elle a fière allure avec ses cheveux crantés, sa veste fuchsia, sa mini-jupe noire et ses bas s'arrêtant au-dessus de ses genoux. Si belle et si lointaine à la fois. Elle ressemble à une actrice des années 50, Carole Lombard. Ce nom peut-être ne vous dira rien, mais moi je suis un fou de cinéma de cette époque et j'ai pour cette actrice une affection particulière. Comment l'aborder ? Elle ne semble voir personne, marcher dans un monde qui lui appartient et dont elle seule a la clé. Soudain, apercevant son reflet dans une vitrine, elle marque un arrêt, retouche ses cheveux et vérifie son rouge à lèvres. Prestement, je me cache derrière un arbre, de peur qu'elle ne s'aperçoive que je la suis. Car oui, je la suis, moi, Maurice, le conducteur de bus qui commence aujourd'hui une nouvelle carrière. Du bus, je passe à la rame du RER B, et d'ailleurs on m'attend au terminus de la ligne, Aéroport Charles-de-Gaulle, pour un pot organisé en mon honneur, une façon agréable de me fêter la bienvenue. Je ne peux me détacher de ses pas, de son odeur, de son sillage. La suivre et lui parler, je n'ai plus que cela à l'esprit. Mais comment faire pour qu'elle s'intéresse à moi sans passer pour un pauvre type ? Un de ces lourdauds qu'on rembarre immédiatement car jugé inintéressant voire inconfortable.

Elle s'engouffre dans l'escalator du RER B à la station La Plaine - Stade de France, et je décide de lui emboîter le pas. Sauter dans l'inconnu, ou plutôt glisser, car je dois l'avouer, à ce moment-là, j'ai le sentiment de perdre pied. Je ne suis pas du tout dans la direction souhaitée, mais tant pis, je la rejoins sur le quai, elle est assise un peu plus loin et replie délicatement ses jambes à l'abri des regards qui ne manquent pas à son passage. Je m'arrête à quelques mètres d'elle et en profite pour jeter un regard à l'écran qui annonce les trains. Le prochain annoncé est pour Robinson, cinq minutes, peut-être est-ce le sien ? Un rayon de soleil joue sur mon visage. Robinson, tiens, ce serait drôle que ce soit celui-

là, nous partirions ensemble là-bas où il fait si bon vivre, cet ailleurs fantasmé par les poètes, à l'eau si bleue, aux fleurs odorantes, aux fruits gorgés de miel, je serais son Vendredi, elle serait mon île.

Oh mon vieux tu t'égares, reviens à toi, tu es sur un quai de RER B à suivre une femme que tu ne connais pas et qui risque de te faire perdre ton travail. Mais voilà que la belle se lève, Robinson est donc bien sa direction ! Tous les espoirs sont permis. Ne pas la perdre, monter dans le même wagon qu'elle et s'asseoir en face si je l'ose. Mon cœur, tiens-toi tranquille, tu bats à m'en faire éclater la poitrine ! Oh mince, je sens une goutte de sueur glisser le long de mon front. Mon destin est scellé, je suis un peu théâtral, non ? Mais j'ai soudain l'impression d'être un personnage de roman, et ma foi, c'est grisant. Je suis monté derrière elle, le signal retentit, trop tard pour changer d'avis. Elle se glisse à une place près d'une vitre, et pour la première fois j'aperçois la couleur de ses yeux, d'un bleu profond, qui se perdent dans les voies de la Gare du Nord près desquelles nous passons. Songes-tu à tous les voyages que tu pourrais faire ? Bruxelles, Rotterdam, Amsterdam, Londres. Tiens, je te dis « Tu » ma belle inconnue, mais comme disait Prévert, « Je dis "Tu" à tous ceux que j'aime même si je ne les connais pas », et pendant que nous rentrons dans le tunnel, je me demande quel peut être ton prénom ?

Gare du Nord, on me bouscule pour sortir, je descends sur le quai pour laisser passer cette foule pressée et remonte aussitôt de peur qu'on m'arrache à toi. Une odeur de croissant chaud et de café crème remplit mes narines, en prendrons-nous ensemble un jour ? Les stations défilent, Châtelet, Saint-Michel - Notre-Dame, Luxembourg et son jardin, et si nous y allions ? Donner à manger à « des canards qui parlent anglais », je ne suis pas certain des paroles mais j'ai envie de chanter « des statues qui se tiennent debout tout le jour. » Viens ma belle, viens ma gazelle, descendons ! Je délire, je délire complètement. Le bip de mon portable soudain vibre. Si c'était elle ? Texto de mon chef : « Tu es où ? » Avec la femme de ma vie. Non, si je lui répons ça, il m'arrache les yeux, il semble si éloigné de tout ce qui touche aux sentiments. Réfléchis, réfléchis. « Suis dans le RER B, train bloqué, colis suspect à la station Châtelet - Les Halles, te tiens au courant dès que j'en sais un peu

plus. » Ce stratagème ne durera pas longtemps mais je n'ai pas d'autre idée. Il me faut passer à l'action. Par chance, à Denfert-Rochereau, des places se libèrent, c'est maintenant. Je m'assois en face d'elle et nous sortons dans la lumière du parc Montsouris, nous nous abîmons dans la contemplation de ces belles terrasses où je m'imaginais avec toi au matin de notre première nuit, dans notre première lueur commune. Qui d'accord, c'est très beau tout ça, mais on n'en est pas encore là. Complexité d'une rencontre. Ne pas se rater. Et si je lui écrivais un billet, que je plierais négligemment et laisserais tomber sur ses genoux avant de descendre ?

Les stations défilent, Arcueil - Cachan, Bagneux, Bourg-la-Reine, l'impression d'être loin, si loin. Il ne me reste plus que trois stations avant le terminus, je déteste ce mot : TERMINUS. Peut-être en la fixant aurai-je une idée ? Il en faut du courage pour contempler un visage qui nous trouble. L'embrasser et disparaître serait du plus bel effet mais je n'ai pas ce pouvoir. J'écris mon numéro sur un bout de papier et me lance, car déjà Fontenay-aux-Roses s'annonce. « Mademoiselle, votre beauté est la seule responsable de ma présence ici, on m'attend ailleurs, sans doute vous aussi, mais voici mon numéro, ne le jetez pas tout de suite, laissez-moi un espoir. » Sur le quai de Robinson, je me suis retourné et je l'ai vu sourire.

MARIE JOURDE

75003 Paris

« Bonjour ! » La voix nasillarde d'une vieille femme l'extirpa de sa trêve. « Un ticket, s'il vous plaît », ajouta-t-elle en le voyant se ressaisir. Maurice afficha un sourire et ne put s'empêcher de s'excuser de son absence. La frêle silhouette qui lui faisait face ne répondit mot, s'empara du ticket qu'il lui tendait puis disparut. Maurice soupira. Encore une heure et l'aventure « chauffeur de bus » se conjuguerait au passé. Après quoi, il pourrait rêvasser en conduisant son train, dessiner mentalement toute la ligne du RER B autant que ça lui chante, sans risquer d'être interrompu. Cheminot, c'était son idée depuis tout petit. Depuis qu'il était monté à l'avant du RER B avec son grand-père, Pépé Lu. Il avait huit ans. Il s'en souvenait comme si c'était hier. La cabine de conduite, le manipulateur de traction, le système d'informations, celui de fermeture des portes, la valse orchestrée des descentes et montées des voyageurs. Et puis l'arrêt Laplace, que Pépé Lu déformait en La Plage. Dire qu'ils avaient laissé croire à sa petite sœur qu'effectivement une plage se tenait non loin. Ce souvenir lui apparaissait comme sa madeleine de Proust. Comment s'était-il endormi et retrouvé à bourlinguer depuis des années dans ce dédale de rues ? Maurice avait bien sa petite idée. Et cela aurait pu durer encore des années, si ce soir de novembre...

« La porte s'il vous plaît ! » Maurice s'était encore laissé dissiper par ses pensées. Vint le moment du retour au centre bus. Ce moment si spécial des dernières fois l'envahissait de joie. Ses collègues, qui s'étaient réunis pour l'occasion, l'entraînèrent au travers de Paris pour fêter son départ. Ils étaient émus de voir leur Mauricio quitter l'équipe. Ils lui offrirent plusieurs tournées. Au bout d'un certain temps, son plus jeune collègue lui demanda la raison exacte de son départ : « Qu'est-ce qui t'a donné la bougeotte comme ça ? Tu n'étais pas bien avec nous ? » Maurice resta interdit quelques instants. Mais manifestement la question les intéressait tous. « Eh bien, tout a commencé un soir comme celui-ci. Le rendez-vous des bons vieux copains dans un bar. Une soirée plutôt banale. Jusqu'à l'arrivée de Sylvain. Toujours en retard celui-là. Il était

venu avec un ami, un certain Jonathan. Un mec sympa, ouvert, qui en avait dans la tête. Son crédo dans la vie, c'était les voyages. Il avait dix ans de moins que moi et il avait déjà fait la moitié d'un tour du monde ! Je ne sais plus ce qu'il faisait dans la vie. Un job modeste, qui lui laissait du temps et de l'énergie pour vivre ses passions. Il avait une philosophie de vie bien à lui. Il dégagait d'ailleurs une certaine sérénité. Vraiment, ce mec m'a remué, sans même lever le petit doigt. À la fin de la soirée, je me suis retrouvé seul sur le quai de la station Denfert-Rochereau. J'attendais le dernier RER direction La Plage. Moi, ma plage est à trois kilomètres de Paris ! Et après la Manche, et exceptionnellement la Méditerranée, je n'en ai pas côtoyé beaucoup, des plages. J'ai repensé à ma vie, à mon enfance, à tous ces rêves de gosses. Je me suis demandé où étaient mes rêves... Réalisés pour certains, éteints comme une bougie par les années pour la plupart. Colette... Ça fait des années qu'elle est partie. Une volte-face imprévisible qui m'a brûlé les ailes. Dépression. Arrêt maladie. Reprise partielle d'un poste puis chauffeur de bus à temps plein. C'était en quelque sorte ma petite victoire. Mes belles années restaient derrière moi. Mais je m'en accommodais. J'avais mon appartement, mon boulot, mes amis, ma mère en bonne santé, ma sœur, Chance, mon chat, et ma passion pour la musique. Enfin, il n'y avait plus que ma vieille Gibson pour me rappeler que je faisais partie d'un groupe avant et qu'on mettait le feu sur scène. Après quoi... La voix de Colette pour m'accompagner ne résonnait plus que dans ma tête. Et le groupe s'est démantelé pour diverses raisons. J'avais sûrement un peu trop bu. Mais la vision de ce tableau noir qu'était ma vie m'a donné envie de hurler ! Dans ce qui semblait être mon histoire, je ne savais pas bien qui était le personnage principal, ni ce qu'il faisait, mais bon sang, qu'il était éteint ! Il y avait bien eu quelques étincelles, mais pas de grand feu. Et ce soir-là, j'ai eu envie de ne plus laisser filer une seule minute sans la savourer. J'en avais mal à en pleurer de cette vie monotone, aux plaisirs rares, de cette solitude, de cette poussière sur mes instruments. Je voulais tout voir s'animer d'une énergie folle autour de moi. Oui, j'étais vivant ! Oui, j'avais des passions, des rêves enfouis qui pouvaient me faire vibrer. Il n'y avait personne, à part moi, pour les étouffer. En fait, j'ai eu l'impression de sortir la tête de l'eau et de reprendre un grand souffle. Qu'est-ce que je faisais là ? Qui étais-je ? Chauffeur de bus ? Ce

n'était pas moi ! Moi, mon rêve, c'étaient les trains ! Il y avait tellement de choses qui se bouscuaient dans ma tête que je n'en ai presque pas vu l'arrivée en gare du RER. À partir de ce moment précis, j'ai décidé de me saisir de l'énergie qui m'animait à nouveau, d'être acteur de ma vie. Dès le lendemain, j'ai fait mon courrier à la DRH. Voilà, gamin. Tu sais l'essentiel. »

Ses collègues n'avaient pas pipé mot, surpris de ce déballage. Pourtant, Maurice gardait un petit secret pour lui. Cette nuit-là, assis dans le sens de la marche, le train filait. Sans trop réfléchir, il voulut regarder au travers de la fenêtre. Mais en plein tunnel, avec la lumière de la rame, il ne put voir que son reflet, bien net. Lui, Maurice, trente-cinq ans. Il se regarda un instant, songeur. Il eut le sentiment de se voir pour la première fois depuis longtemps. Cette nuit-là, sur ce quai de gare, Maurice prit par la main le petit garçon blessé qu'il avait été, et monta dans le train avec la ferme intention de vivre. Cette nuit, c'est son essence profonde que Maurice retrouva. Ce n'est autre que lui-même qu'il rencontra.

ARNAUD JULES

95100 Argenteuil

Adieu la ligne 201, Diderot - La Plage, son terminus, sans sable fin. Adieu les allers-retours entre Joinville-le-Pont et Champigny-sur-Marne ! Demain, il traversera Paris du nord au sud et du sud au nord, en passant sous la Seine ! Demain, il transportera des centaines de voyageurs, parfois chargés de valises ou de sacs à dos, transitant par Orly ou Roissy, à destination ou de retour du bout du monde !

Il ne se rappelle pas précisément le jour où il l'a aperçue pour la première fois. Normal, concentré comme jamais, le nez dans la conduite, les yeux fixés sur les cadrans de contrôle, il négociait au mieux la délicate manœuvre de freinage. Il se souvient juste des jours où il l'a de nouveau remarquée. Les jours où, en entrant à pleine vitesse dans la gare de Fontenay-aux-Roses, son cœur commençait à battre à mesure que la vitesse de sa rame décroissait et qu'il devinait sa présence tout au bout du quai. Depuis, il prend plaisir à ralentir plus que de coutume pendant les derniers mètres de sa course, pour la contempler plus longuement, et, qui sait, croiser son regard. Elle est là, chaque jour de la semaine, quelques mètres avant la fin du quai. Les chiffres jaunes de l'horloge qui trône en tête de rame indiquent presque toujours 18 h 30. Il n'a jamais réussi à savoir où descend son inconnue. Sans doute dans la cohue de Denfert-Rochereau, de Châtelet - Les Halles ou de Gare du Nord. Le week-end, la foule des voyageurs a un tout autre visage. Il y a bien toujours les touristes chargés de bagages, mais quelque chose de différent flotte dans les R du Réseau Express Régional. Les gens voyagent davantage par couples, avec ou sans enfants, en petits groupes. Les mines sont détendues, les bras chargés de paquets, d'achats divers, ça sent le lèche-vitrine, la séance de cinéma. Mais sa charmante protégée n'égaie plus son bout de quai habituel. Seul dans sa cabine, Maurice ne peut s'empêcher de chantonner les quelques vers de la chanson Fontenay-aux-Roses : « Dimanche sera gris – Je ne vous verrai pas – Pas avant lundi soir – Où serez-vous partie ? Qui vous tiendra le bras ? Que vous fera-t-on croire ? »

Étant donné l'horaire, il est fort probable que Fontenay soit son lieu de travail. Mais où habite-t-elle ? Paris intra-muros ? Quelque part en banlieue nord ? C'est justement en remettant la main sur le vinyle de Maxime Le Forestier que l'idée lui est venue. Où serez-vous partie ? Un mardi, fin d'après-midi, profitant d'une semaine de congé, il est là sur le quai, 18 h 25, Fontenay-aux-Roses, tête de train. Elle ne tarde pas à se montrer, fidèle à ses habitudes. Maurice, lui, n'en mène pas large. D'abord ému par sa présence, si proche, plus réelle que jamais, il est un peu honteux de s'apprêter à suivre une inconnue, à son insu, ou plutôt d'être l'inconnu qui va la suivre. La rame entre en gare. Il ne monte pas à bord par la même porte qu'elle et, par chance, trouve une place assise malgré l'affluence de la fin de journée. Tant mieux, il se fera ainsi plus discret. Elle est debout à quelques mètres de lui tandis qu'il essaie de se concentrer sur sa grille de mots fléchés pour se donner une contenance. On entre dans Paris. Châtelet - Les Halles ! Il bondit de son siège en la voyant gagner la sortie ! Elle emprunte l'escalator qui mène à cette immense salle des pas perdus du cœur de Paris, puis la traverse de part en part pour prendre un autre escalier mécanique, descendant cette fois, vers les quais de la ligne A, direction Boissy-Saint-Léger. C'est à Joinville-le-Pont que le voyage prend fin. Diable ! Le voici revenu au terminus de son ancienne ligne. Non mais je rêve ! Manquerait plus qu'elle prenne le bus numéro... non, il ne rêve pas ! Elle se dirige à pas rapides vers le quai de départ du 201. Direction Champigny - Diderot - La Plage ! C'est une blague ?! Ou un signe du destin ! Que faire à présent ? Il ne va tout de même pas aller s'asseoir dans le même bus qu'elle - son bus - au risque d'être reconnu par un chauffeur ex-collègue, ou un habitué de la ligne. Et comment expliquer qu'il n'ait jamais remarqué cette voyageuse lorsque c'était lui qui conduisait le bus. Elle est sans doute tout fraîchement arrivée dans la région. Adviene que pourra, Maurice monte dans le bus et va s'asseoir quelques mètres en face d'elle, dans le sens inverse de la marche. Elle sort alors un numéro des *Cahiers du Cinéma* et se plonge dans une lecture attentive. En voilà une entrée en matière qu'elle est bonne ! Tu pourrais flatter ses talents de cinéophile en lui demandant le titre de ce film dans lequel un bus s'enfuit vers la plage. Après, selon sa réponse, à toi d'inventer et d'enrichir le scénario. Prenant son courage à deux mains, Maurice entreprend de se lever pour faire un pas vers

elle. C'est alors qu'une voix familière retentit derrière son dos. L'habitué. Celui à qui il avait justement promis de trouver le titre de ce film. « Alors monsieur Maurice, on voyage incognito dans son propre bus ? Et ce film, vous avez retrouvé son titre ? Mais si ! Du noir et blanc, années 50... » C'est bien sa veine ! Juste à l'instant où il se sentait plein d'énergie et d'inspiration pour engager la conversation avec la jeune femme. Mais, alors qu'il fulmine contre l'envahissant habitué qui l'a séché dans son élan, il entend une voix féminine et d'une douceur incroyable à ses oreilles : « Je peux vous aider ? De quel film parlez-vous ? » Elle a retourné son magazine vers eux et leur montre une double page pleine de noir et blanc. « Ne serait-ce pas celui-ci ? »

MARTINE JUNOT

92320 Châtillon

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevran - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve.

Et cette chanson qui lui vient en tête : « Here's my station » de Christine and the Queens. Une sensation de légèreté, une envie d'ailleurs. Le feu passe au vert, pied sur l'accélérateur, il reprend sa conduite.

Le RER et sa conduite semi-automatique. SA cabine ! Il pose sa bouteille d'eau sur le tableau de bord, son portable, vérifie les commandes. Tous les voyants sont au vert. Un rêve de gosse qui se réalise. Une petite montée d'adrénaline avant le premier départ, il s'apprête à faire son annonce. Il n'aura pas recours à la voix off de Simone, une promesse qu'il s'est faite. Donner une âme à ce RER, de la chaleur humaine aux heures de pointe.

Et c'est là qu'il l'aperçoit, recroquevillé dans un coin. Un petit bonhomme pas plus haut que trois pommes, sa petite valise posée à côté de lui. Il doit avoir quoi, cinq ou six ans tout au plus. Il a l'air effrayé. Que doit-il faire, comment réagir ?

Il se penche, le regarde et lui sourit. « Tu n'as pas le droit d'être là, lui dit-il gentiment. — Je sais, mais c'est mon rêve. »

« Après tout, ce n'est pas si grave », pense-t-il. Et encore cette chanson : « Tout se décide-cide-cide. » Et enfin le départ.

Prochain arrêt : Luxembourg. « Tu connais le jardin du Luxembourg ?, s'entend-il demander. — Oui, lui répond une petite voix, j'y viens souvent avec ma mamie. En été, je joue avec mon voilier dans l'eau. »

Et le RER poursuit sa course.

Arrivée Stade de France : « Tu sais, j'y étais pour le concert des Rolling Stones en 1998. » Un silence accueille sa réflexion.

Maurice reste les yeux rivés sur la ligne de RER. Rester concentré, en alerte.

Terminus : Aéroport Charles-de-Gaulle. « C'est ici que je descends, dit le petit garçon. Je vais prendre l'avion pour aller à la plage très loin. J'ai vu sur une publicité une plage magnifique qui s'appelle Anse Lazio, aux Seychelles. C'est là que je veux aller. » Et le petit garçon, ragaillard, s'apprête à sortir de la cabine, la tête haute et fière. Prêt à réaliser son rêve d'ailleurs.

« Attends ! Comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Maurice. Tu ne m'as pas reconnu ? » Et il disparaît.

Maurice reste là, le sourire aux lèvres. « Here's my station. »

C'est sûr, il le réalisera son rêve d'aller à la plage. Demain, un nouveau métier, une nouvelle vie, de nouveaux arrêts : « Deauville, Palavas... »

LUCIEN LAHMI

75015 Paris

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevran - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. « Un aiguillage en forme de rêve inavoué », se dit-il en fermant les yeux, envouté ; cela faisait des années qu'il souhaitait conduire l'engin, le mener au travers des tunnels alambiqués parisiens, le chevaucher et communier avec lui comme l'on maîtriserait un cheval tumultueux ; sentir l'odeur de la vieille machinerie vrombir sous l'impulsion de ses doigts, et une chenille de wagons le succéder dans le chemin qu'il tracerait ; voir le soleil...

Un klaxon brutal détona, brisant le calme de ses rêveries, ramenant Maurice à la conduite de son véhicule, son vieil ami de longue date ; en ouvrant les yeux, il ne comprit pas où il se trouvait, tout autour de lui s'était assombri.

Il se trouvait dans son bus, à toute évidence, mais plus de route, plus de ville. En regardant dans son rétroviseur, il était effrayé : les passagers avaient disparu.

Ce petit moment à rêvasser derrière le feu rouge semblait avoir duré quelques secondes, cependant le changement était invraisemblable, Maurice se trouvait dans un univers spatio-temporel différent.

En regardant par la fenêtre de son bus, il ne percevait que du noir à l'horizon, son bus était posé sur un goudron uniforme s'étendant à perte de vue, aucune lumière ne perçait l'obscurité des alentours.

Perdu dans sa réflexion, il reste stupéfait sur son siège ; sans autre sommation, un bruit détone dans cette nuit opaque : il est de nouveau surpris par un klaxon sonore. Il sursaute et se met à en chercher la provenance, inquiet. Les minutes s'écoulent pendant lesquelles Maurice

épie au loin, l'oreille tendue, les sens aux aguets, puis il finit par se convaincre lui-même : ce klaxon, il le connaissait, c'était celui de son bus.

L'incompréhension le submerge, que s'est-il passé pour que cette journée déraile ?

Plus personne, plus rien, plus de ville, plus de ciel, plus de passagers, du noir insondable tout autour de lui ; le voilà perdu dans un univers particulier, seul avec son vieux bus qui klaxonne seul.

Confus, il se frotte les yeux abruptement, geste qui ne change rien à son étonnement, mais qui fait mal aux yeux.

Le klaxon du bus s'active à nouveau, cette fois les phares s'allument dans le même temps, leurs lumières faisant découvrir un mur de brique ocre qui est face à eux ; en dehors de ce mur : rien.

Maurice se penche sur son volant, regarde d'un air éberlué le mur éclairé par la lumière de son bus. Ce mur, il n'en comprend ni le sens ni la présence.

« C'est quoi ce bordel ! », se dit-il, surtout qu'aucune sortie n'est possible, aucune échappatoire n'est envisageable. Il n'allait pas courir dans cet univers noir qui semble infini.

Un nouveau coup de klaxon résonne dans l'air en suspens, avec lui les phares clignotent, et sur le mur apparaît un « 4... 3... 2... 1... 0. »

Maurice regarde avec attention. C'est quoi ? une bombe ?

Pas de détonation, ni d'explosion, mais une mélodie mélancolique ; un cliquetis léger s'impose, des images colorées sont projetées sur le mur en brique par le bus fatigué : on découvre Maurice, le bus et leurs vies partagées.

On peut voir Maurice jeune qui se fait embaucher à la RATP, s'approchant de son bus, celui-là même dans lequel il se trouve, qu'il conduit depuis plus de vingt ans. On le voit mangeant un sandwich qui dégouline sur le volant en cuir ; s'endormir sur un des fauteuils verts, une nuit où il avait trop bu pour rentrer ; pleurer le matin pendant la période du deuil de son père...

Ces scènes de vie communes entre le bus et le vieux bonhomme s'enchaînent, projetées en continu en jaune orangé. Parfois retentit un klaxon plaintif, et le parebrise ruisselle d'eau, comme incontinent de tristesse.

Les yeux de Maurice eux aussi sont submergés par les larmes, il comprend le message que souhaite lui offrir son ancien camarade ; sanglotant, il active les essuie-glaces pour sécher les grosses larmes de son valeureux bus.

« Allez mémère », sanglote-t-il, en tapotant l'habitacle du véhicule. La vidéo continue, les montrant jusqu'à maintenant, cette dernière course ensemble, entre embrayage et clignotants ; enfin la diffusion se clôture, comme au cinéma en plein air, dans un message noir sur blanc sur le mur : « Adieu Maurice, merci pour ta bonne conduite et tes douces manœuvres. »

Il ne tient plus, enlace le volant, le dos rond, puis il pleure à grosses larmes ; le klaxon sonne par intermittence, les phares perdant en intensité, s'éteignant. Tout devient flou...

« Monsieur ! Monsieur ! C'est vert ! Vous pouvez avancer ! Tout le monde nous klaxonne »

Une jeune fille lui tapote sur l'épaule, le soleil chante au-dessus de leurs têtes. Derrière lui, une foule de passagers interloqués hurle, et une armée de voitures impatientées fait résonner ses klaxons amers.

« Pardon », chuchote Maurice, avant de reprendre sa route. D'une main ferme et douce qu'il pose sur le levier de vitesse, il profite de ce dernier tronçon de chemin avec son vieux copain, son ami des rues et des boulevards. Ce n'était pas un rêve, il le sait, et alors que le moteur vrombit, il inspire un grand coup en regardant droit dans la vitre encore humide de son bus.

« Le RER sera une nouvelle aventure, mais je ne t'oublierai jamais, bus de quartier. »

SARAH LAM

92000 Nanterre

6 DEGRÉS

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevran - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve.

Ce serait aussi son dernier jour en tant que passager. Il n'avait jamais réellement aimé les transports en commun. Les conduire était une chose, mais les vivre de l'intérieur en était une autre. Maurice n'aimait pas ce contact humain permanent dans les wagons. Plus que tout, il détestait cette fausse proximité qui n'apportait rien, n'autorisait rien, ne laissait rien filtrer. Il côtoyait chaque jour des milliers de personnes, en touchait physiquement plus que ce qu'il aimerait, et pourtant il ne s'était jamais senti aussi isolé que dans cet océan infini. Les règles tacites du voyage en transports définissaient des actes à ne pas commettre. Fixer quelqu'un trop longtemps. Réagir à une conversation un peu trop forte. Aborder son voisin. Autant de lois qui interdisent d'éclater la bulle dans laquelle chacun se trouve.

Les portes du wagon s'ouvrent face à lui. Il pénètre dans l'habitacle en même temps qu'une foule immense. Il a ce sentiment oppressant de perdre son identité au moment où il rentre dans le train. Soudain, il n'est plus Maurice, il est une sardine parmi tant d'autres, attendant d'être délivrée à bon port.

À Châtelet-les-Halles, le wagon est bondé, comme il l'est toujours à cette heure. Maurice ne pense même plus aux heures de pointe, à part si l'on concède que les heures de pointe s'étalent désormais de 15 heures à 21 heures.

Accroché à la barre, au milieu de cet amas sans forme, il songe à cet

article qu'il a lu il y a longtemps : « Les six degrés de séparation. » Cette théorie énonce que toute personne peut être reliée à une autre par le biais d'une chaîne d'au plus six maillons. Il jette un coup d'œil furtif autour de lui. Il connaît donc chacune des personnes qui l'entourent grâce à la magie des statistiques. Pourquoi se sent-il aussi seul alors ? Les arrêts s'écoulent un à un, comme des dominos qui se supportent les uns les autres. Les wagons se vident, chaque station dessert son lot de voyageurs empressés dans un ouragan sans bruit. Maurice trouve une place assise dans un carré au centre de la rame. Il a encore énormément d'arrêts. Il le sait car habituellement son train se vide à mi-parcours, lui permettant de faire la moitié du trajet assis. À l'arrêt suivant, son esprit embrumé est attiré par les cliquetis d'un voyageur qui vient de monter dans sa rame. Le vieil homme a le regard fatigué, les cheveux gris qui témoignent d'une longue vie déjà. Il transporte une guitare avec lui. Maurice ressent presque immédiatement les autres voyageurs qui soupirent dans leurs écharpes. « Encore un pseudo-musicien qui va déranger notre trajet. C'est déjà une longue journée, bon sang ! » Il croit les entendre penser à l'unisson. Dans une synchronisation parfaite, le vieil homme installe sa guitare sur son épaule et commence à ajuster ses cordes, comme pour narguer les voyageurs et donner raison à leur mauvaise humeur. Maurice est intrigué par ce spectacle, autant par ce vieil homme que par l'agacement général qu'il a déclenché à son arrivée dans le train. Habituellement, il fait partie de ce lot de voyageurs aigris, partageant cette mauvaise humeur générale comme on se propage une grippe en hiver. Le RER a ses effets secondaires, et cette attitude méprisante, impatiente, envers tous les guitaristes, accordéonistes, chanteurs éphémères en est un des plus flagrants. Il le remarque le soir, aux heures de pointe, quand le RER se remplit de travailleurs exténués n'attendant que le retour dans leur cocon, mais que soudain arrive dans leur wagon un ukulélé sauvage qui n'a prévenu personne. Les soupirs s'enchaînent assez pour remplir le wagon de buée, les yeux se lèvent au ciel à l'unisson, les boutons de volume sont augmentés au maximum sans pensées pour l'ouïe qui souffre.

Mais ce soir, Maurice a encore assez de compassion humaine et de patience dans son compteur pour ne pas rejoindre le lot de passagers

esseulés. Il observe ce vieil homme qui ajuste ses cordes, concentré sur ses doigts comme un peintre choisit soigneusement les couleurs de son futur tableau. Puis, il commence à gratter les cordes et sa chanson démarre. Les notes défilent avec harmonie, se fondent avec délice dans le tumulte du train qui défile. La musique est douce, comme s'il essayait de bercer un enfant. Maurice est fasciné par ce spectacle. Il ne reconnaît pas la chanson, mais il aimerait qu'elle ne s'arrête jamais. L'homme manie les cordes comme un maître, les yeux tantôt fixés sur les notes qui s'écoulent, tantôt fermés, comme s'il était lui-même spectateur de son morceau. Ses doigts parcourent l'instrument dans une agilité impressionnante, glissant d'une corde à une autre, virevoltant de note en note avec une facilité déconcertante. Maurice le ressent, ce changement d'atmosphère générale autour de lui. L'impatience et le mépris ont laissé place à une admiration silencieuse, un émerveillement presque religieux. Certains ont retiré discrètement leurs écouteurs, d'autres tentent de reconnaître le morceau grâce à une application.

Le morceau touche à sa fin. L'homme ne regarde pas les voyageurs une seule fois, il ne les salue pas comme un artiste le fait en fin de spectacle, et pourtant, Maurice se dit qu'il en aurait le droit. Il ne déambule pas non plus entre les wagons en quête d'aumône. Non, il termine simplement son morceau, réajuste son manteau sous sa guitare et quitte le wagon, au moment où les sonneries indiquent la fermeture des portes.

Sur son siège, Maurice est encore surpris par ce qu'il vient de vivre. Il sait que les autres passagers partagent son sentiment. Pour la première fois, il ne se sent pas seul.

NOËMIE LELEU 92240 MALAKOFF

Le rêve de ne plus avoir peur de se sentir invisible aux yeux de tous ces gens qui montent dans son bus et le regardent sans le voir. Depuis toujours, Maurice aime conduire. À ses débuts, il se sentait bien au volant de son bus lorsqu'il sortait du dépôt et se préparait à prendre son service. Il s'imaginait que ses passagers le respecteraient parce qu'il les amènerait prudemment à bon port. Il pensait qu'ils le salueraient en montant, et qu'enfin il se sentirait quelqu'un de bien. Malheureusement, il a rapidement compris que la réalité était bien différente et que ces personnes qui montaient à bord ne lui accordaient aucune importance. Petit à petit, cette indifférence s'est insinuée en lui et a attaqué le peu d'estime de lui qu'il lui restait. Chaque jour de travail lui paraissait s'étirer à l'infini, et une fois chez lui, la solitude lui serrait le cœur jusqu'à l'étouffement.

Maurice avait décidé de se reconvertir. Tant qu'à se sentir invisible au milieu de tous, il préférait se cacher. Il avait rapidement pu se former et il avait obtenu un poste comme conducteur sur la ligne du RER B. Enfin, le jour de fermer définitivement la porte de son bus était arrivé.

Il a rapidement pris ses marques dans son travail, et s'est senti bizarrement à l'aise enfermé dans sa cabine. Il pouvait observer les gens qui montaient ou qui descendaient de son RER sans souffrir de leur indifférence. Il n'en était pas moins seul chaque soir mais il arrivait à se convaincre que ça lui convenait. Il voyait les silhouettes de tous ces anonymes se succéder sur les quais qu'il croisait, et se sentait à l'abri dans sa cabine, loin d'eux.

Et un matin, son regard se posa sur elle. Elle était immobile, debout contre le mur en tête de quai à Gare du Nord. Il la remarqua parce qu'un homme l'avait bousculée et s'était éloigné sans un regard ni un mot d'excuse. Elle n'avait pas bronché mais semblait tellement éteinte qu'il avait ressenti l'envie d'aller lui parler. En reprenant sa route ce jour-là, il s'était senti extrêmement troublé. Pour la première fois depuis des

années, il avait eu envie d'entrer en relation avec quelqu'un d'autre. Il avait guetté sa présence en repassant à la Gare du Nord un peu plus tard, mais elle n'était plus là. Il avait le sentiment qu'elle s'était évaporée mais que malgré le monde présent sur le quai à cette heure de pointe, il y avait encore une trace d'elle là où il l'avait vue plus tôt.

Le lendemain, elle était là à nouveau. Seule. Triste. Et enceinte. Il ne l'avait pas remarqué la veille, mais là il pouvait voir son ventre rond qui pointait à travers son tee-shirt dont la blancheur contrastait avec sa peau plus noire que la nuit. Elle lui apparut encore un peu plus fragile. Il était frappé de voir combien les gens passaient près d'elle, la frôlaient parfois, sans lever un œil vers elle. En quittant la station, il réalisa que d'autres personnes que lui devaient souffrir de l'indifférence de la société. Il n'y avait pas pensé avant. Ce soir-là, il se sentit un peu moins seul.

Chaque matin, lorsqu'il approchait de la station, son cœur battait un peu plus fort. Plus il la voyait, plus il avait l'impression de la connaître. Sa présence dégageait quelque chose de tellement fort pour lui, comme un appel qu'il pensait être le seul à comprendre. Le temps d'un arrêt, à une seule reprise, leurs regards s'étaient croisés, et il eut alors la sensation qu'elle avait compris qui il était. Il avait gardé ce moment précieusement en tête et sentait ensuite comme une présence qui l'accompagnait tout au long de sa journée. Il avait hâte d'être le lendemain pour renouveler ce précieux instant.

Mais le lendemain, elle n'était pas sur le quai de la station. Il ressentit une violente déception qui l'accompagna les jours suivants. Malgré son absence quotidienne, il gardait en lui l'espoir de la voir resurgir. Il sentait en lui monter une étrange inquiétude, lui qui jusqu'ici n'avait compté sur personne se sentait désormais incomplet sans elle. Il réalisa que lorsqu'elle avait posé les yeux sur lui, il s'était senti exister dans son regard. Il avait une furieuse envie de le lui dire. Alors, à la fin de son service, il prit le RER, en tant que passager cette fois, et se dirigea vers la gare. Il la chercha sur ce quai, puis sur tous les autres quais du RER. Il regarda dans les boutiques, sur les passerelles puis dans la gare TGV. Elle n'était pas là. Il ne pouvait pas abandonner. Il sentait qu'il fallait qu'il la retrouve. Il sortit alors explorer les rues environnantes. Enfin il la

vit. Elle était assise par terre, sur un pas de porte. Son ventre paraissait lui peser davantage et elle essayait de trouver une position confortable en installant une couverture de fortune dans le bas de son dos. Il prit une rose à un vendeur à la sauvette et se dirigea vers elle. Lorsqu'il s'approcha d'elle, la fleur à la main, elle releva la tête et lui sourit.

« Je vous reconnais. » Cette phrase lui procura un sentiment de bonheur infini. Il se sentit vivant pour la première fois. Elle ajouta d'une voix douce : « Vous m'avez cherchée ? »

— Oui. Parce que vous m'avez trouvé. » Il n'avait rien à ajouter. Elle avait tout compris.

CLÉMENCE MALMEJEAN

92120 Montrouge

Il se voit déjà dans la cabine conducteur, appuyer sur l'accélérateur, prendre de la vitesse, tout en maîtrise, pour ne pas trop remuer ses passagers. Traîner cette puissante machine de station en station, dans une cacophonie de crissements. Seul dans l'habitacle, sans personne pour l'ennuyer. Une petite décharge de plaisir éclate dans son ventre. Au fond, il se sent comme un enfant qui joue au petit train.

Il referme les portes et démarre déjà quand il aperçoit dans le rétroviseur un homme qui court à toute allure pour rattraper le bus. Ce n'est pas dans ses habitudes, mais aujourd'hui Maurice freine et laisse monter le retardataire. Celui-ci, essoufflé, entre dans le bus en enlevant une serviette de ses épaules. Avec effarement, Maurice constate qu'il est en slip de bain.

Maurice n'a aucune envie de tomber sur un fou pour son dernier jour. Mais l'homme est déjà là, son portefeuille à la main, et lui décoche un sourire éclatant de dents blanches : « Bonjour ! »

À regret, Maurice lui tend sa monnaie et son ticket sans répondre. Il affiche un air blasé, expression qu'il pratique régulièrement pour couper court à toute conversation, et augmente le volume de la radio en regardant ostensiblement de l'autre côté. Habituellement, cette technique éprouvée suffit à dissuader même les plus entreprenants de lui adresser la parole.

Mais celui qu'il a déjà surnommé « Monsieur Slip » semble défier toutes les lois de la délicatesse. Il hausse la voix pour couvrir la musique, et sans se départir de son sourire, lui dit :

« Quel beau soleil aujourd'hui, c'est un plaisir, vous ne trouvez pas ? »

Pire que la conversation, Maurice déteste les banalités. Il grogne un « hmm » peu avenant et feint de se concentrer sur la route.

« Ça ne vous gênerait pas de baisser un peu la clim ? Il fait pas cholichon

dans ce bus !, dit l'homme en éclatant d'un rire suraigu et retentissant. Cholichon... Chaud et folichon, vous l'avez ?, insiste-t-il en riant de plus belle. Mais au fait, où est-ce qu'on va, vous savez ?

Maurice tourne de gros yeux vers lui.

— Comment ça, où est ce qu'on va ? Vous avez pas regardé avant de monter ?

— Ben non, je préfère la surprise, pas vous ?

— Ben non, non, répond Maurice en levant les épaules et les sourcils.

— J'aime bien changer un peu la routine, alors quitte à devoir prendre le bus tous les jours, j'en choisis un au pif. »

L'annonce retentit : « Prochain arrêt : Laplace ! »

« Ah, je dois descendre ici on dirait ! Ça ne pourrait pas être plus clair : "La place, THE place to be". On aurait tout aussi bien pu me mettre un panneau orange clignotant : "C'est le moment de sortir" », déclare-t-il, le visage hilare, étrangement secoué de spasmes.

Le bus freine et ouvre ses portes, Maurice regarde d'un air concentré son volant.

« Dites, par hasard, vous ne sauriez pas pourquoi l'arrêt d'avant se nomme La Plage ? », dit-il en se tournant vers Monsieur Slip. Mais celui-ci est déjà descendu et s'éloigne tranquillement, sa serviette sur l'épaule, ses fesses de lycra remuant au rythme de ses pas.

Maurice le regarde partir, plongé dans ses pensées. Une femme entre dans le bus, elle porte une passoire sur la tête. Maurice la regarde, bouche bée.

« Monsieur ?, dit la femme. Monsieur !, insiste-t-elle, agacée. Vous ne partez pas ?

Maurice la fixe, hébété. — Si, si, bien sûr. »

Les portes se ferment et le bus accélère. « Vivement qu'on soit demain », grommelle Maurice.

SANDRINE MATHEY

93600 Aulnay-sous-Bois

Maurice a toujours rêvé. Rêvé de partir pour un tour du monde. Sac au dos. Une année sabbatique. En imaginant qu'il gagne au loto ! Mais Maurice ne joue pas au loto... Il s'est juste laissé rattraper par la réalité, réalité d'un aiguillage vers la réalité du boulot du quotidien, exit le rêve, fini le bus, c'est parti pour le RER B, tu parles d'un rêve ! Demain, Maurice conduira une rame du RER B.

Réveil aux aurores, il faut y aller, Maurice s'installe dans son nouvel espace, seul, à la tête du train. Les stations défilent, monotonie des paysages qui semblent se dissoudre, de la fausse campagne à la ville, alternance des gares, et toujours ces rails, qui n'en finissent plus et reviennent sans cesse. Et cette masse de gens sur les quais aux heures de pointe. Maurice les voit sans les voir. Il rêve toujours de son tour du monde sacrifié aux exigences de la survie du quotidien : travailler pour un salaire, un salaire pour le loyer, l'électricité, le chauffage, manger... Tu parles d'une vie !

Sortie du tunnel, le RER quitte Paris, c'est la banlieue, la grisaille, tous ces immeubles qui semblent se rapprocher toujours plus des voies...

La Plaine - Stade de France, Maurice prend le temps de regarder vraiment, le quai, dense, tous ces gens qui se côtoient, beaucoup se devinent à peine...

Et cette belle femme dans son boubou bariolé, fichu sur la tête, bébé dans le dos. Le voilà projeté sur un marché aux mille effluves. Sénégal ou Mali ? Côte d'Ivoire ou Cameroun ? Afrique du Sud ou de l'Est, peut-être ?

À la station suivante, il se trouve projeté sur un autre marché, exotique encore, asiatique cette fois ! Il croit sentir les épices, mélange de curry, safran, gingembre... Tissus chatoyants... Il entend le vrombissement des motos qui se bousculent aux feux rouges... Thaïlande ? Sri Lanka ? Inde ? Juste à côté, un petit homme tout rabougri de froid, serré dans sa

gabardine trop grande... On aperçoit tout juste ses yeux bridés...

Il poursuit son voyage et se retrouve au café, le temps d'une partie de backgammon, chicha partagée, silence lourd de concentration, légèreté d'une rencontre, voix gutturales ... Maghreb ? Turquie ? Syrie ?

Aulnay-sous-Bois... Ce couple au regard lointain... Déjà reparti vers la transparence de la mer qui entoure leur île... Sable fin... Dégradés de bleus... Coraux immergés... Brise tiède... Madagascar ? L'île Maurice ? Les Seychelles ? Ou bien plus au sud, la Nouvelle-Calédonie ?

Parc des Expositions, il arrive au Japon, tous ces personnages sortis tout droit d'un manga... Il devine les geishas, déambule dans les ruelles grouillantes, s'arrête prendre une soupe et un bol de riz dans une échoppe, se régale des saveurs découvertes... Il poursuivrait bien vers la Chine, découvrirait volontiers la magie des treks et des sommets inatteignables, des neiges éternelles, des villages endormis... Il entend sur le quai une langue inconnue, ça roule, ça chante... Ou vers les steppes de Russie peut-être ? En fonction des rencontres...

Aéroport Charles-de-Gaulle, terminus du train, il observe en rêvant ces voyageurs en partance, ces amoureux alanguis par leur prochaine mise à distance, ces familles qui s'apprêtent à retrouver les leurs, ces lourdes valises, ces sacs à dos débordants... Il observe, sourire aux lèvres, en songeant à tous ces pays traversés... Tous ces dépaysements, toutes ces rencontres, embruns d'un instant, images entraperçues, impressions fugaces... Maurice s'autorise le temps d'un rêve...

Rêve d'un tour du monde.

Sans sac au dos.

Et sans année sabbatique.

Le temps d'un trajet sur le RER B.

DENIS MOREAU

93200 Saint-Denis

Il s'imagine déjà aux commandes de son train, filant depuis la vallée de Chevreuse à travers toute la région. La quarantaine bien tassée, Maurice garde toujours une âme de gosse. Il se revoit, gamin, construisant des rails reliant les coins de sa chambre, puis débordant dans le couloir, jusqu'à la chambre de ses parents, le salon, la cuisine. Faire des liens entre les rives de son monde. Drôle de vie qui l'amène aujourd'hui à faire de ses jeux d'enfant son métier. Pourtant, il en a vécu des galères. Petits boulots, petites magouilles pas bien légales... Un long temps à errer et à se perdre mais qui l'a mené finalement au volant de ce bus. Sa vie avait alors basculé. Il s'était senti utile à relier les différents quartiers de ce petit coin de banlieue, à conduire les uns au travail, les autres à l'école, au médecin, aux courses, ou il ne savait trop où... À rapprocher les gens, à raccourcir les distances du quotidien.

Et demain sa vie prendra une nouvelle dimension. Il rapprochera les confins de la région, de la Ville avec un grand V, traversant les couronnes qui enserrent Paname, la reine capitale, aimée par certains, haïe par d'autres.

« La Plage, terminus, tous les voyageurs sont invités à descendre. »

Maurice regarde les silhouettes sortir de son bus. La vieille dame avec son cabas, une mère avec ses enfants, quelques jeunes en joggings larges et baskets Nike.

Et Jack.

Jack, tout le monde le connaît à La Plage, et il connaît tout le monde. Des écouteurs sur les oreilles, un sweat à capuche, même à quarante balais il garde l'allure des jeunes du quartier. Jack, c'est la mémoire de La Plage, une bonne part de son âme.

Il interpelle Maurice et approche son fin visage noir.

« Alors, demain le grand jour ! T'es prêt ? Le grand départ. Tu vas nous

manquer. Rejoins-nous au bar de La Plage quand t'as mis ton bus au dépôt. On va fêter ça. Tu sais, il y en a plus d'un pour qui tu comptes. »

Jack jette un air malicieux à Maurice puis s'efface.

Apparaît alors la silhouette mince d'un homme à l'allure noble.

« Alors, vous nous laissez seuls sur la plage ?

Maurice fait un sourire en reconnaissant Aman.

J'ai appris par Jack que vous partiez. Alors, je voulais vous saluer. Vous remercier et vous saluer.

Aman approche et poursuit.

Vous vous souvenez, il y a quelques années, vous nous avez amenés ici, mon fils et moi, avec votre bus. On arrivait. On était parti de notre maison au bord de l'eau sur la Corne de l'Afrique. On avait traversé la mer, les montagnes, connu les camps, les jungles... Puis on a eu le sésame pour rester ici. Et enfin un vrai toit... Notre voyage allait prendre fin.

Je me souviens, l'annonce vocale : « La Plage, Terminus ». J'ai alors dit à mon fils : « Tu vois, nous sommes arrivés, nous avons quitté notre plage et en voici une nouvelle. Nous avons traversé la mer et nous voici sur l'autre rive pour une nouvelle vie. »

Mon fils avait six ans. Il avait peur et était blotti contre moi. Il pleurait et ne voulait plus bouger. Je ne comprenais pas pourquoi, je ne savais pas quoi faire. Il était comme tétanisé. Nous étions exactement à cette place, près de vous. Vous êtes venu à lui et avez souri. Votre regard l'a apaisé. Puis il y a eu ce bus miniature, un petit jouet, que vous lui avez donné. Je me souviens du sourire de mon fils, de sa peur s'échappant.

Nous avons débarqué. Une nouvelle vie s'ouvrait à nous. Vous avez été notre dernier passeur, et vous nous avez donné la force d'avancer. Une rencontre importante.

Mon fils a beaucoup joué avec ce bus. Il a inventé mille et une histoires. À chaque fois qu'il montait dans votre engin, il continuait à en imaginer de nouvelles. Le bus se faisait train traversant la terre entière, vaisseau spatial allant de planètes en planètes, bateau affrontant des pirates...

Aman prend un temps, puis continue.

Demain, vous partez vers une nouvelle rive. Alors je voulais venir au bord de cette plage pour vous dire au revoir. Et vous faire un cadeau.

Il sort de sa veste un petit paquet qu'il tend à Maurice. À l'intérieur, un livre un peu jauni et abîmé. Maurice regarde la couverture. « Les Secrets de la mer Rouge ».

Il a été écrit par un Français qui s'est perdu de par chez moi au début du siècle dernier. Un type pas toujours recommandable, mais qui a vécu beaucoup d'aventures incroyables à bord de son bateau. Ce livre nous a aidés dans notre périple. Nous nous inventions des aventures avec mon fils, comme un voyage en miroir. On vous le donne. Il transformera peut-être les trajets à bord de votre train. »

Maurice fait un grand sourire et serre longuement la main d'Aman. L'homme descend du bus, fait quelques pas et se retourne en faisant un signe d'adieu. Puis il disparaît.

Maurice amène pour la dernière fois son bus au dépôt.

Le lendemain, il s'assoit dans la cabine de pilotage de son RER. Dans son sac, à ses pieds, le petit livre jauni. « Mesdames, messieurs, bienvenus à bord de ce train en direction de Tadjourah - mer Rouge, dit-il. Ou si vous préférez, direction Aéroport Charles-de-Gaulle. » Puis, il lance son train pour un nouveau voyage.

SOPHIE MULLER

91600 Savigny-sur-Orge

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevran - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve, de rêve d'enfant fasciné par les trains.

En 1969, Maurice a six ans, des parents aimants et un train électrique qui tourne autour de sa chaise sans jamais laisser ni la chaise ni Maurice. Ce train, il l'a reçu pour Noël, et c'est le plus beau cadeau qu'il pouvait espérer. C'est le train même qu'il admirait dans la devanture des « Galeries Modernes », où s'agglutinaient garçons petits et grands - parfois très grands -, commentant la finesse du modélisme, le tracé sinueux des rails, le nombre de wagons raccordés par locomotive, la perfection des gares modèles réduits.

Le 20 juillet 1969, ses parents le réveillent en pleine nuit pour l'emmener chez les voisins, les seuls du quartier à avoir la télévision. Et hop, tout le monde chez les Dumont ! À 3 heures du matin ! En plein rêve ferroviaire ! Pour découvrir un fantôme bondissant dans une image floconneuse, et des adultes ébahis, conscients de vivre un moment d'histoire.

« Ils sont sur la Lune. Tu comprends, Maurice ? Sur la Lune ! »

En quoi faut-il s'extasier ? Il y est bien, lui, Maurice, toujours dans la lune. Et tous les adultes de lui reprocher, de ses parents à la maîtresse, de grand-mamie à la boulangère ! « Tu rêves, Maurice, t'es dans la lune, on aurait dû t'appeler Pierrot ! »

Son père insiste : « Ils marchent sur La lune, regarde Maurice, l'homme marche sur la Lune ! »

— Eh bien moi aussi, un jour, j'irai sur la Lune ! »

Et les adultes de s'esclaffer : « Et comment iras-tu, gamin ? »

— Ben, en train ! »

Les rires résonnèrent longtemps dans le salon des Dumont, plus longtemps encore dans la tête de Maurice. Mais le rêve persista.

« Dis papa, elles partent d'où les fusées qui vont sur la Lune ? »

— Elles partent d'un aéroport gigantesque, en Amérique.

— Ben moi, je partirai de France. Dis papa, c'est quoi le plus grand aéroport en France ?

— Il me semble que c'est Le Bourget.

— Je partirai avec mon train de l'aéroport du Bourget ! »

Maurice est à présent un adulte grisonnant. Le Bourget a été détrôné par Orly, puis par l'aéroport Charles-de-Gaulle ; des hommes, nombreux, ont marché sur la Lune, d'autres ont posé sur la planète Mars des robots sympathiques ; des stations spatiales accueillent des navettes telles des stations de bus ; et demain, Maurice conduira le RER B, et il propulsera son train vers le plus grand aéroport de France à la rencontre de son rêve d'enfant.

JULIEN NGUYEN DANG

75014 Paris

« Prochain arrêt : La Plage ! » Maurice sourit. Il y a un arrêt, mais toujours pas de plage. Juste de la ville. Qui a bien pu donner ce nom à cet arrêt ? Maurice n'aura pas la réponse. C'est son dernier jour au volant de son bus. « Prochains arrêts : Laplace, Luxembourg, La Plaine - Stade de France, Sevran - Beaudottes, Aéroport Charles-de-Gaulle. » Demain, Maurice conduira une rame du RER B. Un aiguillage en forme de rêve.

Les escaliers de la station Cité universitaire : enfant, il les arpentait chaque mercredi après-midi pour rejoindre le train. Sa tendre grand-mère demeurait non loin de là, à l'arrêt Luxembourg. Et chaque mercredi, Maurice s'émerveillait face aux prouesses de cette œuvre d'acier naviguant dans l'ombre de la Ville Lumière. Il connaissait chaque son, chaque virage par cœur : une comptine en même temps qu'un voyage. Des étoiles dans ses pupilles ardentes, il avait un jour pu visiter la cabine d'un conducteur amusé par sa curiosité naïve. « Un jour, tu verras, je serai à l'avant, grand-mère », lui avait-il glissé alors que progressait leur carrosse électrique.

Démarrage, accélération, décélération, stationnement... Le temps est un wagon couissant sur les courbures des voies ferrées jusqu'au fatal terminus. Grand-mère s'est éteinte depuis longtemps. Le visage de Maurice est désormais celui d'un bel homme. Une nouvelle génération de RER a éclos. Mais le rêve de Maurice, lui, est toujours resté à l'horizon, sur le tableau d'affichage. Ce mercredi 15 septembre, sur le quai de Luxembourg, notre nouveau conducteur stoppe son train pour la première fois, fier, les commandes au cœur. Derrière les intrigantes paires d'yeux qui le dévisagent – ceux de JR –, sa grand-mère veille certainement sur lui.

Mais tel un quai de gare une journée durant, le temps ne se dérobe pas à la répétition des trains, au retour de semblables passagers. Heure après heure, jour après jour, filent et défilent rames et passagers. Ce mercredi-ci, en-dessous des grandes pupilles noires de la station, une curieuse

bouille toque à la porte de la cabine de Maurice. « Bonjour, monsieur le conducteur du train, est-ce que je peux t'aider à conduire ? Maman m'a dit de te demander. » « Emma rêve de devenir conductrice de train, ce serait vraiment très aimable à vous. »

« Biiip. » Les portes se referment alors que s'engouffrent les derniers passagers du quartier latin : de fringants étudiants des Mines, un banquier à la retraite dévorant son journal, deux vieilles amies partant faire les boutiques, deux Américains s'appêtant à rentrer chez eux... Direction Aéroport Charles-de-Gaulle 2. Un sourire inaltérable aux lèvres, Emma contemple Maurice actionnant la locomotive. Le poste de pilotage est plus magique encore qu'elle ne l'imaginait. Elle ne sait pas encore compter jusqu'au nombre de boutons que compte le tableau de bord, mais quelle importance ? Ils sont bien là pour quelque chose. Le train fend l'obscurité du tunnel le menant à Saint-Michel, Châtelet - Les Halles puis Gare du Nord. Une petite fille rayonne. « Un jour je conduirai le train, maman. » Maurice sourit.

KARINE NORMAND

91660 Méréville

Ce matin, Maurice arrive à la gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Un brouhaha de voyageurs agités envahit les quais. La locomotive est là et attend tel un immense dragon d'acier prêt à cracher ses passagers. Le cheminot grimpe à bord de sa cabine aquarium, un nid douillet reconverti en poste de commande et d'observation. Il guette comme un animal tapi dans l'ombre les passagers retardataires qui bondissent dans les voitures. Départ dans cinq minutes. Le conducteur enclenche le levier de commande, et la machine commence à ronronner. Le signal de départ retentit. Les portes des rames glissent et se referment devant les pupilles dilatées des voyageurs piégés. Maurice pousse la manette et le convoi commence son odyssee. La bête rugissante traverse la banlieue, c'est le défilé des stations, le monstre de métal avale et recrache ses occupants comme des proies indigestes. Une effervescence tapageuse envahit le quai de la station Saint-Michel - Notre-Dame et une vague de touristes, joyeux tsunami, embarque à bord des wagons. Le convoi redémarre. À la Gare du Nord, la station se colore de boubous africains. Le conducteur a l'esprit voyageur, embarqué malgré lui vers des contrées lointaines.

Prochain arrêt, la Plaine - Stade de France. À peine à quai, le signal d'alarme sort Maurice de sa torpeur. Son regard aiguisé scrute les caméras. Sur le quai bondé, une femme effarouchée crie à l'aide et poursuit un homme. Maurice sort de sa cabine et arrête dans son élan l'individu qui tente en vain une course folle. Le cheminot récupère le bagage, mais le voleur se débat et parvient à prendre la fuite. La passagère avance à pas feutrés derrière Maurice et lui touche délicatement l'épaule pour le saluer. Elle est différente des gens d'ici. À la fois douce et sauvage comme les lionnes d'Afrique. Sa peau respire le soleil, sa saharienne sable raconte son goût pour l'aventure. Maurice, troublé par l'improbabilité de ce rendez-vous, lui remet la besace. L'exploratrice se présente. Elle s'appelle Nala. Elle veut le remercier. Le contenu de sa sacoche est inestimable. Le mystère plane sur cet objet si

précieux. Maurice n'en saura pas plus. Elle l'invite pour une destination inconnue. Elle lui promet de tout lui révéler loin d'ici. Le machiniste, perplexe, accepte. Rendez-vous est pris à l'aéroport Roissy Charles-de-Gaulle dans un mois.

Début août, l'avion se pose sur le tarmac de l'aéroport d'Alexandrie. Une passerelle emprunte de curiosité pour Maurice est arrimée à la carlingue. Nala lui demande de la suivre. Il s'exécute. Le charme de la belle compagne agit sur lui comme un aimant. Un taxi les conduit à la plage. L'air est suffocant, Maurice est en ébullition, il suit la femme en direction de la mer. Elle lui demande de s'allonger sur le sable, il se soumet comme un pantin désarticulé. Elle ouvre son sac, en sort un paquet en tissu allongé et le démaillote. Maurice cligne des yeux, aveuglés par le soleil éclatant. Il découvre une statuette aux oreilles pointues en lapis-lazuli. Il interroge Nala : « Qu'est-ce que c'est ? » Elle lui répond : « C'est une statuette précieuse de la déesse Bastet. Cette divinité féline est protectrice de l'humanité ! » Maurice se gratte le menton et se met à murmurer doucement : « Bastet, Bastet, Bastet... »

Une sonnerie retentit et le conducteur ouvre les yeux. Il est allongé dans son lit, trempé de sueur. Les rayons du soleil inondent sa chambre. Son chat abyssin se tient debout sur sa poitrine et lui lèche le menton. Sur la table de nuit, un livre d'archéologie est ouvert. Demain, Maurice conduira une rame du RER B.

MICAIËLA PEDROSA

77290 Mitry-Mory

Le grand jour est enfin à portée de gare, c'est une nouvelle aventure qui démarre.

Maurice gardera ce chapitre gravé dans sa mémoire. Il inscrit une inoubliable page de son histoire.

Pour l'occasion, il a revêtu une belle chemise ivoire. Attention au départ ! Départ imminent de Saint-Rémy-lès-Chevreuse à destination de l'aéroport Charles-de-Gaulle.

Pour le moment, pas de retard. Sur le RER B, c'est plutôt rare...

Il se sent l'âme aventureuse et joyeuse. Son cœur palpite mais tout est sous contrôle.

Jamais il n'aurait cru qu'un jour, il serait acteur d'un tel parcours.

C'est une excellente opportunité, pour lui un vrai défi à relever.

Le monde du rail l'a accueilli à bras ouverts, il continue sa route au milieu des caténaires.

Un rêve pour lui se concrétise, l'heure du changement se réalise.

À lui, maintenant, les voyages en train, toujours une manette dans les mains.

À bord du RER B, il se sent si bien transporté.

Au fur et à mesure qu'il avance dans les stations, il fait preuve à la fois d'imagination et de concentration.

En effet, il se voit filer aussi vite que le train à grande vitesse, les idées fusent dans sa tête et lui parviennent comme une promesse. Laisant apparaître toutes ses faiblesses sans oublier ses rêves de jeunesse.

En fait, Maurice ne se lasse jamais de conduire et de réfléchir en même temps pour son plus grand plaisir.

Quelques pensées le submergent pendant qu'il respecte les consignes du haut de sa cabine.

Surtout aux commandes de cette ligne, il faut être attentif aux signes. L'œil vif, il veille ainsi à la sécurité de ses passagers. Sans tout vérifier d'abord, il ne peut démarrer.

Cette rencontre surprenante est en fait très simple et bouleversante.

C'est à lui-même qu'il se donne rendez-vous... D'ailleurs, il est sûr de gagner à tous les coups !

Ou presque, qu'en pensez-vous ?

Cette petite introspection lui permet de s'évader à l'intérieur de lui-même afin de faire entendre sa petite voix qui crie tout bas...

Station du Luxembourg, le voilà à mi-parcours. Il se sent plus vivant que jamais. De son être, il en explore tous les bienfaits.

Il partage avec ceux qui l'entourent au rythme des allers-retours.

Bientôt, son voyage prend fin tout en pensant au lendemain. En arrivant au terminus de son train, il est fier d'avoir accompli ce bout de chemin...

Demain, notre conducteur prendra son service en gare de Mitry - Claye avec pour destination le cœur de Châtelet. Ses souvenirs de cette rencontre particulière résonnent en lui à l'occasion de cette journée d'hiver.

Abasourdi par les affiches et les annonces d'un certain concours, il espère qu'il sera publié un jour.

Hasard ou circonstance de la vie ? Peut-être fera-t-il le récit de ses péripéties en faisant un clin d'œil au président du jury. Il lui faut maintenant faire confiance à la vie...

ISABELLE ROYER

91200 Athis-Mons

RENDEZ-VOUS PARC DE SCEAUX

Maurice vient de prendre son service en gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Ce dimanche matin, c'est son premier jour sur la ligne du RER B. Il est content de changer de trajet et de type de transport. Après le bus, le voici parti sur rail. Tout un programme. Il se souvient avoir appris lors de sa formation que la ligne est longue et très variée.

Garder le cap sur cette voie déjà tracée a quelque chose d'excitant, rien à voir avec la conduite d'un bus. Il sent que cette nouvelle aventure qui commence va lui plaire.

Il sait qu'il va traverser des zones de verdure puis d'agglomérations avant de terminer son périple au pied des grands oiseaux de l'aéroport Charles-de-Gaulle.

Le RER vient de partir et roule vers la première station. Peu de gens montent à bord, il est encore tôt et c'est dimanche.

Maurice a envie de partager avec les passagers son premier trajet. Aussi, après s'être familiarisé avec les instruments de bord, il s'empare du micro et, à une des stations suivantes, annonce : « Bonjour, je m'appelle Maurice et je suis votre nouveau conducteur sur la ligne B. Bienvenus à bord. Je vous souhaite de profiter pleinement de votre dimanche. »

Content de lui, il décide de renouveler l'expérience dans quelques stations. Il n'est pas question pour lui de faire le perroquet et d'ennuyer ceux qu'il transporte.

Lorsque le train entre dans la station de Massy - Palaiseau, quelle n'est pas sa surprise de découvrir sur le quai un nombre impressionnant de personnes portant un tee-shirt rose vif. Les portes du RER s'ouvrent et tout ce nuage rose monte à l'intérieur de la rame, se pressant mais sans se bousculer pour autant. En regardant par le rétroviseur extérieur, Maurice s'aperçoit que ce sont des femmes, de tous âges, qui sont rassemblées et ainsi vêtues. Quelque chose est inscrit sur le tee-shirt, comme

« L'Association La Rose », mais il ne lit pas l'ensemble. Certaines portent des banderoles indiquant « Départ Parc de Sceaux. » Ces femmes font peut-être partie d'une association liée à la Roseraie de L'Hajÿ-les-Roses, pense-t-il. Prendre le RER doit les rapprocher de leur destination.

Il saisit son micro et déclare : « Bonjour, je m'appelle Maurice et je suis votre nouveau conducteur sur la ligne B. Bienvenues à bord, mesdames. Je suis ravi de pouvoir vous transporter aujourd'hui jusqu'à votre destination. Je vous souhaite de profiter pleinement de votre dimanche. »

C'est alors qu'il entend comme un roulement qui circule à l'intérieur de la rame, qui parvient à ses oreilles comme une longue vibration : « Merci Maurice. »

Les stations suivantes, peu de tee-shirts roses montent à bord mais il entend, lorsque les portes s'ouvrent, la voix des femmes qui s'interpellent, les rires qui fusent. Elles sont nombreuses, éparpillées sur toute la rame.

Prochain arrêt : Parc de Sceaux ! Maurice sourit car il se souvient de la banderole. Alors que le RER s'arrête dans la station, un flot rose qui semble ininterrompu surgit de la rame et s'étale sur le quai. Quelques voyageuses se trouvent à la hauteur de la cabine de pilotage et, d'un grand mouvement de la main, saluent Maurice avec un grand sourire. Il aperçoit alors l'ensemble du texte sur le tee-shirt : « L'Association La Rose », et en dessous, inscrit en petits caractères : « La lutte contre le cancer du sein. »

Maurice comprend alors pourquoi toutes ces femmes de tous âges sont rassemblées aujourd'hui. Il leur adresse à son tour un salut de la main. Il vérifie que toutes ces dames ont bien quitté la rame, et avec un sifflement quitte la station. Le trajet n'est pas terminé.

Maurice se souvient alors avoir entendu parler ce matin à la radio de la manifestation, avec une randonnée prévue entre le Parc de Sceaux et la Roseraie de L'Hajÿ-les-Roses de femmes qui luttent contre le cancer du sein. Mais il n'avait pas retenu le nom de l'association.

Il est fier, pour sa première journée sur le RER B, d'avoir contribué même modestement au cheminement des membres de cette association « La Rose » pour la lutte contre le cancer du sein.

Joyeux, il reprend son micro pour saluer des nouveaux voyageurs.

CLARICE SOULAINÉ

78210 Saint-Cyr-l'École

Il était si heureux, Maurice !

Il avait passé tous les tests requis avec succès. Puis ce fut la formation, intensive ; sur le terrain, en « classe », puis chez lui, à potasser les manuels.

Cela n'avait pas été facile. Reprendre une formation à trente-cinq ans, ce n'était pas évident. Mais il y était arrivé ; il avait brillamment réussi sa formation. Son rêve était devenu réalité.

Le jour tant attendu était enfin arrivé.

Maurice était impatient de prendre son poste.

Il fit la connaissance de ses nouveaux collègues ; Patrick, en poste depuis plusieurs années, Maëva, mariée depuis peu, Céline, nouvelle recrue aussi, et Jean-Christophe, nouveau papa.

Il avait en charge la rame B2 qui était terminus Robinson.

Il commença son service à 8 heures du matin.

À la station Port-Royal, il remarqua une jolie jeune femme brune qui attendait en début de quai. Elle était habillée d'une robe couleur rouille, la taille marquée par une ceinture jaune qui en soulignait la finesse. Elle portait des escarpins à talons hauts. Il se dit que cela ne devait pas être facile de marcher avec de telles chaussures dans les couloirs du RER. Il remarqua qu'elle ne s'avancait pas pour monter dans la rame. Il en déduisit qu'elle attendait le train en direction de Saint-Rémy-Lès-Chevreuse.

Tout ceci ne dura que le temps de stationnement de la rame en quai, mais cela troubla profondément Maurice.

À la pause, il conversa joyeusement avec ses collègues.

Quand il reprit son poste, il se fit cette réflexion ; aux heures de pointe,

la même foule dense, pressée et impatiente, que lorsqu'il était au volant de son bus.

Sauf que là, pas de bonjour, merci ou de sourires échangés avec les voyageurs du RER B. Maurice poussa un petit soupir à l'idée qu'il n'aurait plus ces échanges, furtifs certes, mais Ô combien précieux qui égayaient ses journées de conducteur de bus.

La suite de ce premier jour se déroula tranquillement.

À la fin de son service, il salua ses collègues et partit.

Tout en prenant les couloirs du RER B, il entendit une musique aux sons entraînants. C'était dans sa direction. Il arriva auprès du chanteur. Un petit attroupement s'était déjà formé pour voir et écouter l'artiste. Maurice resta plusieurs minutes. Il aimait bien son répertoire. De toute façon, il n'était pas pressé. Après avoir écouté quelques chansons, Maurice mit des pièces dans le chapeau. Le chanteur inclina la tête et le remercia avec un grand sourire.

Cette rencontre augmenta sa bonne humeur. Il continua son chemin, monta dans la rame, descendit à la station Châtelet pour rattraper la ligne de métro n° 7, et descendit à Place d'Italie. Il était arrivé à destination.

En rentrant chez lui, Maurice repensa à la jolie femme aperçue sur le quai de la station Port-Royal. La reverra-t-il demain ? Secrètement, il espérait que oui. La solitude lui pesait ; sa dernière histoire d'amour remontait à plus d'un an et s'était mal terminée. Au grand désarroi de ses amis, il s'était renfermé sur lui-même, refusant leurs nombreuses invitations à sortir.

Mais aujourd'hui, à la vue de cette jeune femme, quelque chose avait bougé en lui.

Il sourit.

Le lendemain, il avait le cœur léger en s'engageant dans le métro.

À la station Châtelet, Maurice put s'asseoir et observa les voyageurs : la plupart étaient occupés à consulter leur smartphone, d'autres s'étaient

isolés avec leur casque, mais peu lisaient. Peut-être que le livre version papier était en voie de disparition !

Puis il laissa son esprit vagabonder ; l'image qui s'imposa fut celle de sa belle inconnue.

Comme la veille, il commença son service à 8 heures.

À la station Port-Royal, elle était là. Cette fois habillée avec un pantalon de lin blanc et un corsage fluide vert émeraude. Elle portait des petites ballerines. Elle était ravissante.

À un moment donné, elle tourna la tête dans sa direction. Maurice lui adressa un sourire, elle le lui rendit. Il déclencha la sonnerie annonçant la fermeture des portes et démarra son train. Il la regarda quelques instants, puis reporta toute son attention sur sa conduite. Elle ne quitta pas des yeux le train qui partait.

Quand il rentra chez lui, Maurice se dit qu'il devait absolument trouver le moyen de rencontrer la jeune inconnue.

Mais comment l'aborder, alors qu'il était en service et ne devait en aucun cas quitter sa cabine ?

Le destin allait lui donner un petit coup de pouce.

Le lendemain, quand il arriva à la station Port-Royal, il ne la vit pas.

Maurice regarda attentivement parmi la foule, pas de belle inconnue !

C'est la mort dans l'âme qu'il allait actionner l'alarme annonçant la fermeture des portes, lorsqu'il reçut l'ordre de stopper son train pour cause de malaise de voyageur à la station suivante.

Alors qu'il diffusait le message aux voyageurs, il la vit arriver. Elle était manifestement en retard sur son horaire, car elle fut étonnée de voir le train encore en gare.

Elle regarda le panneau d'affichage : pas plus d'explication !

Puis elle tourna la tête vers la cabine du RER. Maurice lui adressa un petit signe de la main et un grand sourire. Elle le regarda quelques instants, sembla fouiller dans sa mémoire et le reconnut. Confiante, elle

s'avança vers la cabine en souriant. Maurice ouvrit la petite fenêtre, lui dit bonjour.

Elle lui demanda pourquoi sa rame était toujours en gare, il le lui expliqua.

Maurice se dit que c'était sa seule et unique chance de revoir la jeune femme. Il pouvait recevoir l'ordre de repartir à tout instant.

Il prit son courage à deux mains : « Je m'appelle Maurice. Appelez-moi s'il vous plaît ! », lui dit-il tout en lui donnant sa carte avec un sourire timide.

L'instant d'après, il reçut l'ordre de redémarrer. La victime avait été évacuée.

Il fit son annonce, actionna l'alarme, ferma les portes et démarra sa rame.

Pendant tout ce temps, la jeune femme ne dit rien, mais suivit des yeux la rame jusqu'à ce qu'elle ne la vit plus. Un léger sourire flottait sur ses lèvres quand elle mit la carte dans son sac...

LAËTITIA STELLA**75012 Paris**

Quand on lui a proposé ce nouveau poste, Maurice n'a pas hésité une seule seconde. Certes, cela impliquait de retourner sur les bancs de l'école - qu'il avait pourtant eu hâte de quitter le plus tôt possible -, de potasser jusque tard dans la nuit et lors de pauses déjeuner improvisées dans son bus vide et silencieux, ou encore pendant ces quelques minutes de temps mort entre l'arrivée d'un bus au terminus et le moment où il repart. Il avait étudié comme jamais. Quand la motivation est là, l'effort ne compte plus. Enfin, il fait moins mal. Dommage qu'il n'ait pu trouver une bonne raison d'étudier il y a trente ans. Enfant, il avait rêvé d'être pilote de ligne. Direction les étoiles ! Ou presque. C'est autre chose que La Plage ! Pourtant, Maurice l'aime, cette « Plage. » Comme un dingue. Point de sable blanc, de cocotiers, de mer douce et mélancolique, de petite brise qui glisse sur la peau après le bain... Mais elle lui a apporté Yvette : teint de porcelaine, de grands yeux rieurs et clairs en forme d'amande, une robe légère par laquelle le vent s'engouffrait en laissant deviner ses mollets... Ces frissons-là, au creux de son ventre, il n'est pas près de les oublier.

En l'apercevant à La Plage, elle lui avait fait penser à Marilyn Monroe, en rousse ! Ce vendredi 14 juillet, elle était montée dans son bus. Un an plus tard, elle en redescendait dans les bras de Maurice, vêtue d'une robe de mariée digne de celles des plus grands couturiers, qui laissait deviner, pour les plus indiscrets, un joli ventre arrondi. Six mois plus tard, Robinson est arrivé. C'est Maurice qui a choisi le prénom. Avec une pugnacité telle qu'Yvette a vite lâché prise. Elle préférait Anthony ou Michel, mais elle était très amoureuse, et après tout, si Robinson lui rappelait le héros de son enfance...

Et puis la vie a fait son œuvre. Un peu comme le réseau ferroviaire justement. On part d'un point A pour arriver à un point X avec parfois des escales plus ou moins heureuses. Pour Maurice et Yvette, les premières escales ont été très heureuses. Le mariage, la naissance de Robinson, un

CDI pour Maurice, un temps partiel pour Yvette - qui lui laissait le temps de s'occuper pleinement de Robinson -, un prêt immobilier qui vous fait vieillir de vingt-cinq ans... Et les copains du boulot, avec qui on passe de plus en plus de temps... Une vie de classe moyenne plutôt satisfaisante en somme, bien installée dans une résidence pavillonnaire de Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Satisfaisante, et parfois ennuyeuse... Maurice n'a pas vu la tristesse s'installer dans les grands yeux rieurs d'Yvette. Un matin, elle lui a annoncé qu'elle demandait le divorce. Une claque. Le soir-même, elle avait débarrassé le plancher. Deuxième claque. Impassible, comme mort, Maurice l'a regardé franchir le petit portail en bois, Robinson sous le bras. À cet instant, quelque chose s'est brisé à jamais en lui. Il n'a pas su trouver les mots. Ceux qui questionnent. Ceux qui expliquent. Ceux qui veulent comprendre. Ceux qui retiennent ! Il ne les a plus revus. Le déni de la douleur. Faire comme ci. Comme si tout ça n'avait été qu'un mirage. Et puis attendre, sans bien savoir ce qu'on attend. Jusqu'à ce qu'on lui propose ce poste. La révélation !

Demain, quand il montera en tête de rame pour prendre les commandes d'ICAR et qu'il sonnera la fermeture des portes à 6 h 34, son cœur et son esprit seront déjà arrivés à Mitry - Claye. C'est ici qu'ils habitent désormais. Il le sait. Il a vu le profil d'Yvette sur Internet. En dix ans, elle et le petit ont fait plusieurs escales : Le Guichet, Les Baconnets, Aulnay-sous-Bois, et Mitry, depuis l'année dernière. Des informations disséminées ici et là, comme un jeu de piste. C'est ainsi qu'il voit les choses, Maurice. En laissant son profil ouvert, Yvette lui parle. En se formant pendant douze mois au métier d'agent de conduite - ADC pour les intimes ! -, c'est sa façon à lui de lui répondre. Il se sent bien dans son nouveau cockpit. Plus fort, plus confiant. Plein d'assurance. Conquérant... Prêt à traverser le réseau ferré parisien du nord-est au sud-ouest. Et cette ligne, il la connaît par cœur : le temps nécessaire pour aller d'un arrêt à l'autre, le nombre de stations par zone, leur nom, leur histoire, le nombre de voyageurs quotidien... Rien ne lui échappe. Une heure et vingt-quatre minutes après avoir quitté le quai de Saint-Rémy, il arrivera à Mitry, à 7 h 58 précises. Yvette et Robinson seront déjà là. En tête de rame, comme tous les matins. Attendant de pouvoir embarquer dans le train PLAC de 8 h 05 qui les déposera tous les deux

au Vert-Galant à 8 h 12. Elle, pour rejoindre l'hôpital où elle retrouvera ses patients, lui, pour commencer sa nouvelle vie de collégien. C'est alors qu'il descendra de son cockpit pour aller à leur rencontre, d'un pas assuré. Il se présentera à Robinson et, cette fois, il trouvera les mots, ceux qui touchent, pour convaincre Yvette d'embarquer avec lui dans sa cabine, et peut-être à nouveau dans sa vie...

Demain, il y aura sûrement du retard sur le RER B. Mais qui peut y trouver à redire cette fois ?

ABDOULHAKIM TANGARA

93200 Saint-Denis

Ce soir, Maurice est seul sur la terrasse d'un restaurant. Il a une vue panoramique sur la ville, et ses mille et une lumières. Il lève les yeux vers le ciel étoilé. Il voit la Lune, et pense à l'avenir. Une jeune femme s'approche de lui. Leurs regards se croisent. Elle porte un pendentif en forme d'oiseau : c'est une colombe, tenant en son bec un rameau d'olivier. « Agréable temps, n'est-ce pas ? » Maurice n'est plus seul. Il sourit. « Voyez-vous, il y a de la paix dans l'air ! »

Ils se racontent leurs plus belles anecdotes. Elle l'écoute avec émerveillement. Ils partagent tous les deux la même passion : les voyages. Maurice espère un jour se retrouver à bord des trains du mythique chemin de fer transsibérien, tandis que la jeune femme rêve de randonnées aux États-Unis, à travers les beaux paysages de l'Ouest américain.

Tout à coup, le pendentif se met à briller. La colombe prend vie comme par magie, et s'envole. La jeune femme prend Maurice par la main. « On se reverra très bientôt, je vous le promets. » Et elle s'évade en courant.

À peine s'est-elle éloignée que le sol se retrouve jonché de rails. La Lune change subitement de couleur : elle devient violette, puis rouge, puis verte, puis jaune, et pour finir elle vire au bleu. La Terre se met à trembler. Maurice vacille. Il panique ! Tout ce qui l'entoure devient sable doré. Il lévite, seul, au cœur d'un tourbillon multicolore de débris et de poussière. Il entend dans cette féerie des sons de train. Une lumière éblouissante jaillit de nulle part, et Maurice se réveille en sursaut. Il est sain et sauf chez lui, mais quelque peu perdu. « Quel rêve extraordinaire ! »

Aujourd'hui, un Maurice joyeux se rend au travail. Il a hâte de sillonner les rails. Devant une rame du RER B, une jeune femme lit un roman : *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, de Jules Verne. Maurice est surpris : son visage lui est familier. À son cou, un pendentif en forme d'oiseau. Curieuse coïncidence ! Elle s'approche de lui. « Vous êtes nouveau ici ? Je m'appelle Colombe, et je suis votre nouvelle collègue. »

KARIM TOUNKARA**93200 Saint-Denis**

Un trajet imaginaire, mythifié. Car Maurice le sait : le RER B est une odyssee, un voyage avec lui sur le pont. Alors, Maurice se rêve déjà en capitaine avec sa rame, tendance Flam, lorsque les phares s'allument et percent le ventre de Paris, en Gare du Nord. Il sera Ulysse à Denfert, les voyageurs ses compagnons. Leur dira des amabilités à Gentilly, évitera le baigne à Bagneux, la pluie à Sceaux et tombera amoureux à Fontenay-aux-Roses, avant de finir seul comme Robinson.

Terminus.

Pas pour Maurice. Car l'île (de France) est dans sa tête. Il se l'est promis. Alors. Les pigeons deviendront des oiseaux exotiques, les rails une partition. « Ce train est en direction de... », sonnera comme un refrain, une invitation à l'envol, comme à Charles-de-Gaulle. Les trois Yvette (Bures, Gif et Courcelle) lui évoqueront des airs d'accordéon, ginguette sur une rivière. Le freinage donnera le tempo, et le bruit de la rame aura parfois des sonorités rap, rock ou pop. Maurice croira entendre E-40, Sum 41 ou Level 42. Puis se réjouira de rassembler, de se faire rencontrer cette populace, en costard au Parc des Expos, en amont à Saint-Michel, pas bourge au Bourget. Mais un peu plus chez La Reine.

Mais pour l'instant, Maurice est toujours au volant de son bus. À contempler cette statue et ce pigeon. Paysage fidèle.

SANDY VERCRUYSSSEN**75019 PARIS**

Une sorte de rêve en fait parce qu'ici, en-dessous, il y a une autre humanité qui grouille et se révèle. Il y a surtout beaucoup de misère, c'est la première chose qui a frappé Maurice. Le contraste est d'autant plus saisissant sur sa ligne qu'elle va d'un aéroport à l'autre, de la gare d'Antony-Orly aux gares de l'Aéroport Charles-de-Gaulle 1 puis 2. La deuxième ligne la plus fréquentée d'Europe. Les touristes, les vacanciers, les familles qui visitent Paris croisent des hommes et des femmes qui sentent l'urine, bouffis de fatigue, d'alcool, de manque de sommeil, gerçurés de froid et de douleur. Voient-ils ces égarés de la vie que les chauffeurs réveillent aux terminus en fin de journée et parfois même au petit matin quand ils ont réussi à se cacher pour passer la nuit dans la rame ?

C'est là que Maurice l'a trouvée. Dans la première rame pour Roissy 2 - Massy-Palaiseau, au garage d'Aulnay. Elle était recroquevillée sur deux sièges, emmitouflée dans un gros manteau. Elle devait avoir froid quand même parce qu'il ne faisait pas plus de dix degrés dans la rame. Elle paraissait propre. Prostrée comme elle était, c'était difficile de voir son âge, mais elle avait l'air jeune. Son premier réflexe avait été de vérifier si elle était chaude. Ça peut paraître complètement idiot, seulement lui, des morts, il n'en avait jamais vu, alors il ne savait même pas si ça pouvait être en fœtus comme ça. Il n'osait pas la toucher. Il avait surtout peur de l'effrayer. Il avait avancé tout doucement sa main au plus près d'elle et avait senti son souffle chaud monter de son pull-over, ça l'avait envahi de bien-être. Ce n'était pas la première fois qu'il trouvait quelqu'un dans sa rame, mais elle, elle était très différente, comme une apparition. Il avait fini par se décider à la pousser tout doucement en lui disant : « Mademoiselle, réveillez-vous mademoiselle », à voix basse. Elle s'était mise à bouger, elle avait émergé de son pull, elle avait commencé à ouvrir les yeux, à se détendre et à le regarder, puis elle avait esquissé un sourire et elle lui avait dit : « Je vous prie de m'excuser Monsieur, je vais m'en aller. » C'est tout.

Maurice était resté sidéré. Elle n'avait eu aucun mouvement de recul, rien. Elle avait juste l'air sincèrement désolée de l'embêter, de le gêner, d'avoir fait quelque chose de mal. Il avait eu du mal à lui donner un âge : seize, dix-sept, dix-huit, peut-être vingt ans, pas plus. Maurice n'avait pas d'enfants et n'en connaissait pas de cet âge-là autour de lui, alors ce n'était pas facile mais c'était une môme, rudement bien éduquée avec ça, car à part sa professeur de français de troisième, il n'avait jamais entendu qui que ce soit le « prier » de l'excuser, surtout au réveil. Elle avait les yeux boursoufflés d'avoir pleuré. Elle était grande avec un large front, blonde, carrée mais mince, un air un peu slave, du moins celui qu'on fantasme être slave, de bonnes joues bien rondes, des lèvres charnues. Un joli brin de fille comme il aurait bien aimé en avoir une. C'est tout de suite ce à quoi il avait pensé, qu'elle aurait pu être sa fille. Certes, quand il voyait de pauvres hères allongés à même le sol ou dans des sacs de couchages de fortune, endormis, assis, sur les sièges plastiques des stations, il les imaginait souvent petits en se demandant comment ils avaient pu se retrouver là, abandonnés de tous, mais il ne projetait rien d'aussi personnel sur eux et ne s'était jamais imaginé père avant. Quelque chose, dans cette jeune fille, le fascinait.

« Vous avez faim ? »

— Je ne dirais pas non à un bon crème avec tartine mais ne vous inquiétez pas, lui répondit-elle avec son sourire apaisant. C'est gentil, je vais me débrouiller, j'ai l'habitude. »

Maurice ne savait pas quoi faire. Il devait prendre son service. Il n'avait pas grand-chose sur lui et il était en train de réaliser qu'il avait peur qu'elle s'en aille et qu'il ne la revoie jamais.

« Je suis désolé mademoiselle, je n'ai pas grand-chose sur moi et je dois aller démarrer la rame. Si vous aviez besoin de quoi que ce soit plus tard, je ne suis pas certain de pouvoir aider mais vous pourriez être ma fille alors voilà, je vous laisse mon numéro, n'hésitez pas », lui avait-il dit d'une traite en griffonnant son numéro sur un papier. Elle avait alors plongé son regard dans le sien, comme si elle pouvait lire en lui, et d'un sourire chaleureux, lui avait dit : « Merci. » Maurice était parti, comme hanté par cette rencontre. À chaque arrêt, il avait guetté sa sortie sur le

quai mais il ne l'avait pas revue et elle n'avait jamais appelé. En rentrant chez lui ce jour-là, il était allé se promener au bord du canal en attendant que son épouse sorte du travail, parce qu'il ne tenait pas en place. Il était allé la chercher et lui avait raconté son histoire. Il avait besoin de la serrer très fort dans ses bras. Ils étaient rentrés et ils avaient fait l'amour, longuement, profondément, comme pour se sentir vivants l'un à l'autre. C'était il y a presque dix-huit ans.

Ce soir, c'est l'anniversaire de sa fille Pacôme, née exactement neuf mois après cette rencontre, une nuit, dans le RER B. Ce soir, Maurice est heureux, et quand sa fille rentre dans son bureau un verre à la main en lui disant : « Je te prie de m'excuser de te déranger papa, mais nous allons passer à table », Maurice se lève, et avant de sortir de son bureau, il regarde vers la gare, vers les rails, et il sourit.



INDEX

TUGDUAL ANDRAUD	P 19
TOM ANSELMO	P 41
SÉBASTIEN APPLEBY	P 44
SYLVIE BERGERON	P 47
GENTIANE BERKOUN	P 50
EMMA BLONDEL	P 11
CHARLOTTE BOUSSET	P 20
JULIETTE BRUNET	P 14
DELPHINE CASTRO	P 53
AGNÈS CERANTOLA	P 56
BRYAN CHENNA	P 58
JÉRÔME DECOURCELLES	P 60
DIMITRI DEMONT	P 63
LAURENT DESVOUX-D'YREK	P 66
SAMUEL DOGUET	P 21
ALEXANDRA FERRANDERY	P 69
SABRINA FRANCESCHI	P 71
ALEXANDRE GALLEGGO-GONZALEZ	P 23
MARIE GODART	P 74
ANGÈLE GOVIGNON	P 24
STÉPHANE GRISARD	P 77
ÉLISA GRIZON	P 80
ANNE GUÉGAN	P 83
MARIE JOURDE	P 86

ARNAUD JULES P 89
MARTINE JUNOT P 92
LUCIEN LAHMI P 94
SARAH LAM P 97
NOËMIE LELEU P 100
JEAN-YVES LE NAOUR P 35
CLÉMENCE MALMEJEAN P 103
SANDRINE MATHEY P 105
SANDRA MAURI P 38
DENIS MOREAU P 107
SOPHIE MULLER P 110
JULIEN NGUYEN DANG P 112
KARINE NORMAND P 114
MICAIËLA PEDROSA P 116
NICOLAS PELLION P 29
ÉLISE PHIMMASANE P 16
ISABELLE ROYER P 118
CLARICE SOULAINÉ P 120
LAËTITIA STELLA P 124
ABDOULHAKIM TANGARA P 127
KARIM TOUNKARA P 128
SANDY VERCRUYSSSEN P 129
PIERRE ZANETTI P 32

Cet ouvrage a été réalisé par
l'agence Façon de penser
60-62 rue du faubourg Saint-Martin
75010 Paris
contact@facondedepenser.com

Et imprimé par
Graph'Imprim
9-11 rue Sinclair
94000 Créteil

Ce livre vous est offert par le RER B

En partenariat avec :

